This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

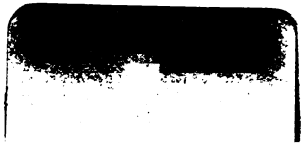
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817

VIE
D'APOLLONIUS
DE TYANE.

VIE
D'APOLLONIUS
DE TYANE,

Par PIERRE-JEAN-BAPT. LEGRAND D'AUSSY, de l'Institut national, et l'un des Conservateurs de la Bibliothèque impériale;

Précédée d'une Notice historique sur LEGRAND D'AUSSY, par M. LÉVESQUE, Membre de l'Institut.

Bonum virum facilè
Crederes, magnum libenter.
TACITE, *Vie d'Agricola, chap.* 44.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 14.

M DCCC VII.

B
536
A24
L52
v.2

Seminary Library
7-31-1925

VIE
D'APOLLONIUS
DE TYANE.

Ce n'étoit ni comme orateur, ni comme philosophe, mais comme homme religieux, qu'Apollonius, dans ses deux premiers discours, avoit parlé aux Athéniens. Dans le troisième, il se montra le partisan de la décence et des mœurs, et tonna contre la licence avec laquelle il vit célébrer les fêtes de Bacchus. Le peuple alors s'assembloit au théâtre; mais au lieu de s'y faire représenter quelques-unes de ces tragédies immortelles qu'avoient produites les siècles précédens, il s'y livroit à des danses dissolues et lascives, au son d'une musique efféminée.

Les mêmes abus avoient lieu aux cérémonies où il étoit d'usage de chanter les vers mystiques et théologiques d'Orphée.

On voyoit là les personnages chargés de ce chant, se déguiser en nymphes, en déesses, en bacchantes, et remplacer la gravité des mystères religieux par le spectacle de la luxure et de la volupté.

Apollonius ne pouvoit voir d'un œil indifférent, ces mœurs corrompues, qui contrastoient si fort avec ses principes et l'austérité de sa vie. Ami zélé de la vertu, et peu inquiet de déplaire, il mit dans ses réprimandes, beaucoup de véhémence et de courage.

« Encore, si dans vos bacchanales, dit-» il en finissant, vous aviez substitué la » danse grave et militaire de Sparte; loin de » l'improuver, vous me verriez m'y livrer » avec vous, et vous y animer par mon » exemple. Athéniens, voilà le délasse-» ment utile qui convient à des hommes, » à un peuple vainqueur de Xerxès et de » Darius. Vous êtes entourés d'ennemis; » c'est par cet exercice guerrier, et non » par vos danses dissolues, que vous vous » rendrez capables de leur résister.

» Quelles mœurs annoncent ces riches » étoffes, ces vêtemens efféminés dont je » vous vois couverts? Eh quoi! quand » l'innombrable armée des Perses vint » inonder la Grèce, on vit dans leur flotte » une Carienne, en habit militaire, mon- » ter et commander une galère, qu'elle- » même avoit armée! Alors une femme se » montra homme parmi des Asiatiques; et » vous, aujourd'hui, vous vous montrez » femmes parmi les Grecs »!

Quelque probabilité qu'il y eût que de pareilles réprimandes déplairoient aux Athéniens, ils rendirent justice au motif respectable qui les avoit dictées, et n'en conçurent que plus d'estime pour le cen- seur. Non-seulement ils la lui témoignè- rent par toutes sortes d'égards, mais ils résolurent même de lui rendre, en pu- blic, quelque honneur particulier.

Si Rome, depuis qu'elle avoit des rela- tions avec la Grèce, s'étoit policée par les mœurs et enrichie par les arts des vain- cus, la Grèce à son tour, depuis qu'elle

étoit asservie par les Romains, avoit adopté plusieurs usages de ses vainqueurs. De ce nombre étoient les combats de gladiateurs : jeux barbares, plus dignes d'un peuple dont la valeur féroce aspiroit à la monarchie universelle, que de celui qui n'avoit déployé son courage que pour conserver sa liberté. Athènes s'étoit passionnée pour cet affreux spectacle. Dans sa citadelle, consacrée à la pacifique Minerve, elle avoit établi une arène; et, de tous côtés, elle achetoit, à prix d'argent, des hommes qu'elle y faisoit combattre à outrance pour l'amuser.

Une de ces scènes sanglantes devoit avoir lieu au premier jour, et l'on y invita solennellement Apollonius, dans le dessein de lui assigner une place d'honneur, et de lui témoigner ainsi la considération qu'on avoit pour lui.

Cette proposition lui fit horreur. « Moi! » s'écria-t-il, moi! que je repaisse mes » yeux de l'effusion du sang humain! que » volontairement j'aille voir des hommes

» s'entr'égorger, et d'autres hommes se » faire un plaisir atroce de leurs blessures » et de leur mort! Non; je ne veux rou- » gir ni de mes semblables, ni de moi- » même.

» Ainsi donc, pour célébrer mainte- » nant vos panathénaïques, ces fêtes con- » sacrées à la sage Minerve, ce ne sont » plus des animaux que vous choisissez » pour victimes, ce sont des humains! » Déesse des arts tranquilles, toi à qui » nous devons l'olivier, emblême de la » paix, comment as-tu pu jusqu'ici tolé- » rer tant d'abominations? Quitte au » plutôt, quitte cette citadelle souillée » par tant de meurtres. Tu aimois Athè- » nes; Athènes ne t'aime plus ».

Par l'amertume de ces reproches, on peut juger quel effet avoit produit sur Apollonius la simple proposition d'assis- ter à un combat de gladiateurs. L'horreur que lui inspiroit cet abominable genre d'escrime étoit telle, que quand il eut quitté Athènes, il écrivit aux habitans

lettre, dans laquelle il cherche à communiquer, sur cet objet, ce qu'il en ressentoit lui-même. Elle fut inutile. Déjà, quand elle leur parvint, le discours avoit opéré; et, d'un commun accord, ils étoient convenus de ne point désormais une atrocité qu'ils n'auroient jamais dû admettre.

Quelques jours après son arrivée dans la ville, il avoit témoigné le désir d'être admis aux mystères d'Eleusis, et s'étoit adressé, pour l'obtenir, à l'Hiérophante, celui-ci, soit jalousie, soit prévention, s'y refusa; alléguant, pour prétexte, que l'initiation ne pouvoit être accordée à un magicien et à un enchanteur. « J'approuve ton refus, répondit Apollonius, » mais tu devois le motiver autrement, et » dire qu'étant plus instruit que toi dans » la connoissance secrète des mystères, » ton intervention me devenoit inutile ».

La conduite du grand-prêtre déplut aux Athéniens. Ils lui en firent des reproches, auxquels il ne répliqua qu'en

promettant, puisqu'ils lui répondoient d'Apollonius, de l'initier quand il le voudroit. « Je le serai plutôt que tu ne crois, repartit le philosophe; » mais voilà celui » à qui je le devrai »; et en même temps il montra du doigt quelqu'un qui étoit là présent.

Cette annonce paroissoit être une prédiction. C'en étoit une, en effet, dit l'historien; et elle se vérifia comme toutes les autres. Quatre ans après, l'Hiérophante mourut. L'homme désigné lui succéda, et ce fut par lui que fut initié Apollonius.

En quittant Athènes, notre voyageur alla directement à Pyles. Son projet étoit de s'acquitter là de ce qu'il croyoit devoir à l'ombre et à la mémoire d'Achille. Les Amphictyons y tenoient leur diète; et parmi ces représentans de la Grèce, la Thessalie avoit les siens. Il eut, avec les députés Thessaliens, une conférence dans laquelle il leur reprocha l'indifférence qu'ils portoient à la mémoire de leur ancien roi. Ses représentations eurent leur

effet. Ils promirent, au nom de leur patrie, de réparer cet oubli coupable, et de rétablir chaque année, sur la tombe d'Achille, les sacrifices et cérémonies funéraires qui précédemment y avoient eu lieu.

A peu de distance de la ville, étoit ce défilé à jamais mémorable, ce débouché des Thermopyles, où trois cents Spartiates, seuls avec leur roi Léonidas, s'étoient dévoués si généreusement à la mort pour sauver la Grèce. La reconnoissance avoit élevé une statue à ce prince, si différent des autres rois. Dès qu'Apollonius la vit, il s'élança vers elle, et la baisa respectueusement, en l'arrosant de ses larmes, et bénissant la mémoire du héros qui avoit donné à ses compagnons de gloire l'exemple d'un dévouement si sublime.

Un homme aussi instruit qu'Apollonius de l'histoire grecque, aussi digne que lui d'admirer les grandes actions, se fût reproché sans doute d'avoir été si près

des Thermopyles, sans se donner la satisfaction de connoître et de visiter le lieu où avoient péri ces braves guerriers. Il s'y fit conduire avec ses disciples. C'étoit un petit tertre assez peu élevé. Arrivé sur la crête, il garda un profond silence, promenant ses regards autour de lui, rappelant à sa mémoire les détails qu'il avoit lus sur cet objet chez les différens historiens, et cherchant à les appliquer sur le terrein même.

Ses compagnons n'éprouvoient rien de son émotion délicieuse. Pendant qu'il s'y livroit avec transport, eux s'amusoient à considérer les montagnes qui les entouroient. Ils raisonnoient, à leur manière, sur la hauteur de celles de la Grèce, et soutenoient que la plus élevée de toutes étoit l'Oéta, qui prenoit naissance à leurs pieds.

Apollonius leur fit sentir que, dans un moment pareil, des philosophes eussent pu avoir une conversation plus intéressante. « Eh ! après tout, qu'importe,

L'Elide, instruite de l'arrivée d'Apollonius dans la Grèce, députa vers lui quelques-uns de ses habitans, pour l'inviter à honorer les jeux de sa présence. Son dessein étoit d'y assister; et il y assista en effet, comme je le dirai bientôt. Mais ce ne fut pas sans mécontentement qu'il s'y vit prier : « Eh quoi! dit-il aux envoyés, » voulez-vous faire perdre à la Grèce la » haute idée qu'elle a de votre fête, et lui » donner à croire que pour y attirer des » spectateurs, vous en êtes réduits désor- » mais à les inviter » ?

En passant par Corinthe pour se rendre dans le Péloponèse, il alla, pendant son séjour, se promener, avec ses disciples et plusieurs habitans, sur le bord du *Lechæum*. C'est à ce port que commençoit cet isthme, appelé, du nom de la ville, isthme de Corinthe, et qui, séparant la mer Egée de celle d'Ionie, forme de cette partie de la Grèce une péninsule, et l'empêche d'être une île.

Les eaux, en ce moment, étoient très-

agitées. Quelqu'un de la compagnie remarqua même qu'elles sembloient vouloir rompre la barrière qui s'opposoit à leur jonction avec celles qui étoient au-delà. « L'entreprise aura lieu, dit alors » Apollonius. L'isthme sera, et ne sera » pas coupé ».

Cette assertion singulière s'annonçoit comme une prédiction, et on la regarda ainsi. Néanmoins la sorte de contradiction qu'elle paroissoit présenter embarrassa ceux qui l'entendirent. On n'en reconnut la vérité, dit Philostrate, que quelques années après, quand Néron, parcourant la Grèce, entreprit de percer l'isthme.

Avant lui, Démétrius Poliorcètes, César et Caligula y avoient déjà échoué. Sans crainte d'échouer à son tour, il fit commencer l'ouvrage. On en coupa même l'espace de quatre ou cinq cents pas; et ce fut ainsi que s'accomplit la première partie de la prédiction, l'*isthme sera coupé*. Mais l'entreprise fut abandonnée comme

les autres; et ainsi se vérifia l'autre partie, l'*isthme ne sera pas coupé*.

Parmi les chefs d'écoles philosophiques qui alors habitoient Corinthe, il y avoit un cynique célèbre, nommé Démétrius. Cet homme, qui jouissoit d'une grande réputation, se prit d'estime et d'amitié pour le Tyanéen. Par-tout où alloit le philosophe, il le suivoit, afin de l'entendre et de profiter de ses discours. Ordinairement il menoit alors avec lui ses disciples; et cette liaison, qui honoroit autant la modestie de l'un que le mérite de l'autre, donna même lieu, si l'on en croit Philostrate, à une de ces aventures étranges, dont l'ouvrage de cet auteur est plein, et que, malgré leur absurdité, il faut pourtant rapporter, ne fût-ce que pour y démêler l'ombre de vérité qu'elles recèlent.

Dans le nombre de ces disciples du cynique qui s'attachoient au pythagoricien, se trouvoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, très-bien fait, et d'une

figure fort agréable. On le nommoit Ménippe.

Un jour qu'il se promenoit seul hors de la ville, il rencontra une femme, jeune et belle, qui l'accosta et lia conversation avec lui. Elle lui montra, dans le voisinage, une jolie maison de campagne, où elle demeuroit ordinairement, et l'invita d'y venir avec elle : ajoutant que depuis quelque temps il lui avoit inspiré beaucoup d'amour, et qu'elle se trouveroit heureuse de lui en donner tous les témoignages qui étoient en son pouvoir.

Pour résister à une séduction si puissante, il eût fallu une philosophie bien éprouvée, et celle de Ménippe étoit loin d'être telle. Il céda, promit à l'inconnue de venir, le soir, la trouver, et passa la nuit avec elle. Le lendemain, et les jours suivans, il y revint encore. Ce commerce peu philosophique dura même quelque temps. Enfin, la dame proposa au jeune homme de l'épouser, et il accepta.

L'aventure en étoit à ce point, quand

Apollonius crut devoir empêcher qu'elle allât plus avant. Il prit Ménippe en particulier, et après l'avoir regardé fixement pendant quelques instans : « Ami, lui dit-» il, des moyens que tu ne connois pas » m'ont appris tes liaisons avec une femme » qui n'est point ton épouse. L'enchante-» resse a fasciné ta raison. Tu t'applaudis » de la voir soumise à tous tes desirs ; et » ne te doutes guère que c'est un serpent » qui, réchauffé dans ton sein, n'aspire » qu'au moment de te donner la mort ».

Si cette déclaration surprit le jeune amant, elle l'affligea encore davantage. Il se répandit en éloges outrés sur sa maîtresse. Il insista particulièrement sur la vérité de son ardeur, et jura qu'elle étoit aussi tendre que belle.

« Ainsi donc tu ne serois pas éloigné » de l'épouser? — Loin de m'y refuser, » j'y suis résolu. — A quand tes noces? » — A demain, et je vous prie même d'y » assister. — Tu m'y verras, je te le pro-» mets ».

Apollonius tint parole. Déjà les conviés, quand il arriva, se trouvoient assemblés dans la salle du banquet, et cette salle étoit parée de meubles précieux, et de vases en or et en argent.

Sa première parole, en entrant, fut pour demander où étoit la mariée. Ménippe crut qu'il vouloit la saluer, et il la lui présenta. Mais celle-ci ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle changea de couleur et parut décontenancée. On eût dit un criminel voyant arriver son juge.

Le philosophe, sans paroître s'apercevoir de son embarras, sans même jeter les yeux sur elle, continua de parler à l'époux, et lui demanda si toutes les richesses qu'il voyoit étoient à lui.

« Tout ici est à mon épouse, répondit » le jeune homme. Je ne possède, moi, » que le manteau grossier qui couvre mon » corps.

» Eh bien, reprit Apollonius, en s'a- » dressant aux assistans, sachez qu'il en » est de cette magnificence, dont vos yeux

» sont éblouis, comme de ces jardins de » Tantale, décrits par Homère; c'est une » pure illusion, qui n'a que l'apparence » et rien de réel.

» J'en dirai autant de cette magicienne, » qu'un extérieur de beauté rend si sé- » duisante. Je vais la dépouiller de ce » masque étranger, et vous ne verrez » plus en elle qu'un de ces monstres lu- » briques et anthropophages, que nous ap- » pelons Lamies, et qui, après avoir at- » tiré à elles quelques jeunes gens, pour » satisfaire leur luxure effrénée, se repais- » sent ensuite de leur sang, et les dévorent ».

D'abord, à ce propos, la magicienne affecta de l'assurance. Elle demanda au philosophe de quel droit il venoit l'insulter. Puis, d'un ton de dédain et de mépris, badinant sur ces prétendus sages qui s'érigent en censeurs du genre humain, elle dit que le monde en iroit bien mieux s'ils gardoient pour eux une partie de cette raison qu'ils vouloient donner si généreusement aux autres.

Toute cette ostentation d'audace et d'ironie n'étoit que le dernier accès d'une rage impuissante. La perfide parloit encore, quand soudain tout chez elle disparut, meubles, bijoux, ornemens, et jusqu'aux valets même de sa maison. Alors, obligée de céder à un pouvoir supérieur, humiliée, confuse, il ne lui resta plus d'autre ressource que de se jeter, toute en larmes, aux pieds d'Apollonius, pour le supplier de ne pas pousser plus loin sa vengeance. Mais lui, inflexible et inexorable, déclara qu'il la poursuivroit sans relâche, jusqu'à ce qu'elle eût avoué la vérité sur ce qui la regardoit.

Il fallut donc obéir, et déclarer que véritablement elle étoit lamie, et que si dans le moment elle employoit le jeune Ménippe à ses plaisirs, son projet étoit de s'en repaître bientôt, en le dévorant tout vif : comme si un mari étoit meilleur à manger qu'un amant.

Ici on s'attend qu'Apollonius va ordonner aux assistans de la saisir et de l'as-

sommer. Mais cette histoire, d'un bout à l'autre, est le comble de la démence. Il laisse la coupable sortir tranquillement, et par conséquent lui donne la liberté de recommencer ailleurs son anthropophagerie.

C'est en lisant des fables telles que celle-ci, qu'on apprend à juger combien la superstition dégrade et abrutit l'esprit humain. Quelle nation, dans tous les genres de connoissances et de talens, égala jamais les Grecs? Eh bien, ces Grecs, si sages, si éclairés, ils croyoient aux lamies!

Apollonius, comme le donne à penser son historien, y crut-il aussi? Certes, si l'on peut faire ce reproche à sa mémoire, ce n'est plus dans la liste des philosophes, c'est dans celle des esprits foibles, superstitieux et crédules, qu'il faut l'inscrire. Mais non. Cette aventure, je le répète, est trop absurde et trop bête pour être alléguée contre lui. Comment a-t-on donc pu la supposer? Le voici:

Dans une ville connue par son libertinage, et renommée par ses courtisannes, telle qu'étoit Corinthe, une femme riche, mais coquette, méchante et de mauvaises mœurs, sera devenue amoureuse du jeune Ménippe, et lui aura proposé de l'épouser. L'espoir d'une fortune, les jouissances de la richesse, tentent le pauvre cynique. Il est prêt à conclure, quand Apollonius, l'éclairant sur sa femme, et lui montrant la honte et le malheur qu'il se prépare, l'arrête sur le bord du précipice.

L'anecdote présentée ainsi, n'a rien que de probable; et le rôle qu'y joue le sage Tyanéen est digne de lui. Mais des écrivains, amateurs du merveilleux, l'auront dénaturée; et de cette femme amoureuse et méchante, qui avoit voulu un jeune mari pauvre, pour le dominer entièrement, ils en auront fait une lamie luxurieuse, une ogre, qui n'attendoit que le mariage pour manger son amant.

Mais ce qui chez eux offre une contra-

diction très-remarquable, c'est que cet homme, qu'ils représentent comme supérieur aux puissances infernales, comme commandant aux lamies, aux possédés, au démon de la peste, n'est plus rien de tout cela, quand il rencontre des ennemis personnels. Alors son pouvoir surnaturel paroît être nul; et il se voit contraint de les combattre avec les armes qu'emploient les autres hommes; c'est-à-dire, avec la raison et la vérité.

On vit la preuve de ceci à Corinthe, pendant son séjour. La jalousie y suscita contre lui un certain Bassus, prétendu philosophe, qui, ne cherchant qu'à le diffamer, alloit par-tout décrier sa conduite et ses principes.

Il est à remarquer que ce calomniateur, dont l'acharnement ne connoissoit point de bornes, étoit un meurtrier et un assassin. Apollonius le somma de venir l'accuser en public. Là, il entra en lice avec lui, mit au jour ses noirceurs, et le réduisit au silence. Peu après, il pu-

blia quelques écrits, où il acheva de dévoiler sa conduite, et le couvrit d'opprobre. Au reste, cette dernière controverse n'eut lieu que pendant le voyage qu'il fit à Olympie, pour assister aux jeux, et pendant son séjour dans cette ville.

Comme il s'y rendoit, il rencontra, en route, des députés de Sparte, envoyés vers lui par les Ephores, pour l'inviter à venir la visiter, et l'assurer de la haute considération qu'elle lui portoit. On a déjà vu ci-dessus que, quoiqu'il se montrât peu sensible à ces demandes qui eussent flatté tout autre, il se faisoit pourtant un devoir d'y déférer; mais que s'il trouvoit, ou dans les députés, ou dans les députans, quelque chose qui lui déplût, il ne manquoit pas de le déclarer avec franchise et sans nul ménagement.

Les envoyés lacédémoniens l'éprouvèrent. Habits élégans, mentons rasés, chevelure parfumée, rien dans leur extérieur n'annonçoit des Spartiates. Il en témoigna son mécontentement, et parut

surpris que les Ephores eussent laissé introduire et laissassent subsister ces mœurs efféminées. « Dites à vos magistrats, ajou-
» ta-t-il, qu'ils fassent revivre dans vos
» murs l'austère et mâle vertu de vos an-
» cêtres, et que quand je verrai Sparte,
» j'aie la douceur d'y voir encore la Sparte
» de Lycurgue ».

Tel étoit l'ascendant dont l'opinion publique avoit investi le sage, qu'on se fût fait un reproche de ne pas déférer à ses avis. Les Ephores y eurent égard, et ils ordonnèrent une réforme qui s'exécuta sans délai, comme sans murmure. A son arrivée dans Olympie, il en apprit la nouvelle; et pour leur en témoigner sa joie, il leur écrivit cette lettre, digne d'eux par son style laconique, et sur-tout par son objet.

« AUX EPHORES, SALUT.

» Plût aux Dieux que l'homme ver-
» tueux ne faillît jamais! Mais puisqu'ils
» l'ont condamné à faire des fautes, sa-

» chez que quand, après en avoir commis » une, il la reconnoît et la répare, à leurs » yeux il en devient plus grand ».

Sa première démarche, en arrivant dans la ville, avoit été, selon son ordinaire, une visite du temple principal; et ce temple, l'un des premiers de la Grèce, étoit celui de Jupiter, surnommé Olympien. Il y fit sa prière aux pieds de la statue du Dieu, chef-d'œuvre de l'immortel Phidias, et termina son invocation par ces paroles remarquables: « Dieu grand, » Dieu puissant, sois béni à jamais de ta » bienfaisance envers les hommes! Hélas! » s'ils sont bons, c'est par toi qu'ils sont » tels, c'est toi seul qui leur communiques » cette partie de ton essence divine ».

Un jour qu'après être venu prier au temple, il se promenoit dans les environs, il fut accosté par un de ces jeunes gens, fous à force de vanité, et qui, n'ayant aucun talent, néanmoins se croient nés pour illustrer leur siècle.

Celui-ci avoit la manie d'écrire. En

abordant l'étranger, il le félicita, non de son amour pour la philosophie, mais de son goût pour les lettres, et le pria de vouloir bien entendre la lecture d'un ouvrage qui, à coup sûr, disoit-il, lui plairoit beaucoup. En même temps il tira de son sein sa production, qui, par sa volumineuse grosseur, étoit faite pour effrayer le lecteur le plus intrépide.

« Eh ! quel est le sujet que tu as traité » si longuement, demanda, en riant, » Apollonius ? L'éloge de Jupiter, du » maître de la nature, répondit l'auteur. » J'y parle des saisons et de la mer, des » vents et des étoiles; et je prouve que » tout vient de lui, que tout est gouverné » par lui. — Assurément voilà un sujet » dont personne ne contestera la vérité; et » si tu trouves des censeurs, ce ne sera pas » au moins sur ce point-là. — Oh ! le pa- » négyrique est ce que j'entends le mieux; » et pour connoître en ce genre toute » l'étendue de mes forces, j'ai commencé » d'abord par faire ceux de la goutte, de

» la misère et de la cécité. — Eh bien, fais » maintenant celui de la mort. Quand un » amant aura perdu sa maîtresse, une » femme son mari, des enfans leur père, » tu leur donneras ton éloge à lire; et je » ne doute pas qu'ils ne s'applaudissent » alors de leur malheur. Mais dis-moi, » toi qui aimes tant à louanger, as-tu » encore ton père? ou ne vit-il plus? — Il » est mort; et pendant quelque temps je » me suis même senti l'envie de faire son » panégyrique, d'autant plus que c'étoit » un très-brave homme, d'une conduite » irréprochable, rangé dans ses affaires, » et courageux jusqu'à l'intrépidité. Mais » en y réfléchissant bien, j'ai craint d'être » inférieur à mon sujet; et dans l'appré- » hension de ne point le traiter assez di- » gnement, je me suis déterminé enfin à » y renoncer ».

Jusqu'à ce moment, Apollonius avoit pris le ton de la plaisanterie. Mais à cette dernière réponse, il ne se contint plus; et, avec cet accent d'indignation qu'il pre-

noit en pareille circonstance, il s'écria: « Eh quoi! malheureux! tu t'es défié de » ta foiblesse, lorsqu'il s'est agi de ton » père! Tu n'as pas osé le louer, lui » qui le méritoit tant, et dont tu connois » sois les excellentes qualités! Et tu n'as » pas rougi de te faire le panégyriste du » souverain de la nature, du maître des » Dieux et des hommes, de cet Être su- » prême que tu ne connois pas, que tu ne » saurois comprendre, et dont l'essence » ineffable est si fort au-dessus de notre » foible intelligence! Retire-toi. Je vais » prier ce Dieu puissant de guérir ton » orgueil, et d'oublier que tu l'as pro- » fané ».

Apollonius observa dans Olympie la coutume qu'il s'étoit prescrite dans toutes les villes où il avoit séjourné quelque temps, de haranguer en public. Toujours ses discours furent dignes du lieu où il les prononça, et ce lieu étoit le portique du temple. Plus jaloux de rendre les hommes meilleurs que d'être applaudi:

par eux, jamais il n'y traita que des sujets moraux; exhortant ceux qui l'écoutoient à être justes, tempérans, magnanimes, purs dans leurs mœurs, et vertueux.

Il n'est pas douteux que cette multitude immense, qui de toutes les parties de la Grèce étoit accourue aux jeux olympiques, devoit contribuer à lui former un auditoire brillant et nombreux. Mais la plupart de tous ces étrangers ne venant l'entendre que par pure curiosité et dans la seule vue d'apprécier ses talens, ils devenoient nécessairement pour lui des juges sévères.

Néanmoins ses principes étoient si purs, et sa morale si sage; il mettoit dans ses idées tant de netteté, dans son style tant de grace, d'élégance et de douceur, qu'il ravit unanimement tous les suffrages. Des Lacédémoniens qui se trouvoient là, déclarèrent même, tant il leur avoit inspiré de respect pour sa vertu! que s'il venoit dans leur ville, ils le regarderoient comme

leur intercesseur auprès des Dieux, comme leur véritable instituteur, et le chef de leurs vieillards.

Apollonius avoit alors environ soixante-cinq ans; et quoiqu'il ne ressentît encore aucune des infirmités de la vieillesse, néanmoins, par son âge, il pouvoit être rangé dans la classe de ceux qui ont atteint cette époque. Au reste, pour sentir la force qu'avoit, dans la bouche des Spartiates, l'éloge qu'ils faisoient de lui en voulant le gratifier de chef de leurs vieillards, il faut se rappeler l'honneur qu'on portoit aux vieillards dans Lacédémone, le respect qu'on y avoit pour eux, la déférence avec laquelle on écoutoit leurs avis.

Un Corinthien qui entendit ce propos, et qui apparemment ne partageoit pas l'enthousiasme des Lacédémoniens pour Apollonius, ne put s'empêcher de les désapprouver. Il leur demanda ironiquement s'ils ne lui décerneroient pas aussi des honneurs divins. Non, répondirent-ils, parce

que sa modestie nous désavoueroit; mais beaucoup d'hommes les ont obtenus sans réclamation, qui ne les méritoient pas autant que lui.

Au moment de leur départ, ils lui rappelèrent la promesse qu'il avoit faite à leurs députés, de venir à Sparte, et le prièrent de permettre qu'ils l'y accompagnassent. Il partit avec eux, et vit avec plaisir que cette ville étoit non-seulement bien peuplée, mais qu'on y respectoit encore les anciennes institutions de Lycurgue.

Au reste, tout ici étoit nouveau. Il ne s'agissoit plus d'y faire, comme dans les autres villes de la Grèce, de longues harangues et des discours publics. Les Lacédémoniens, avares de paroles, faisoient consister la perfection de l'art de parler dans la précision des pensées, et la concision du style; et la réunion de cette double qualité du langage s'étoit appelée, de leur nom, laconisme. Apollonius, exercé dans tous les styles, connoissoit celui-

ci; et sa lettre aux Ephores, citée ci-dessus, en avoit déjà fourni la preuve. Bientôt il eut occasion d'en donner une autre.

Il s'étoit lié principalement avec les magistrats. Ceux-ci, dans l'espoir de mettre à profit ses lumières et sa sagesse, le prièrent de permettre qu'ils lui fissent quelques questions. Il y consentit, et ces questions, qu'ils eurent la discrétion de réduire à cinq, méritent d'être rapportées; pour montrer à-la-fois, et le sens exquis de ceux qui les firent, et le laconisme philosophique, la sagesse profonde de celui qui y répondit. Peut-être cependant des républicains austères remarqueront-ils, avec quelque peine, qu'il y en a une où il parle trop respectueusement des rois. Mais qu'ils se rappellent qu'il étoit né dans un état monarchique, et qu'il en avoit sucé les préjugés. A la vérité, ils le verront bientôt tonner avec force contre la tyrannie de Néron et de Domitien. Mais il paroît qu'il ne blâmoit le pouvoir absolu dans une main,

que quand le possesseur en abusoit. Les esprits alors n'étoient pas encore assez éclairés sur les vrais principes du gouvernement. On ne se doutoit pas que le peuple seul est souverain, que ses droits sont inaliénables, et que c'est par fois en lui une grande faute de confier à un seul homme des pouvoirs qu'il peut exercer lui-même, parce que son mandataire peut être tenté d'en abuser.

Demande.

1. « Quelle opinion avez-vous de nos » institutions et de nos loix?

Réponse.

» Celle qu'on a d'un excellent maître; » mais qui a besoin de disciples zélés et » dociles.

Demande.

2. » En guerre, quels principes devons- » nous suivre?

Réponse.

» Ceux qu'ont toujours suivis vos pères:

» constance dans les travaux, intrépidité » dans le combat, magnanimité dans la » victoire.

Demande.

3. » Quels sentimens doit-on avoir pour » les Dieux ?

Réponse.

» Ceux qu'on auroit pour un homme » qui seroit à-la-fois vertueux et roi.

Demande.

4. » Comment faut-il les honorer?

Réponse.

» Comme nous honorons nos pères.

Demande.

5. » Et les hommes?

Réponse.

» Vous avez voulu dire, la vertu. Ho- » norer les hommes! cette question n'est » point spartiate ».

Ces mêmes magistrats, qui proposoient

des questions si intéressantes, venoient de mettre en jugement un arrière-petit-fils de Callicratidas, accusé d'avoir, contre les loix du pays, commercé sur mer et navigué sur les côtes de Sicile et sur celles d'Afrique. Lycurgue, ayant voulu bannir de sa république l'amour du gain et les crimes qu'il enfante, les richesses et les vices qui en sont la suite, avoit défendu ce commerce, et l'accusé couroit risque de se voir condamné. Il alla trouver Apollonius, pour le prier de plaider sa cause, et de lui prêter son appui.

La réponse à une pareille demande étoit embarrassante. Elle exposoit le philosophe ou à refuser son secours lorsqu'un malheureux le lui demandoit, ou à justifier un mauvais citoyen, qui volontairement avoit violé les loix de sa patrie. Placé entre ces deux écueils, il prit le parti que lui indiquoit la sagesse, le seul qui lui restoit à prendre; celui de faire avouer au coupable son délit, et d'aller ensuite solliciter sa grace.

Pour cet effet, il commença par l'entretenir d'abord de sa famille, et particulièrement de son bisaïeul Callicratidas. Puis, par quelques détours adroits, il l'amena sur la navigation et sur les dangers qu'elle entraîne. Il peignit le marchand, bravant, par amour du gain, les vents et les tempêtes, courant de contrée en contrée pour acheter et revendre, toujours occupé exclusivement de ses profits usuraires, et finissant, si le sort ne lui est point favorable, par se faire (ceci tenoit aux mœurs grecques) écumeur de mer et pirate.

De là, par des applications plus directes à son client, il lui fit sentir combien il avoit à se reprocher d'avoir quitté la glorieuse carrière des armes où s'étoient tant illustrés ses ancêtres, et de s'être livré à un genre de vie obscur et sans honneur, pour quelques gains sordides qui le rendoient criminel envers les saintes loix de Lycurgue. Enfin il sut si bien le toucher, que celui-ci, rougissant de la profession

qu'il avoit embrassée, jura d'y renoncer à jamais. Quand Apollonius le vit dans cette résolution, il le conduisit devant les Ephores, sollicita pour lui, et obtint sa grace.

Une autre occasion se présenta d'exercer sa prudence et de la rendre utile. Les Lacédémoniens, par l'austérité de leurs mœurs, avoient déplu au Romain, gouverneur d'Achaïe. Pour se venger, il s'étoit plaint d'eux auprès de Néron; et l'empereur, d'après sa lettre, leur en avoit écrit une, très-dure, où il les accusoit d'abuser de la liberté qu'il daignoit leur laisser.

Cette réprimande occasionna dans la ville beaucoup de rumeur. Les uns vouloient qu'on écrivît à Néron, pour l'appaiser et se disculper auprès de lui. D'autres, plus résolus, opinoient à mépriser sa colère et ses menaces, et à se montrer dignes de leurs ancêtres. Chacun soutenant son sentiment avec chaleur, deux avis partagèrent la ville, et bientôt la

divisèrent. Les magistrats craignirent les suites de ces animosités naissantes. Dans le dessein de les arrêter, ils proposèrent de prendre pour arbitre Apollonius et de s'en rapporter uniquement à ce qu'il décideroit.

La proposition fut adoptée unanimement. On alla donc le consulter, et on lui expliqua le motif de la députation. Sa réponse fut que quand l'inventeur de l'écriture avoit donné aux hommes ce bel art, il s'étoit proposé de leur procurer un moyen, non-seulement de transmettre ce qu'ils vouloient dire, mais encore d'énoncer avec adresse ce qu'ils ne vouloient pas dire trop ouvertement.

En conséquence, il déclara que dans la circonstance présente, la prudence exigeoit peut-être qu'on répondît à l'empereur, pour ne pas attirer sur la ville le fléau des armes romaines; mais en même temps il demanda que la lettre fût exempte de bassesse comme d'arrogance, et qu'on parût plutôt s'occuper de la gloire du

prince en le détrompant, que se disculper d'un crime dont on n'étoit point coupable.

La lettre fut écrite dans cet esprit. On la lui communiqua, pour avoir son approbation, et elle obtint un plein succès.

Tout ce qu'Apollonius voyoit dans Sparte, les vertus mâles dont elle avoit été le berceau, et dont elle conservoit toujours quelques vestiges, l'air de liberté qu'on y respiroit encore au milieu de l'asservissement général de la Grèce, devoient lui rendre le séjour de cette ville plus agréable que celui de toute autre. Il y passa l'hiver entier, et n'en sortit qu'au printemps. Son dessein, en la quittant, étoit de se rendre directement à Rome, et de connoître enfin cette fière cité, devenue par ses armes la capitale de l'univers.

Déjà il étoit au port de Malée, prêt à s'embarquer, quand un songe lui fit changer de projet et différer son voyage d'Italie. Pendant son sommeil, il crut voir

une femme, respectable par son âge, d'une haute taille, d'une figure majestueuse, portant sur la tête une couronne formée de ce que la terre et la mer produisent de plus rare, et qui, se disant nourrice de Jupiter, l'invita de venir la visiter, avant d'aller à Rome.

A son réveil, il réfléchit sur cette apparition, et ne douta pas que ce titre de nourrice de Jupiter ne lui désignât la Crète, où ce Dieu, selon la tradition, avoit été nourri et allaité, comme la couronne annonçoit la grande fertilité de l'île. Il crut reconnoître dans cette vision la volonté du souverain des Dieux, s'embarqua pour la Crète, mit pied à terre à Cydonia, et de là se rendit à Gnosse avec ses disciples. (Je me sers de ce mot générique de disciples, pour désigner toutes les personnes, élèves ou autres qui, par amour de la philosophie, s'attachoient à lui.)

Ceux-ci le suivoient par-tout, et comme en ce moment leur nombre mon-

toit à trente-quatre, et que la plupart d'entre eux, étant riches, avoient chacun leur domestique, parce qu'apparemment le maître ne les avoit pas encore mis aux dernières épreuves, cette troupe lui formoit un cortège considérable. Il les regardoit tous comme ses enfans, comme une famille nombreuse qui l'avoit adopté pour père, et qu'il aimoit également sans préférence et sans distinction; car pour un philosophe, le valet et le maître sont des hommes; à ses yeux, tous sont égaux, si tous sont vertueux; il ne voit dans la différence de leur condition qu'une différence de fortune, c'est-à-dire un pur effet du hasard.

Près de Gnosse existoit encore ce labyrinthe, inventé par Dédale, et qui, bien qu'inférieur à celui d'Egypte, étoit néanmoins beaucoup plus renommé chez les Grecs, pour les traditions fabuleuses auxquelles il avoit donné lieu. La troupe, composée en très-grande partie de jeunes gens, ne put se voir près d'un objet de

curiosité si piquant, sans éprouver l'envie de le connoître. Elle demanda au maître de l'y conduire, et il leur permit d'y aller. Mais lui, il s'en abstint, ne trouvant rien d'attrayant dans un lieu qui n'étoit connu que par des injustices, des cruautés et des infamies.

L'île en avoit un autre, bien plus intéressant pour lui, bien plus conforme à ses goûts; c'étoit le mont Ida, consacré à Cybèle, la mère des Dieux. Il alla le visiter, et selon sa coutume, ne manqua pas d'avoir un entretien avec les prêtres de la déesse.

Il en fit de même à Lébéna, pour le temple d'Esculape. La dévotion avoit donné à ce dernier une grande vogue, et l'on y accouroit non-seulement de toutes les parties de la Crète, mais encore des côtes et de l'intérieur de la Lybie.

Un jour qu'Apollonius se promenoit et conféroit avec les prêtres du Dieu, tout-à-coup ils entendirent un mugissement sourd, qui paroissoit venir des en-

trailles de la terre. Bientôt elle fut agitée de secousses affreuses. Le temple s'écroula. La mer s'éloigna du rivage de plus de sept stades; enfin, on eût dit que l'île alloit être engloutie et détruite.

Tous ceux qui se trouvoient avec Apollonius étoient consternés. Dans leur désespoir, ils poussoient des cris lamentables, et ne savoient ni où fuir, ni où s'arrêter. Seul, au milieu de ce désastre, il conserva une ame inaltérable. Toujours calme et tranquille, il les rassura, en leur apprenant la cause véritable de l'événement. La crise va finir, leur dit-il; c'est la mer qui vient d'enfanter une terre.

Effectivement, quelques jours après, des habitans de Cydonia étant venus à Lébéna, ils racontèrent qu'à la suite du tremblement, et à l'heure même où parloit Apollonius, une île nouvelle étoit sortie du sein de la mer, entre celles de Crète et de Théra.

Les faits de ce genre ne sont point rares. L'histoire en cite plusieurs exem-

ples; et sans sortir des mêmes mers, vers la fin du siècle dernier, on vit près de Santorin une île et plusieurs îlots éclore ainsi. Au temps de notre philosophe, parut de même l'île de Thia. Pline, Sénèque, Cassiodore, Dion et Eusèbe en font mention, quoiqu'ils ne s'accordent point sur l'époque.

Ces éruptions soudaines sont toujours des terres volcanisées, ou le produit d'une explosion de volcan sous-marin. La physique, jusqu'à présent, ne nous a point encore appris à distinguer les tremblemens de terre ordinaires, d'avec ceux qui produisent des îles. Au temps d'Apollonius, elle étoit assurément trop imparfaite, pour qu'on ait pu alors avoir, sur cet objet, des connoissances qui, malgré l'expérience de tant de siècles, nous manquent encore aujourd'hui. Aussi ses historiens n'attribuent-ils qu'à l'esprit prophétique dont il étoit doué, l'annonce qu'il fit en ce genre. Maintenant qu'on ne croit plus qu'aux prophéties faites

après coup, je crains fort qu'on ne regarde comme telle et celle-ci, et les autres tant d'événemens lointains que d'événemens futurs, qu'ils lui ont prêtées libéralement.

La terreur qu'avoit inspirée le tremblement étoit à peine dissipée, qu'Apollonius s'occupa de son départ pour l'Italie. Il y débarqua heureusement, et s'avança vers Rome avec toute sa troupe. Mais le moment où il y arriva n'étoit rien moins que favorable. Néron venoit d'en chasser les philosophes, sous le vain prétexte que se mêlant d'astrologie et de divination, cette sorte d'hommes devenoit dangereuse. Plusieurs avoient même été arrêtés et mis dans les fers, et dans ce nombre on comptoit Musonius le Babylonien, celui de tous qui, après Apollonius, passoit pour le plus célèbre. Le malheureux étoit traité avec beaucoup de rigueur dans sa prison, et sans une constitution forte et robuste qui le soutint, il y auroit succombé.

Déjà le Tyanéen n'étoit plus qu'à quelques lieues de la ville, quand il fut rencontré par un certain Philolaüs de Cythium, qui l'arrêta.

Philolaüs étoit un de ces hommes admirables en paroles, passablement amateurs de philosophie, mais aimant encore plus à vivre. Peu curieux d'être le martyr de la science, il venoit de s'enfuir de Rome, dans la crainte d'avoir le sort de Musonius. Sa terreur étoit même telle, que prenant pour des philosophes toutes les personnes qu'il rencontroit sur sa route, il leur conseilla de retourner sur leurs pas. Il y invita également Apollonius; et tout en lui parlant, il regardoit à chaque instant en arrière, comme pour voir s'il n'étoit pas poursuivi.

La tranquillité avec laquelle Apollonius l'écouta, parut l'étonner. « Eh » quoi! lui dit-il, tu es assez imprudent » pour vouloir te présenter à Rome avec » ce cortège immense! Mais tu ignores » donc qu'à toutes les portes sont des

» gardes nombreuses, et qu'au moment
» où tu t'y présenteras sous ton costume,
» tu y seras infailliblement arrêté, toi et
» les tiens! Quoi donc! répondit Apollo-
» nius, l'empereur, en sortant de la lé-
» thargie où on lui a surpris un pareil
» ordre, ne l'a pas révoqué aussitôt! —
» D'autres soins l'occupent. Il passe ses
» jours à se donner en spectacle aux Ro-
» mains, à chanter sur le théâtre, à con-
» duire des chars dans le cirque, à con-
» verser avec des gladiateurs. — Eh bien,
» si la vue de l'homme, comme l'a dit
» plaisamment Platon, sert quelquefois
» de passe-temps aux Dieux, un philo-
» sophe peut bien s'amuser à voir ce que
» c'est qu'un empereur qui a perdu toute
» honte, et qui, sans rougir, se rend la
» risée de tout un peuple. — A la bonne
» heure: si c'est là pour toi un plaisir, je
» te le laisse, tout dangereux qu'il peut
» être. Mais songe que tu n'en jouiras
» probablement pas, et qu'avant d'avoir
» eu même la foible satisfaction de regar-

» der Néron en face, ta tête court risque » de tomber à tes pieds. N'oublie pas l'im- » prudence d'Ulysse. Il voulut entrer » dans la caverne de Polyphême; mais » qu'arriva-t-il? c'est que plusieurs de » ses compagnons furent dévorés, et que » lui-même faillit de l'être à son tour. — » Oui, sans doute; mais enfin pourtant ce » fut le Cyclope qui périt. Et ne crois-tu » pas qu'un monstre qui, tous les jours, » commet mille cruautés, peut, chaque » jour, avoir le même sort? — Eh bien, » répliqua d'un ton d'attendrissement » Philolaüs, puisqu'il vous plaît d'aller » volontairement vous jeter dans l'antre, » courez-y, j'y consens. Mais au moins » ayez pitié de vos compagnons, et ne les » y jetez pas avec vous. Adieu, j'ai rempli » mon devoir; je vous laisse réfléchir sur » le vôtre ».

En parlant ainsi, le fugitif reprit sa marche; et comme s'il eût voulu regagner le temps qu'il venoit de perdre, il redoubla de vîtesse.

Son discours produisit un grand effet sur les disciples. La plupart parurent frappés d'épouvante ; et l'impression fut même telle, que Damis, qui s'en aperçut, crut devoir en dire un mot à l'oreille de son maître.

« Tant mieux, répondit celui-ci. Loin » de me plaindre de la rencontre de cet » homme timide, je la regarde, au con- » traire, comme un nouveau bienfait des » Dieux. Depuis long-temps je cherchois » un moyen d'éprouver toute cette jeu- » nesse qui m'accompagne. L'occasion est » arrivée, et je vais connoître enfin ceux » d'entre eux qui sont vraiment philo- » sophes, et ceux qui jusqu'ici n'en ont » eú que le langage ».

Ce qu'il annonçoit ne manqua pas de se vérifier. A peine avoit-il parlé, que plusieurs des disciples restèrent en arrière, se plaignant d'une fatigue extrême. D'autres dirent qu'ayant oublié de renouveler leurs provisions, ils alloient en acheter. Ceux-ci prétextèrent une maladie,

ceux-là un songe. Enfin, la désertion se communiquant des uns aux autres, et chacun s'éloignant ainsi à la file, il ne resta plus auprès d'Apollonius que huit personnes, entre lesquelles les plus remarquables étoient Dioscoride l'Egyptien, Ménippe, celui-là même dont j'ai raconté ci-dessus une histoire de lamie, Démétrius de Corinthe, et le fidèle Damis.

Il les appela tous autour de lui, et leur tint ce discours:

« Je ne blâmerois point ceux des nôtres » qui viennent de nous abandonner. Un » homme ordinaire peut, sans lâcheté, » craindre Néron. Mais quiconque aspire » au titre de philosophe et prétend à mon » estime, ne mérite ni l'un ni l'autre, » s'il y a au monde quelque chose qui » puisse le faire trembler.

» Quant à vous, qui vous êtes montrés » ce que vous deviez être, soyez mes vrais » amis. Je déclare que je vous regarderai » toujours comme tels, et que toute ma » vie je me croirai obligé de vous com-

» muniquer fidèlement, et sans réserve,
» tout ce que l'expérience, l'étude et les
» Dieux m'ont appris jusqu'à ce jour, et
» daigneront m'apprendre encore par la
» suite.

» Nous allons dans une ville où règne
» un tyran qui ne permet pas même
» qu'on étudie la sagesse. Pour y péné-
» trer, il nous faut, j'en conviens, une
» protection spéciale des Dieux. Mais leur
» main paternelle et puissante, qui jus-
» qu'à présent nous a préservés de tout
» danger, nous en sauvera encore. Sans
» leur appui, l'homme ne peut rien. Avant
» d'aller plus loin, rendons-nous les pro-
» pices par un sacrifice et des vœux, et
» marchons ensuite où leur voix nous
» appelle.

» Notre entreprise est fière et hardie.
» Tout homme de cœur la jugera telle;
» mais quiconque aime la sagesse ne doit,
» je le répète, connoître aucun danger.
» Quant à moi, qui ai parcouru l'Asie
» mineure et l'Inde, j'y ai vu toutes les

» espèces de bêtes féroces que nourrissent » ces contrées lointaines. Il me restoit à » connoître quelle sorte de monstre est » un tyran, et je vais le savoir ».

Après ce discours, où se retrouve son ame toute entière, il fit le sacrifice dont il avoit parlé; puis, reprenant sa route, il s'avança vers Rome.

En le voyant entrer, les soldats, qui gardoient les portes, parurent étonnés de son costume. Ils l'entourèrent même, pour examiner plus à leur aise une manière d'être si étrange; mais ils ne lui firent aucune question, et soit mépris, soit respect, le laissèrent passer sans obstacle.

La petite troupe s'applaudissoit d'avoir échappé à ce premier danger, et il y en avoit un autre, bien plus grand encore, qui l'attendoit. Le jour étant sur son déclin, elle étoit entrée dans une hôtellerie, pour y souper et passer la nuit, quand tout-à-coup elle vit entrer un de ces musiciens, coureurs de taverne, qui sans cesse à l'affut des étrangers nouveau-

venus, vivent à leurs dépens, et sont toujours les premiers qu'on voit quand on arrive dans une ville.

Celui-ci jouoit de la lyre, et il s'annonça, non-seulement comme sachant plusieurs airs composés par Néron, mais comme possédant même un trésor inestimable venu de lui.

Ce trésor étoit une corde à demi usée, qui avoit fait partie, disoit-il, de la lyre de l'empereur. Il la tira respectueusement de l'étui où il la gardoit, la laissa entrevoir, et déclara que quelque somme qu'on lui en offrît, il ne la céderoit jamais, à moins que ce ne fût à l'un des premiers musiciens de l'univers, et dont le talent auroit été couronné aux jeux de la Grèce.

Après ce début servile et emphatique, il chanta un air de Néron, et quelques lambeaux de tragédies grecques, traduits et notés par lui.

En pareille circonstance, ne point applaudir étoit un crime. C'étoit offenser la majesté impériale, et plusieurs personnes

avoient payé de leur tête ce manque de respect. Les huit disciples, qui ne connoissoient point ce tyrannique usage, et que la musique, ainsi que le chanteur, avoient ennuyés, restèrent froids et mornes à ses airs. Alors, il affecta beaucoup de colère, fit grand bruit, et déclara qu'il alloit les dénoncer comme ennemis de l'empereur, et détracteurs de ses talens divins.

Sous un gouvernement où la délation étoit en honneur et récompensée, une pareille menace devenoit infailliblement un arrêt de mort. Cependant Ménippe soupçonna qu'elle pouvoit devenir dangereuse, et que dans une ville où ils ne connoissoient personne, et où tout étranger étoit suspect, ce seroit une imprudence à eux de se faire mal noter dès le moment de leur arrivée. Il s'approcha donc d'Apollonius, et lui demanda tout bas ce qu'il falloit faire.

« Cet homme a cherché à vous amu-» ser, répondit le maître; vous l'avez

» écouté, il est juste de le récompenser. » Payez-le, et qu'il aille ensuite, s'il le » veut, sacrifier aux talens divins de » Néron ».

Le lendemain matin, on vint sommer le voyageur de paroître devant le consul. Télésinus, c'étoit le nom de ce magistrat, avoit été averti de son arrivée, soit par le chanteur, soit par les gardes de la porte, soit par ses espions, et il le mandoit pour l'interroger. D'ailleurs, plusieurs fois la renommée ayant porté jusqu'à lui le nom d'Apollonius, il se faisoit d'avance un plaisir de le connoître.

Sa première question, en le voyant, fut de lui demander pourquoi il portoit ce bizarre habit de lin. « Parce que, selon » mes principes, répondit Apollonius, il » est plus pur que celui qui seroit fait des » dépouilles d'un animal. — Tes prin« » cipes! tu es donc philosophe? — Depuis » ma tendre jeunesse, je travaille à le de« » venir. — En quoi consiste ta philoso« » phie? — En haine de tout ce qui est

» système, je la fais consister toute en-
» tière à pratiquer constamment la reli-
» gion et la vertu; à faire aux hommes
» tout le bien qui dépend de moi, et à
» honorer les Dieux de la manière qui
» leur est la plus agréable. — Crois-tu que
» Rome n'ait pas des hommes aussi ins-
» truits que toi dans les choses divi-
» nes? — S'ils le sont plus, j'irai à eux,
» comme à mes maîtres. S'ils le sont
» moins, qu'ils viennent à moi, comme
» à leur ami. — Toi qui veux apprendre
» aux autres à honorer les Dieux, que
» leur demandes-tu, quand tu es au
» pied de leurs autels? — Je leur demande
» que la justice règne sur la terre, que
» les loix soient respectées et suivies,
» qu'ils donnent les richesses à ceux uni-
» quement qui peuvent en faire un bon
» usage, mais qu'ils laissent les sages dans
» la pauvreté. — Il me semble que dans
» toutes ces demandes, je n'en vois au-
» cune pour toi. — C'est qu'elles m'ont
» paru tout comprendre. Au reste, j'en ai

» une aussi pour ce qui me regarde. Elle » consiste dans ce peu de mots : Dieux » immortels, accordez-moi ce que vous » croirez m'être le plus convenable ».

Le sentiment d'admiration que ces réponses excitèrent chez Télésinus, lui inspirèrent en même temps l'envie de servir Apollonius. S'il ne l'avoit regardé que comme philosophe, il n'eût pu s'empêcher, malgré toute sa bonne volonté, de l'expulser de Rome. Les ordres à ce sujet étoient trop formels, et l'interrogatoire trop public, pour se dispenser d'obéir. Mais il l'envisagea comme une sorte de réformateur et de missionnaire ambulant, comme un homme pieux, dévoué exclusivement à la propagation et à la pureté de la religion. Les questions de son interrogatoire avoient même été dirigées adroitement, de manière à le représenter comme tel; et, sous ce rapport, il pouvoit non-seulement le laisser dans Rome, mais même l'obliger en l'employant.

C'est ce qu'il fit aussi. Chargé, par sa place, de l'inspection et de la surveillance de tout ce qui regardoit le culte, il pria le sage de visiter tous les temples de la ville, d'examiner scrupuleusement les abus qui pouvoient s'y être glissés, et de lui en faire un rapport fidèle, afin qu'il pût les réformer.

Apollonius, ne voyant dans cette commission délicate que le bien qu'il pouvoit opérer, l'accepta sans répugnance. Dès le jour même il alla, selon son ordinaire, se loger dans un temple; puis il commença son inspection, se trouvant heureux, disoit-il plaisamment, de faire connoissance avec tous les Dieux de l'Olympe.

Pendant le temps que dura cette visite (et dans une ville aussi superstitieuse que Rome, et qui avoit admis les divinités de tous les peuples, elle devoit être très-longue), il se dévoua exclusivement à sa mission, sans se livrer à aucun genre de dissipation ou de plaisir, sans même cher-

cher à se lier avec les personnages importans du sénat ou de la cour.

Il y avoit tout à craindre qu'une censure si importante, confiée aux soins d'un étranger, n'éveillât la jalousie et ne choquât la fierté romaine. Mais sa conduite fut si sage, il mit dans ses procédés tant de douceur, d'égards et de circonspection, que loin d'exciter la moindre plainte, il vit tout le monde faire son éloge. Les dévots sur-tout, en apprenant les réformes qu'il avoit occasionnées, ne tarissoient pas sur ses louanges.

Peut-être n'eût-il pas tardé à recueillir les fruits d'une opération exécutée avec une satisfaction aussi générale. Déjà ses disciples s'en flattoient, quand Démétrius, un d'entre eux, détruisit tout-à-coup ce doux espoir, par une imprudence qui faillit de leur être funeste à tous.

Néron venoit de faire construire un édifice magnifique; et pour son inauguration, il avoit ordonné des sacrifices et un banquet solennel, auxquels il assista

lui-même avec la plus grande pompe. Démétrius s'avisa d'y prononcer un discours; et cette démarche inconsidérée, il la fit, sans avoir ni prévenu, ni consulté Apollonius.

Pour réussir dans une circonstance aussi difficile, et devant un auditoire aussi corrompu, il eût fallu toute la sagesse et les talens du Tyanéen. L'orateur y porta la roideur et la morgue d'un cynique, exalté par des principes de philosophie aussi mal entendus que mal appliqués. Sa harangue fut une déclamation maladroite et hors de propos contre les voluptueux et les efféminés, contre leurs recherches sybaritiques dans tous les genres de dissolution, et sur-tout contre les bains ou étuves, qu'il regardoit comme propres à énerver le courage, en affoiblissant le corps.

Chaque phrase de sa diatribe sembloit être une critique préméditée des mœurs de Rome, et sur-tout de celles de Néron. Plusieurs fois il fut interrompu par des

murmures. Enfin l'assemblée se souleva d'indignation; et à coup sûr il devoit s'attendre à un arrêt de mort de la part du tyran. Mais, ce jour-là, Néron avoit chanté mieux qu'à son ordinaire. Content de lui-même, sa bonne humeur le rendit insensible à tout ce qui venoit de se passer, et il ne montra que de l'indifférence. Cependant le préfet du Prétoire, Tigillin, qui, dans cette charge, avoit succédé à Burrhus, et qui, par des mœurs dignes de Néron, étoit un de ses plus chers favoris, donna ordre d'arrêter l'orateur, et le fit chasser de la ville.

Le contre-coup de cette aventure rejaillit sur Apollonius. On crut que les sentimens dont le disciple venoit de se montrer coupable, n'étoient que ceux qu'il avoit adoptés de son maître. D'après ce soupçon, le préfet fit observer soigneusement le philosophe. Par-tout il fut environné d'espions. Tout ce qu'il disoit ou faisoit étoit rapporté. On ne cherchoit que des prétextes pour faire retomber sur sa

tête toute la rigueur des peines que n'avoit pas subies Démétrius.

Il s'apperçut aisément de cette malveillance; mais par une conduite irréprochable, il sut la déjouer. Naturellement prudent et circonspect, il le devint encore davantage dans cette circonstance; ne se permit aucune démarche, aucun discours qu'on pût mal interpréter; s'interdit toute liaison suspecte, et ne vit guère personne que le consul Télésinus, dont l'amitié pour lui s'accroissoit de jour en jour, et quelques sénateurs ou chevaliers qui, sans crainte des soupçons, venoient chez lui se former à la philosophie dans ses entretiens, et qu'il instruisoit avec sa modestie ordinaire. Mais l'innocence a beau se défier des piéges et se tenir en garde, le crime qui veille trouve tôt ou tard l'occasion de la perdre, ou au moins de l'accuser.

Un jour qu'il étoit dans une société assez nombreuse, le soleil parut s'obscurcir tout-à-coup comme dans une éclipse;

le ciel se couvrit de nuages, et le tonnerre gronda d'une manière épouvantable. Chacun étoit effrayé. Ceci, dit Apollonius, pronostique un grand événement. Il s'annoncera comme terrible, et ne produira rien.

Sans doute le philosophe vouloit parler de l'orage, et rassurer la société, en disant qu'il en seroit de celui-ci comme de tant d'autres, qui, après beaucoup de fracas, finissent sans causer le moindre accident. Mais les hommes extraordinaires sont censés parler différemment des autres hommes. Toujours on suppose à leurs moindres paroles une intention et une portée qu'ils sont loin d'avoir; et c'est ce qui arriva dans cette circonstance.

La phrase d'Apollonius, toute simple qu'elle étoit, fut regardée comme prophétique. On s'attendit à un événement remarquable, quoiqu'elle n'annonçât rien de précis à ce sujet, et trois jours après, il y en eut effectivement un, qu'on ne manqua pas d'y appliquer. Néron étant à

table, et au moment de boire, le tonnerre tomba tout-à-coup auprès de lui, brisa dans ses mains la coupe qu'il portoit à sa bouche, et sortit sans lui avoir fait d'autre mal que beaucoup de peur (1).

A cette nouvelle, les personnes qui s'étoient trouvées avec Apollonius lors du premier orage, se rappelèrent ce qu'elles avoient entendu dire. Elles crurent que c'étoit là véritablement l'aventure qu'il avoit prédite; cette aventure qui, s'annonçant comme terrible, devoit se terminer par ne rien produire. Probablement on changea quelques mots à sa phrase, pour la rendre plus prophétique encore. Ce fut ainsi qu'elle se répandit dans Rome, et c'est ainsi qu'elle nous a été transmise par ses historiens.

En circulant, elle vint bientôt aux

(1) Tacite dit que cet événement arriva pendant que Néron étoit dans une de ses maisons de campagne. Il ajoute que le tonnerre tomba sur les plats et renversa la table : *Icta dapes mensaque disjecta.* Mais il place le fait avant le consulat de Télésinus.

oreilles de Tigillin, et redoubla les alarmes de ce favori soupçonneux et cruel.

S'il n'eût voulu que bannir de Rome Apollonius, ce prétexte lui suffisoit, puisque l'édit de Néron en excluoit les devins. Mais ce n'étoit pas assez du bannissement, il vouloit sa mort; et dans ce dessein, il le fit épier plus rigoureusement encore qu'auparavant, prêt à saisir la première occasion qu'il croiroit favorable.

Bientôt le hasard lui en fournit une.

Il s'étoit répandu dans Rome une sorte d'épidémie, dont le principal symptôme étoit un mal de gorge, accompagné d'une toux violente. Néron lui-même en fut atteint. Il craignit de perdre sa voix; sa voix dont il étoit idolâtre, quoique, selon Suétone, il l'eût foible et voilée: et aussitôt la flatterie se fit un devoir de paroître adopter ses frayeurs. On alla en foule assiéger les temples, couvrir d'offrandes les autels, faire fumer l'encens, et couler le sang des victimes aux pieds

des Dieux. C'étoit à qui montreroit le plus d'alarmes pour une santé si chère, pour un talent si précieux aux Romains.

Apollonius ne put voir, sans une indignation profonde, l'avilissement et l'abjection où se trouvoit maintenant réduit ce peuple, autrefois si grand. Une bassesse si dégoûtante le révolta; et plus d'une fois il fit de tristes réflexions sur l'espèce humaine, en considérant jusqu'à quel point de dégradation l'esclavage peut la faire descendre. Mais il eut la prudence de se taire, et se garda bien de les communiquer.

Il crut également de son devoir d'inspirer la même circonspection à ses disciples, et notamment à Ménippe, qui en avoit plus besoin qu'aucun autre. Celui-ci, en voyant la honte dont se couvroit Rome par l'infamie d'une si lâche adulation, n'avoit pu se contenir, et il s'étoit permis sur Néron quelques propos, dont l'aigreur et l'audace pouvoient devenir funestes à ses compagnons, ainsi qu'à lui:

Apollonius lui fit des remontrances à ce sujet. « Il est des époques, dit-il, où les » Dieux paroissent irrités contre le genre » humain. Quel que soit le châtiment qu'ils » lui imposent, c'est à nous d'en respecter » les motifs ».

Quoique cette maxime, prise isolément, fût très-sage en elle-même, cependant la malignité pouvoit y entrevoir une application indirecte à la personne de l'empereur. Malheureusement le propos fut entendu par un de ces espions qui sembloient s'être attachés aux pas du philosophe. Le délateur, homme exercé dans son métier, et dont la méchanceté avoit déjà coûté la vie à bien des Romains, écrivit sur ses tablettes ce qu'il venoit d'entendre, et il courut en faire part à Tigillin, qui, content de voir enfin Apollonius accusé, le cita devant lui à l'instant même.

On l'amena. Il parut. Alors le dénonciateur, le présentant comme un homme qui s'étoit rendu coupable du crime de

lèze-majesté, l'accusa d'avoir tenu sur Néron des propos injurieux; et, pour en constater la preuve, il remit au préfet ses tablettes, sur lesquelles il les avoit écrits au moment où il les avoit entendus. Tigillin prit les tablettes. Déjà même il s'apprêtoit à les lire, résolu de prononcer sans délai la peine de mort. Mais quel fut son étonnement, quand tout se trouva miraculeusement effacé, et qu'il n'y vit plus rien?

Atterré du prodige, et convaincu que l'homme qui venoit de l'opérer étoit un magicien dont il avoit tout à craindre, il le fit entrer dans un cabinet secret, et lui demanda qui il étoit. Apollonius déclara sans détour son nom, sa naissance, ses principes philosophiques et religieux, en un mot tout ce qui le regardoit. C'étoit principalement dans ces occasions périlleuses qu'on le voyoit déployer toute l'énergie de son caractère et l'intrépidité de son ame. On en a eu plusieurs preuves dans ce que j'ai dit de lui jusqu'ici, et

l'on va en voir encore une nouvelle.

« Tu m'as parlé de ta philosophie, re-
» prit le préfet; mais comment regardes-
» tu les magiciens et ceux qui ont com-
» merce avec les esprits infernaux? Comme
» je regarde, répondit Apollonius, ceux
» qui abusent de leur pouvoir pour deve-
» nir des assassins et des méchans, c'est-
» dire avec exécration et horreur ».

Quoique Tigillin sentît très-bien toute la portée de cette réponse foudroyante, il feignit de ne la point comprendre, et de ne l'appliquer qu'à Néron, sans paroître s'appercevoir qu'elle étoit pour lui. « Eh, quoi! ajouta-t-il, tu n'appré-
» hendes donc pas l'empereur? — Non.
» — Pourquoi? — Parce que les Dieux
» qui lui ont donné la force d'être terri-
» ble, m'ont donné à moi celle de ne
» rien craindre. — Mais que penses-tu de
» lui? — Mieux que tu n'en penses toi-
» même: car tu lui conseilles, chaque
» jour, de chanter au théâtre, et moi je
» lui conseillerois de se taire ».

Le préfet se trouva tellement étourdi de ce ton auquel il n'étoit nullement accoutumé, qu'il n'osa pas interroger davantage Apollonius. Il lui permit donc de se retirer, en fournissant néanmoins une caution qui s'engageroit à le représenter toutes les fois qu'il en seroit requis. « Me représenter, reprit le philosophe! Mais connois-» tu l'homme à qui tu imposes cette con-» dition? Sais-tu qu'il n'y a sur la terre » aucune puissance qui puisse enchaîner » et retenir ce corps dont tu demandes » qu'on te réponde »?

Quoique cette réponse eût un sens direct très-intelligible, ce sens, si l'on en juge par le caractère qu'a montré jusqu'ici Apollonius, n'étoit sûrement pas celui qu'il avoit intention de lui donner. Vouloit-il dire que, maître de s'ôter la vie à son gré, il le devenoit par-là d'échapper, quand il le voudroit, à la caution qui oseroit répondre de lui et promettre de le livrer à son inique juge? Prétendoit-il, comme les Stoïciens, que dans un cacliot

et dans les fers l'homme vertueux reste libre, parce qu'il conserve la plus noble partie de lui-même, sa volonté, sur laquelle les tyrans ne peuvent avoir d'empire?

Quelle que fût son intention en parlant ainsi, au moins il en imposa au préfet. Tigillin crut qu'Apollonius se vantoit de briser, à son gré, les chaînes par lesquelles on tenteroit de le retenir; et il ne douta pas que l'homme qui venoit d'opérer un prodige en effaçant la dénonciation des tablettes, n'eût également la faculté d'opérer celui-ci. Il lui laissa donc sa liberté toute entière, et ajouta même qu'ayant à lutter contre un pouvoir supérieur au sien, il se garderoit bien désormais de se compromettre.

Musonius n'avoit pas, à beaucoup près, échappé aussi heureusement à sa tyrannie. J'ai déjà parlé de ce Stoïcien, l'un des philosophes qui, d'après l'édit de Néron, avoient été emprisonnés à Rome; et j'ai dit qu'il étoit traité dans sa prison

avec beaucoup de rigueur. Apollonius fut informé de sa triste situation. Il ne l'avoit jamais vu, et ne le connoissoit que de réputation. Mais les rapports de philosophie qui les unissoient tous deux, la persécution commune qu'elle leur faisoit éprouver, l'intéressèrent à lui. Il chercha même à le servir, malgré les dangers et les difficultés qu'il devoit y trouver, et lui en demanda l'aveu par un billet qu'il lui fit parvenir dans sa prison. Ce projet occasionna entre eux une correspondance, dont les agens furent Ménippe et Damis, et qui, par la suite, devenue publique et célèbre, honora également les deux philosophes. Le temps qui a épargné tant de mauvais ouvrages, ne nous a malheureusement conservé de cette collection que les quatre premières lettres. Les voici. Elles feront, je crois, regretter les autres.

APOLLONIUS AU PHILOSOPHE MUSONIUS, SALUT.

« Ma première idée, en apprenant ta » détention, a été d'aller la partager avec

» toi, dans l'espoir de profiter de tes dis-
» cours, et de soulager, si je le pouvois,
» tes souffrances par les miens. Depuis,
» j'ai formé un autre projet, celui de te
» délivrer. Hercule tira Thésée des en-
» fers. Voudrois-tu trouver un Hercule » ?

Réponse de Musonius.

« Ton projet est digne de toi. Mais
» l'innocent qui ne se sent coupable d'au-
» cune faute, l'innocent qui ne demande
» que la faculté de se justifier, n'a pas en-
» core besoin de libérateur ».

Réplique d'Apollonius.

« Socrate étoit, comme toi, dans une
» prison. Comme à toi, on lui proposa de
» l'en arracher. Il s'y refusa, résolu de
» paroître devant ses juges. Socrate étoit
» innocent, et Socrate but la ciguë ».

Réponse de Musonius.

« Socrate périt, je ne l'ignore pas. Mais
» Socrate refusa de se justifier; et moi, je
» le ferai ».

Cette obstination qui, sous un gouvernement juste et ami des loix, n'eût annoncé que le courage et l'assurance de la vertu, étoit imprudence peut-être sous celui de Néron. Musonius l'éprouva. Son sort, si l'on en croit quelques auteurs, fut celui de Socrate. Il périt. Selon d'autres, il fut exilé dans l'affreuse île de Gyare, l'un des lieux de bannissement les plus horribles que la tyrannie eût encore pu trouver, et il n'en sortit que sous l'empire de Vespasien. Philostrate le représente comme condamné par Néron aux travaux publics. Et en effet, nous le verrons bientôt parmi les ouvriers employés à percer l'isthme.

Ce fut pendant le cours de cette correspondance qu'Apollonius opéra le miracle le plus brillant dont l'histoire de sa vie fasse mention. Il entroit chez Télésinus, lorsque près de son palais, il vit sortir le convoi d'une jeune fille, de maison consulaire, qui, destinée à être mariée ce jour-là même, étoit morte, la veille, su-

litement. On l'avoit, selon la coutume, placée à découvert sur son lit mortuaire; et on la portoit ainsi au bûcher, suivie de ses parens, de son jeune amant dans le désespoir, et d'une foule immense de peuple.

Apollonius ne put voir, sans émotion, un pareil spectacle. Il s'approcha du corps, ordonna de poser le lit par terre; et annonçant aux parens et au fiancé qu'il vouloit tarir leurs pleurs, il demanda le nom de la défunte.

A cette question, on crut que d'après la coutume qui, dans de pareilles cérémonies, introduisoit quelquefois des orateurs, chargés de prononcer le panégyrique du mort, il alloit faire un discours funèbre pour consoler les affligés. On se trompoit; il s'approcha de la jeune personne, puis, se penchant vers elle, et l'appelant par son nom, il la secoua fortement, comme quelqu'un qu'on voudroit réveiller et tirer d'un profond sommeil. Soudain, par le plus étonnant des miracles, elle ouvrit les yeux, se leva du lit

de mort, et rentra dans la maison paternelle, au milieu de cette foule éperdue de joie et d'étonnement.

Le père, dans son ivresse, courut vers Apollonius; et en l'embrassant tendrement, il le pria d'accepter, comme un foible témoignage de sa reconnoissance, un présent de quinze mille drachmes. Offrir de l'argent à celui de tous les hommes qui le prisoit le moins, c'étoit assurément bien peu le connoître. Il l'accepta néanmoins; mais ce fut pour l'offrir, à son tour, en augmentation de dot à l'époux.

Certes, si jamais miracle eut des motifs de crédibilité authentiques et irréfragables, c'est sans contredit celui-ci. Opéré par un étranger, en plein jour, dans la capitale de l'empire romain, en présence d'une grande multitude, et sans qu'on puisse y soupçonner ni charlatanisme, ni prestige, il peut, tel qu'il vient d'être raconté, soutenir et braver la critique la plus sévère. Et cependant il n'est aucun de mes lecteurs qui se soit tenté d'y croire.

Philostrate lui-même, Philostrate si superstitieusement crédule sur tous les prodiges qu'il attribue à son héros, n'ose donner celui-ci comme vrai. Il semble douter si la fille étoit réellement morte, ou si elle n'en avoit que les apparences.

Combien en effet ne voit-on pas journellement des personnes qui, réputées sans vie, n'éprouvent qu'un sommeil léthargique. Il est possible que la mariée fût tombée dans cet état d'engourdissement général où toutes les fonctions vitales se trouvent suspendues. Il se peut qu'il subsistât encore chez elle quelque étincelle de vie, qui avoit échappé aux observations des parens, et qu'Apollonius aura découverte, par les connoissances particulières qu'il avoit acquises en médecine.

D'ailleurs (et c'est la remarque que fait son historien), au moment où il toucha la morte, une grosse pluie vint à tomber. En supposant qu'elle n'étoit qu'en léthargie, la fraîcheur et l'impression de l'eau sur son visage suffisoient peut-être

pour l'en tirer, et le thaumaturge, dans un pareil moment, aura eu beau jeu.

Mais c'est insister trop long-temps sur des conjectures dont la base est absurde. Cette résurrection est probablement un de ces faits qu'on a insérés dans la vie d'Apollonius, pour la rendre plus merveilleuse, et qui n'ont jamais existé, parce qu'ils n'ont jamais pu exister. Si celui-ci avoit eu lieu dans une ville telle que Rome, et pour une famille aussi distinguée, on ne peut douter qu'il n'eût acquis une célébrité peu ordinaire, et que les historiens du temps ne se fussent fait tous un devoir de le transmettre à la postérité. Or, ni Dion, ni Suétone, ni Tacite, ni aucun des écrivains qui ont parlé de Néron, ne paroissent l'avoir connu, et ce silence seul suffiroit pour le faire suspecter, quand de lui-même et par sa nature il ne seroit point apocryphe.

On lit dans l'évangéliste Luc un miracle parfaitement semblable à celui-ci pour les principaux détails, et si sembla-

ble, qu'on croiroit l'un des deux calqué sur l'autre. Jésus, entrant dans Naïm, rencontre à la porte de la ville le convoi nombreux d'un mort qu'on alloit inhumer. C'étoit le fils unique d'une femme veuve. Touché de la désolation de cette pauvre mère, il lui dit : *Ne pleure plus ;* s'approche du cercueil, et commande au mort de se lever. A sa voix, le jeune homme ressuscite, et il est rendu à sa mère.

Néron, bien plus occupé de ses prétendus talens en musique que du gouvernement de l'empire romain, avoit résolu de passer en Grèce, pour s'y faire admirer, et pour y disputer les couronnes aux jeux olympiques. Il annonça son départ, et bientôt, en effet, il sortit de Rome, accompagné d'une armée entière de flatteurs qui avoient la bassesse de le suivre pour applaudir à ses victoires, et de soldats qui, au lieu d'armes, portoient des masques et des instrumens de musique. Mais auparavant, comme si pendant son

absence il eût voulu assurer, par une grande mesure, la tranquillité de la ville, il donna de nouveaux ordres pour faire exécuter celui de ses édits, qui en bannissoit les philosophes.

Par une suite de cette seconde persécution, Apollonius se vit obligé de quitter Rome; et il ne s'occupa plus qu'à chercher vers quel endroit de la terre il porteroit ses pas. Néron se rendant en Grèce, lui, pour s'éloigner du monstre autant qu'il le pourroit, prit le parti de voyager à l'occident de l'Europe, et de visiter les contrées méridionales de l'Espagne.

C'étoit un projet bien étonnant que celui d'un simple particulier, avancé en âge, sans relations et sans places, poursuivi, persécuté, qui, peu auparavant s'étant vu par-delà l'Indus, alloit se trouver aux colonnes d'Hercule, à l'autre extrémité du monde connu. Mais on lui avoit dit qu'à Gadir (aujourd'hui Cadix), vivoient des sages, aussi instruits

dans les choses divines que dans la philosophie; et ce motif seul suffisoit pour le déterminer. Il proposa donc son projet aux sept disciples qui lui restoient depuis l'éloignement forcé de Démétrius. Ceux-ci en témoignèrent la plus grande joie, et ils s'embarquèrent avec lui.

Gadir ou Gadès étant une ville riche et florissante par le commerce immense que lui procuroit son port, l'un des meilleurs, l'un des plus célèbres, et peut-être alors le plus avantageusement situé de l'univers, on ne sera pas étonné qu'Apollonius y ait trouvé des autels érigés aux arts, à l'industrie, à la pauvreté, leur mère commune, enfin à la vieillesse, terme que l'opulence desire toujours si ardemment d'atteindre. On y honoroit également les deux Hercules, Thébain et Egyptien, et ils avoient un temple commun.

Philostrate raconte qu'Apollonius étant à Gadès, et voyant journellement sous ses yeux les effets du flux et du reflux de la mer, il réfléchit sur ce phénomène éton-

nant, pour en chercher la cause; et que croyant l'avoir trouvée, il en fit part aux Brachmanes de l'Inde, dans une lettre qu'il leur écrivit.

A dire le vrai, je ne conçois pas trop comment Apollonius a pu, de Gadès, écrire aux Brachmanes, et se flatter que sa lettre leur parviendroit. Mais je conçois encore moins comment, sur les côtes d'Espagne, il s'est étonné des effets de la marée, lui qui, ayant navigué sur les mers de l'Inde, avoit dû l'y connoître. Dans ces invraisemblances, c'est l'historien qui se trahit, et lui seul par conséquent qu'il faut en accuser.

A l'entendre, le philosophe prétendoit qu'au sein de la terre sont des gouffres énormes, dans lesquels descendent les eaux de la mer, et que l'océan les en chassant deux fois le jour par son souffle, elles se répandent sur la terre.

Ainsi, dans ce système, l'Océan étoit un animal immense, qui respire comme les autres; mais qui, au lieu d'aspirer et

d'expirer de l'air comme eux ; aspire et expire de l'eau. C'est ainsi qu'en Sicile, pour expliquer les éruptions de l'Etna, on les attribuoit au souffle d'un géant enseveli sous la montagne, et foudroyé par Jupiter.

Toute cette physique absurde convenoit particulièrement à des peuples qui, accoutumés à personnifier et diviniser tout, imaginoient, quand ils voyoient couler un ruisseau, qu'à sa source étoit un Dieu qui en versoit l'eau de son urne. Mais elle étoit indigne d'un homme tel qu'Apollonius. Nous le verrons bientôt, aux pieds de l'Etna, donner les véritables causes de sa déflagration, et se moquer de la fable du géant foudroyé. Or, quelqu'un qui n'expliquoit un phénomène de la nature que par des causes naturelles, n'étoit sûrement pas capable d'expliquer celui du flux et du reflux par le souffle d'un dieu-mer. En naviguant sur la Méditerranée, il n'avoit pu s'empêcher de remarquer qu'elle n'a point de marées. Sur

l'Océan Atlantique, ainsi que sur l'Océan Indien, il avoit dû voir que les marées retardent, à chaque fois, d'une heure environ; et il avoit l'esprit trop droit pour ne pas sentir que dans le ridicule systême de la respiration du grand monstre, on ne pouvoit expliquer ni pourquoi il ne respiroit point dans la Méditerranée, ni pourquoi ailleurs il respiroit toujours cinquante minutes environ plus tard que la veille.

Pour peu qu'on voulût réfléchir, on voyoit ce phénomène coïncider si régulièrement avec le passage de la lune sur le méridien, et avec ses différentes phases, qu'il n'étoit point possible de n'en pas conclure que l'un dépendoit de l'autre. Philostrate lui-même en convient; et puisque cet écrivain, qui n'étoit qu'un rhéteur, connoissoit cette grande vérité, on peut, je crois, présumer qu'Apollonius en étoit instruit comme lui, et que l'auteur ne l'en a frustré que pour s'en faire honneur à lui-même.

Après avoir vu Gadès et ses environs, Apollonius voulut remonter le Bétis et visiter la belle province qui, du nom de ce fleuve, avoit été nommée Bétique. A sa fertilité naturelle, à l'heureuse température de son climat, cette contrée, dont les auteurs anciens ont raconté tant de merveilles, unissoit encore l'ingénieuse et active industrie de ses habitans, qui partout, le long du fleuve, y avoient pratiqué des canaux, soit pour abreuver et purifier leurs villes, soit pour arroser leurs prairies et féconder leurs champs.

La terre produisoit là tout ce qui est nécessaire aux besoins et aux principaux desirs de l'homme. De quelque côté que la troupe philosophique jetât les yeux, elle ne voyoit que des objets agréables et des motifs d'admiration. Mais ce qui surtout combloit son bonheur, c'étoit la tranquillité parfaite dont elle jouissoit dans ces cantons reculés, et qui lui paroissoit plus délicieuse encore, quand elle la comparoit avec la vie inquiète et toujours

troublée, qu'ils avoient tous menée dans Rome sous la tyrannie de Néron.

Ce contraste frappant faisoit souvent la matière de leurs conversations. Un jour qu'ils étoient assis dans un temple, Ménippe se mit à rire; et comme ses camarades lui en demandèrent la raison : « Je » songe à notre brave empereur, dit-il; » et je me dis à moi-même que peut-être » il seroit divertissant pour nous de savoir » ce qu'il fait en ce moment, où nous » autres nous causons paisiblement ici. » Dispute-t-il, aux jeux, la victoire à » quelque cheval de course? ou se fait-il » moquer des Grecs sur un de leurs » théâtres?

» Moquer! reprit Apollonius. Eh! qui » l'oseroit? Quel est même l'homme assez » ennemi de soi, pour tenter de lui enle- » ver un prix et risquer de le vaincre? » Croyez-moi, mes amis, l'adulation fera » en Grèce ce qu'elle a fait dans Rome. » Votre empereur histrion sera applaudi; » il sera même couronné. On lui saura gré

» d'avoir employé à répéter un rôle dans » son palais, des jours qu'il devoit au » gouvernement de l'empire; d'avoir dis- » sipé en dépenses folles pour ses spec- » tacles les trésors qu'il avoit extorqués » aux peuples sous d'autres prétextes. » Quelle mésaventure théatrale a-t-il » à craindre, lui qui, par ses espions et » ses soldats, fait arrêter et punir quicon- » que ne rit pas à tel endroit de la pièce, » ne pleure pas à tel autre, ou n'a pas » fait des vœux pour la conservation de » sa voix céleste?

» La seule entreprise dans laquelle il » échouera, c'est celle de cet isthme » qu'il veut percer. Déjà même peut-être » a-t-il ordonné l'exécution de ce travail, » qui, commencé, ne s'achevera pas, et » ne deviendra pour lui qu'un nouveau » sujet de honte ajouté à tant d'autres ».

Avec la présomption et l'orgueil qu'avoit Néron, il est probable qu'occupé du dessein de percer l'isthme, ce tyran insensé, avant même de savoir si son projet

étoit praticable, en aura parlé dans Rome aux personnes qui formoient sa cour, et particulièrement à Télésinus; et qu'Apollonius a pu en être instruit par celui-ci. D'un autre côté, lui qui avoit vu les lieux et qui connoissoit la nature du roc qu'on avoit à percer, devoit sentir sans peine les difficultés insurmontables qu'éprouveroit l'entreprise; d'après cette double donnée, il lui étoit facile de pressentir qu'elle échoueroit. Son annonce est celle d'un homme habile, qui savoit raisonner; mais elle n'avoit rien de prophétique; et ceux qui l'ont donnée comme une prédiction, prouvent qu'ils n'avoient ni la justesse, ni la sagacité du philosophe.

Bientôt se vérifia sa conjecture. Mais on vit auparavant s'accomplir encore celle qu'il avoit faite sur les succès de Néron, dans les différens jeux et exercices de la Grèce. Cet empereur, histrion et cocher, avoit parcouru successivement les diverses villes pour y disputer les prix; et comme aucun de ses concurrens,

à l'exception d'un seul, n'avoit eu la hardiesse d'entreprendre de le vaincre, il en avoit remporté mille huit cent huit. Aux jeux olympiques, quoique dans une course de chars, il fût tombé en bas du sien, il obtint trois couronnes, et la joie que lui procura ce triomphe fut même telle, qu'il dépêcha aussitôt un courrier extraordinaire à Galba, gouverneur de l'Espagne Tarragonnaise, pour l'en informer. Celui-ci, de son côté, ne manqua pas de faire passer la nouvelle dans les différentes villes de son gouvernement. Elle fut portée ainsi dans toute la Bétique, et spécialement à Gadès, et par-tout on reçut l'ordre de célébrer les trois victoires de l'empereur, par des sacrifices et des fêtes en l'honneur des Dieux.

Si les Gaditains s'indignèrent de l'ordre honteux que leur imposoit cet acte servile d'adulation, au moins ils pouvoient apprécier la sorte de gloire sur laquelle on le fondoit. Les rapports que leur donnoit avec la Grèce l'étendue de

leur commerce, les mettoient à portée de savoir ce qu'étoient ces couronnes si ridiculement ambitionnées par un empereur. Mais il n'en étoit pas ainsi du reste de la Bétique. Là, les habitans, totalement étrangers aux usages grecs, furent trompés par cette annonce de trois victoires olympiques. Ils crurent naïvement que c'étoient trois grandes batailles, gagnées par Néron sur une nation nommée Olympienne; et dans leur risible bonne-foi, ils mirent beaucoup de zèle à en remercier solennellement les Dieux.

Au reste, cette sottise de l'ignorance n'est pas la seule, si l'on en croit Philostrate, que, pendant le séjour d'Apollonius, laissa échapper ce peuple qui, par sa situation maritime, et d'après l'éloge qu'en ont fait les auteurs anciens, sembloit devoir montrer plus d'instruction. L'historien en rapporte une autre, plus caractéristique encore, parce que celle-ci eut lieu, non dans des bourgs et des villages, mais au sein d'une grande ville.

Un homme de théâtre, acteur de tragédies, étoit venu à Hispalis (aujourd'hui Séville). Comme tous les gens d'art, il avoit commencé par se vanter beaucoup et par vouloir donner de sa personne et de son talent une grande opinion. A l'entendre, c'étoit lui que Néron avoit choisi pour son maître de goût; c'étoit lui qui l'avoit perfectionné dans la déclamation et dans le chant, et corrigé de plusieurs défauts. Souvent il parloit, à mots couverts, de sa rivalité avec l'empereur, et laissoit entrevoir habilement que s'il s'étoit retiré en Espagne, au lieu d'être allé en Grèce remporter les couronnes olympiques, c'est qu'il avoit craint d'irriter le maître, en se montrant supérieur à lui. Enfin, pour donner preuve de son talent et accréditer les éloges qu'il se prodiguoit à lui-même, il voulut représenter devant les habitans quelques morceaux de tragédies, fit élever un théâtre, et y parut avec le cothurne, le masque tragique et le costume propre à son rôle.

C'est un problême difficile à résoudre pour nous que celui de ces tragédies grecques qui produisoient de si grands effets, avec leur débit chanté et accompagné d'instrumens, leur masque à large bouche et aux joues renflées, leurs énormes patins nommés cothurne, leurs rôles de femmes joués par des hommes, enfin avec toutes les invraisemblances qu'on sembloit s'être plu à y accumuler. Assurément, si la vérité doit ajouter beaucoup à l'illusion du théâtre, comme on ne peut le nier, nos spectacles, quoi qu'en disent les enthousiastes de l'antiquité, ont sur les siens un grand avantage.

Mais ceux-ci se représentoient en plein air, en présence d'une multitude immense; et pour que l'acteur pût se faire entendre au loin, il avoit fallu lui donner un masque qui formât écho et grossît sa voix. Le préjugé avoit établi que les héros antiques étoient et plus forts et plus grands que les autres hommes; et en conséquence, celui qui en faisoit le rôle se

hissoit sur une chaussure à échasses, et s'épaississoit la taille par des vêtemens postiches.

Il en étoit de même pour les autres articles, également invraisemblables. Chacun d'eux avoit sa raison, bonne ou mauvaise, qui suffisoit aux Grecs. Accoutumés à ces suppositions mensongères, ils ne s'en trouvoient nullement choqués. Mais des hommes, situés à l'autre extrémité de l'Europe, et qui peut-être même ne savoient pas qu'il existât un art tragique, devoient penser autrement.

La première fois que l'acteur dont il s'agit parut sur les tréteaux, et qu'on le vit s'avancer gravement avec ses échasses, son costume bizarre, son masque hideux, son énorme corpulence postiche, etc. tous les spectateurs restèrent stupéfiés d'étonnement. Mais à peine eut-il commencé à chanter son rôle et à faire retentir sa voix de tonnerre, que l'effroi devint général. Chacun s'enfuit, et on le laissa seul.

L'historien remarque pourtant que ces effets de terreur n'eurent lieu qu'au premier essai de l'étranger; que bientôt, non-seulement à Hispalis, mais encore dans tous les lieux de la Bétique, il fit adopter les préjugés grecs, et qu'on le vit en parcourir successivement les différentes villes, exerçant par-tout sa profession avec une considération distinguée.

Pendant que ce bateleur amusoit de ses déclamations la contrée, un autre personnage s'y préparoit à un rôle bien autrement important, et qui alloit décider du sort de l'empire: c'étoit Galba, gouverneur de l'Espagne Tarragonnaise.

Instruit, par des lettres secrètes qu'il avoit surprises, que Néron vouloit se défaire de lui, il s'étoit déterminé, d'après les conseils de Vindex, propréteur de la Gaule Narbonnaise, à sauver sa tête, en faisant révolter contre le tyran les troupes qu'il commandoit, en ordonnant partout des levées nouvelles, et se formant ainsi une armée redoutable, avec laquelle

il pût, sans crainte, marcher vers Rome. Déjà Vindex avoit soulevé les Gaules. Déjà il avoit essayé d'engager dans son complot, ceux des officiers romains qui exerçoient, en Espagne, les principaux emplois civils, et particulièrement le préfet de la Bétique, qui, par sa place, maître du port de Gadès, pouvoit, plus que tout autre, servir utilement la conjuration.

Celui-ci, soit foiblesse, soit crainte, trembloit de s'associer à une entreprise si périlleuse. Dans son incertitude, il prit le parti de consulter Apollonius, et lui fit demander, à diverses reprises, une entrevue particulière. Long-temps le philosophe s'y refusa, alléguant modestement, pour prétexte, que ses entretiens ne pouvoient guère être utiles qu'à ceux qui cultivoient la philosophie. Mais sur les instances réitérées du préfet, il crut devoir céder enfin, et lui écrivit que s'il vouloit le voir, il eût la complaisance de se rendre, tel jour, dans l'île de Gadès.

Le Romain n'eut garde de manquer au rendez-vous, et il eut soin de n'y venir qu'avec une suite peu nombreuse. Apollonius y conduisit ses disciples; mais quand tous deux se trouvèrent en présence, et qu'ils se furent salués, chacun d'eux fit signe à sa suite de s'éloigner, et ils passèrent ainsi, tête à tête, la journée toute entière.

Nous ignorons ce qui se traita dans cette conférence si intéressante. Damis en ayant été exclus comme les autres, il n'a pu même nous apprendre quel en fut le sujet. Tout ce qu'il en a écrit, c'est que les deux personnages y employèrent encore deux autres jours entiers, et qu'au moment où son maître la quitta, il lui entendit dire au préfet : Souvenez-vous de Vindex.

Ce peu de mots donneroit lieu de soupçonner qu'Apollonius avoit déterminé le Romain à entrer dans la conspiration, et que lui ayant conseillé de se concerter sur certains points avec Vindex, il lui re-

commandoit spécialement de n'y point manquer.

En effet, la liberté de l'homme étant un des principes du philosophe, il semble que c'étoit pour lui un devoir sacré de contribuer, par ses conseils, à la rétablir sur la terre, et à délivrer l'empire du plus exécrable tyran qui ait jamais affligé le genre humain. Mais ces mêmes principes ne lui permettant que des conseils, il s'abstint de se mêler parmi les conjurés; et pendant que l'orage grossissoit, pour aller bientôt fondre sur Rome, lui, avec ses disciples, s'embarqua pour la Sicile.

A peine y étoit-il arrivé, qu'il apprit la mort de Vindex, le soulèvement de Rome contre Néron, et la fin tragique de ce monstre. Ses disciples, convaincus qu'il connoissoit l'avenir, le consultèrent sur les différens concurrens qui pouvoient se disputer l'empire, et lui demandèrent à qui d'entre eux il passeroit. A plusieurs Thébains, répondit-il: comparant ainsi à la courte domination des Thébains sur

la Grèce, la domination, plus courte encore, qu'alloient exercer successivement, sur les Romains, Galba, Othon et Vitellius.

Philostrate donne cette réponse comme une prédiction nouvelle d'Apollonius, et pourtant, dans la circonstance où se trouvoit Rome, partagée entre plusieurs généraux ambitieux qui, commandant de fortes armées, alloient infailliblement se combattre pour s'approprier l'empire, il étoit aisé de prévoir qu'ils se détruiroient l'un l'autre, et que par conséquent le pouvoir passeroit rapidement par plusieurs mains.

Apollonius, pendant son séjour en Sicile, visita Syracuse, Messine, Catane, et toutes les villes principales de l'île. C'est dans le voisinage de cette dernière qu'est l'Etna. A la vue de ce volcan immense, dont le cratère lançoit des tourbillons de flamme et de fumée, on se doute que les sept disciples durent longtemps s'entretenir entre eux sur son inexplicable déflagration.

Chacun en raisonna comme il put, et quelques-uns même ne manquèrent pas d'en donner pour cause, selon la croyance du pays, cette absurde et trop célèbre fable du géant Typhée, qui, foudroyé par les Dieux pour avoir voulu, avec ses frères, escalader le ciel, avoit été enseveli sous la montagne, d'où il vomissoit encore des flammes. Ménippe, sans croire à la fiction, l'admiroit et la vantoit beaucoup.

Apollonius entendit leurs discours; et avec sa sagesse ordinaire, il se proposa de leur montrer combien ils se trompoient tous.

« Tu attaches donc quelque estime aux » fictions fabuleuses des poètes, dit-il à » Ménippe? — Oui, répondit celui-ci, » parce que toutes ayant pour base une » vérité quelconque, toutes cachent un » fond d'allégorie qui est précieux. — » Toutes! ta proposition, je pense, est » beaucoup trop générale; et peut-être » n'y a-t-il guère que les fables d'Esope à » qui on puisse l'appliquer. — Quoi! ces

» conversations prêtées à des ânes, des » corbeaux, des grenouilles? — Eh bien! » qu'en penses-tu? — Que ce sont des » niaiseries faites pour amuser des femmes » et des enfans. — Réfléchis-y bien, et » peut-être en jugeras-tu autrement.

» Après tout, qu'ont imaginé ces poètes » dont tu fais tant de cas? des déesses » luxurieuses et adultères, des Dieux bru- » taux, querelleurs, incestueux, man- » geant leurs propres enfans, ne parois- » sant sur la terre que pour y séduire » l'innocence, et s'y souiller même de ces » crimes dont la nature a horreur. Quelle » vérité utile entrevois-tu dans ces fic- » tions dégoûtantes? Et que deviendroit » la vertu parmi les hommes, si, croyant » à de semblables Dieux, ils vouloient les » imiter?

» Esope n'a point un pareil reproche » à craindre. Sa morale est pure, ses ma- » ximes sages, et l'on ne peut que deve- » nir meilleur en l'écoutant. Plus habile » que ceux qui l'ont précédé, il s'est tracé

» une route nouvelle, dans laquelle tout » est mensonge, il est vrai, mais où ce- » pendant personne ne peut être trompé. » En lisant les poètes, l'homme vulgaire » ne sait démêler ce qui est véritable » d'avec ce qui ne l'est pas. En lisant » Esope, son embarras cesse. Le fabu- » liste, qui sait qu'il ne croira pas à des » animaux qui parlent, les lui présente » avec bonne-foi, comme pour l'avertir » d'être sur ses gardes; mais ces animaux » tiennent des discours si analogues à leur » caractère, ils disent des choses si sen- » sées, montrent tant de raison, qu'il est » séduit et croit à leurs conseils.

» Sous tous les aspects, c'est une fable » vraiment insensée et ridicule que celle » de ces géans, entassant montagnes sur » montagnes, pour s'emparer du ciel. Les » vrais géans furent des rois ambitieux et » impies, qui, bannissant des temples les » statues des Dieux, y substituèrent les » leurs, et tentèrent de se faire adorer à » leur place.

» Si l'Etna vomit des flammes, si de
» temps en temps il éprouve des commo-
» tions terribles, ce n'est point parce que
» sous sa masse énorme gémit renversé
» Typhée ou Encelade. Aux îles Lipa-
» riennes, ce ne sont point les forges de
» Vulcain qui occasionnent des phéno-
» mènes semblables. Il existe des volcans
» dans d'autres endroits de la terre, et il
» n'y a là ni forges, ni géans.

» La vraie cause de ces embrasemens
» souterrains, accompagnés d'éruptions
» si effrayantes, est dans la nature même
» des terres qui forment l'intérieur de la
» montagne. Contiennent-elles du soufre,
» du bitume et autres matières inflam-
» mables, elles prennent feu; et en s'é-
» branlant jusques dans leurs fondemens,
» s'ouvrent des bouches, par lesquelles
» elles s'épandent au loin avec un fracas
» et des dégâts terribles.

» Mais au reste, quelle qu'en soit la
» cause, les poètes n'en sont pas moins
» blâmables de représenter comme scélé-

» rate et maudite par les Dieux, la terre » qui a un volcan. Les Dieux ne haïssent » que le vice, et la vertu peut exister » dans une contrée volcanique, ainsi que » dans un temple ».

Son dessein, en quittant la Sicile, étoit de voir une seconde fois Athènes, et de s'y faire initier aux mystères d'Eleusis. Il trouva, dans le port de Syracuse, un vaisseau prêt à faire voile pour l'Achaïe, et s'y embarqua. Mais le navire ayant relâché à Leucade, le philosophe, qui apparemment le vit en mauvais état, et incapable de supporter davantage la mer, annonça qu'il alloit le quitter, et dit à ses disciples de monter avec lui sur un autre.

Parmi les passagers, il s'en trouva quelques-uns qui suivirent son exemple; convaincus qu'il connoissoit l'avenir, et ne doutant pas que ce qu'il venoit de dire étoit une prédiction. Bientôt ils eurent lieu de s'en féliciter: le bâtiment qu'ils avoient quitté s'étant remis en mer, il coula bas, sans que personne pût en

réchapper, et le leur arriva heureusement à Léchée (*Lechæum*).

Mes lecteurs se rappelleront qu'à son premier séjour dans Athènes, Apollonius avoit voulu se faire initier aux grands mystères de Cérès Eleusine, et que refusé d'abord par l'Hiérophante, puis pressé par lui d'accepter, il avoit refusé à son tour, en annonçant qu'avant peu d'années il recevroit cet honneur des mains d'un autre. L'événement venoit d'avoir lieu. L'Hiérophante étant mort, il avoit eu pour successeur l'homme désigné par Apollonius, et ce fut de celui-ci que le philosophe reçut l'initiation.

Le hasard, dans cette circonstance, lui fit rencontrer Démétrius, l'un de ces huit disciples qui avoient eu le courage de le suivre à Rome, et celui-là même, qui pour un discours imprudent en avoit été chassé par ordre de Tigillin. Démétrius revit son maître avec le plus grand plaisir, et lui témoigna celui qu'il auroit de s'attacher à lui de nouveau.

Dans le cours de la conversation, le discours tomba sur Musonius. Le philosophe ignoroit ce qu'étoit devenu ce Stoïcien intéressant, depuis qu'ayant refusé dans sa prison d'être secouru par lui, il avoit été condamné aux travaux publics.

« Il vit encore, répondit Démétrius, » et supporte son malheur avec ce cou- » rage qu'inspire la philosophie qu'il pro- » fesse. Je l'ai vu à Corinthe. Chargé de » fers, il y travailloit alors avec ceux qui » étoient employés à percer l'isthme. Dès » qu'il m'apperçut, il prit sa bêche, et » l'enfonça en terre aussi profondément » que le lui permettoient ses fers. Le sort » de cet homme si respectable et si mal- » heureux me toucha jusqu'au fond de » l'ame. Je levai les mains au ciel, et des » larmes m'échappèrent. Tu pleures sur » moi, me dit-il. Eh! que ferois-tu donc » si tu m'avois vu chanter sur un théâtre, » et m'avilir devant tout un peuple com- » me Néron »!

Apollonius étoit venu en Grèce au mois

d'octobre. Il y passa l'hiver entier; occupé plus scrupuleusement encore que dans son premier voyage, de visiter les différens temples, et de travailler à ce qui concernoit la religion. Déjà plusieurs fois, chez les Grecs d'Asie, ainsi que chez ceux d'Europe, il avoit entendu parler avec de grands éloges, d'un pays renommé par ses loix, ses travaux, ses monumens et ses mœurs; et tout ce qu'on lui en avoit raconté, lui donnoit l'envie de le connoître. Ce pays étoit l'Egypte. Il se transporta donc au port du Pyrée, pour y chercher un vaisseau qui fît voile vers cette contrée, ou qui relâchât au moins sur quelque côte voisine.

Le premier patron auquel il parla, fut un marchand d'Athènes, qui, ayant acheté en Grèce beaucoup de statues des Dieux, alloit les vendre en Ionie. A la proposition que lui fit Apollonius de le prendre sur son bord avec ses disciples, cet homme refusa, et il déclara nettement qu'il n'admettroit aucun passager, tant pour s'épar-

gner l'inquiétude de voir sa marchandise gâtée, que pour ne pas s'exposer à la société de gens pervers, dont les crimes peut-être attireroient sur son vaisseau le courroux des divinités qu'il portoit.

« Ta conduite, lui répondit d'un ton » calme Apollonius, ne ressemble guère » à celle des Athéniens, tes ancêtres. Au » temps de Xercès, prêts à partir contre » les Barbares, ils placèrent sur leurs » vaisseaux les statues de leurs Dieux, » dans l'espoir de fournir ainsi, à chaque » bâtiment, une sauve-garde contre les » hommes criminels qu'il pourroit con- » tenir. Et toi, dévot par avarice, toi qui » fais des Dieux un trafic, et qui, après » les avoir achetés dans ta patrie comme » des esclaves, vas les revendre en terre » étrangère, tu crains d'admettre avec » eux des philosophes d'une vie pure, et » dont l'occupation est de les honorer » !

Satisfait de la leçon qu'il venoit de donner au patron, il alla en chercher un autre, et en trouva un qui partoit pour

Scio, et avec lequel il fit prix. A Scio, il en trouva un second qui se rendoit à Rhodes, et il s'embarqua aussitôt avec lui, sans vouloir même permettre à ses disciples de mettre pied à terre.

Si quelquefois, pour leur témoigner de l'amitié, il leur faisoit part de ses projets et de ses motifs, plus souvent encore il s'imposoit la loi de les cacher, pour les accoutumer à cette docilité d'obéissance qu'exigeoit d'eux le régime pythagorique. Façonnés à son joug, ils s'y soumettoient sans réplique. Quelque chose qu'il ordonnât, ils n'eussent osé lui en demander la raison; c'étoit assez pour eux qu'il eût parlé. Désobéir en pareille circonstance, auroit été se séparer de lui, et c'est ce qui étoit arrivé, au moment de son entrée à Rome.

Rhodes, fameuse par sa marine, l'étoit encore par un monument réputé l'une des merveilles du monde. C'étoit cette statue colossale du soleil, haute de soixante et dix coudées, connue sous le nom

de colosse de Rhodes, et qui, quoique renversée depuis long-temps par un tremblement de terre, faisoit encore l'admiration des voyageurs.

Apollonius, comme pour dédommager ses compagnons du sacrifice qu'il avoit exigé d'eux en les privant de la satisfaction de voir Scio, les conduisit lui-même au lieu où gissoit le colosse. Damis, en admirant ses proportions énormes, demanda au maître s'il connoissoit dans le monde quelque chose de plus grand. Oui, répondit celui-ci; ce seroit l'homme qui vraiment philosophe, mériteroit ce nom dans tous les momens de sa vie.

Cette pensée, qui au premier coup-d'œil paroît belle et frappante, offre néanmoins, si on l'examine sérieusement, quelque chose de peu naturel et de forcé. Peut-être même pourroit-on lui reprocher un manque de justesse, puisqu'elle met en parallèle la grandeur morale de l'homme vertueux avec la hauteur matérielle et physique d'un monument colos-

sal. Mais peut-être aussi faut-il, quand on parle de vertu à des jeunes gens, les exalter, en la leur présentant sous des formes exagérées et gigantesques. Et d'ailleurs Apollonius n'eût-il pas eu ce dessein, sa réponse montreroit au moins quelle haute idée il avoit de la philosophie; et sous ce point de vue, je devois me faire un devoir de la citer, puisque c'est un des traits caractéristiques qui servent à le peindre.

Après quelque séjour dans Rhodes, il s'embarqua pour Alexandrie. Son nom ne pouvoit manquer d'être connu avantageusement dans une ville aussi florissante que celle-ci; et en effet, à peine fut-il débarqué au môle, que reconnu par plusieurs personnes, annoncé par elles, il se vit, en un instant, entouré d'une grande multitude.

A mesure qu'il avançoit, la foule grossit insensiblement. Bientôt ce fut un véritable triomphe. Mais ce qui rendit ce triomphe remarquable, et lui donna de

la célébrité dans toute l'Egypte, c'est une aventure singulière, uniquement due au hasard, et qui néanmoins contribua autant à la gloire du philosophe, que s'il l'eût fait naître lui-même à dessein.

Comme il traversoit une rue, entouré de son cortège, on vit s'avancer douze hommes que l'on conduisoit au supplice, et qu'on disoit faire partie d'une troupe de voleurs, qui, depuis quelque temps, étoient recherchés et poursuivis par la justice. Marchant à la file les uns des autres, tous douze passèrent successivement sous ses yeux. Il s'arrêta pour les regarder. Mais la surprise fut extrême, quand on le vit en montrer un du doigt, et dire que celui-là n'étoit point coupable. Physionomiste habile, sans doute il avoit découvert sur le visage de ce malheureux, quelques-uns de ces traits distinctifs qui sont le partage de l'innocence, qu'elle conserve jusques dans ces terribles momens, et que l'œil attentif sait, quand il est exercé, y démêler plus ou moins.

Les soldats, chargés d'escorter les criminels, marchoient toujours, sans faire attention au discours du voyageur. Il leur adressa la parole, insista, demanda qu'on suspendît le supplice de cet homme, jusqu'à ce qu'on eût pris sur lui de nouvelles informations. Enfin, dans sa douleur, il en vint jusqu'à prier les bourreaux de le réserver au moins pour leur dernière exécution.

Cette mesure, qui ne paroissoit propre qu'à prolonger l'agonie de l'infortuné, et ajouter à sa peine une peine nouvelle, fut cependant son salut. Déjà les coupables étoient arrivés à l'échafaud; déjà même huit d'entre eux venoient de périr, quand tout-à-coup on entend au loin, et d'une voix forte, crier : *Grace, grace.* Chacun se retourne, et l'on voit accourir, à toute bride, un cavalier qui annonce que les juges ont reconnu l'innocence de Pharion, et qui, en leur nom, vient le redemander pour le ramener devant eux.

Pharion étoit celui-là même qu'avoit désigné Apollonius. Le peuple s'en empare. On le conduit, avec mille cris de joie, vers son sauveur, et toute la ville retentit du nom de l'étranger.

Il se rendit, selon sa coutume, au temple principal. La grandeur et la majesté du lieu, sa richesse et ses ornemens, l'ordre et la décence qu'y faisoient régner les prêtres, tout lui plut. C'étoit la religion grecque dans toute sa magnificence. Mais il fut choqué de la quantité immense de sacrifices qui sans cesse y avoient lieu, et ne put s'empêcher d'énoncer tout haut sa façon de penser sur ces ruisseaux de sang qui, coulant sans interruption, devoient souiller l'œil des Dieux et leur déplaire. « Eh! t'ont-ils dit que ce spec-» tacle leur déplaît, s'écria vivement le » grand-prêtre? Eh! t'ont-ils dit qu'ils » l'approuvent, répondit froidement Apol-» lonius » ?

La sévérité de cette représentation dans un homme qui, jusques-là, s'étoit tou-

jours montré l'ami des prêtres, et la réponse ferme qu'il y ajouta, prouvent combien chez lui la vérité l'emportoit sur toutes les affections particulières. Rien ne l'arrêtoit alors, ni le nombre, ni la puissance des ennemis qu'il pouvoit encourir. Appelé, en quelque sorte, à la mission de réformateur du genre humain, par-tout où se montroient des abus, il se croyoit obligé de les attaquer et de les détruire. On en vit, quelques jours après, une preuve nouvelle.

Alexandrie, fondée par des Grecs, gouvernée jusqu'à l'instant de la domination romaine, par des souverains de race grecque, avoit conservé les mœurs de la Grèce, et particulièrement sa passion pour les courses de chevaux et les exercices du cirque. Elle s'étoit construit un hippodrome, où beaucoup de personnes, parmi les gens riches, et sur-tout parmi les jeunes gens, venoient, avec des chevaux de prix, et tout le faste du luxe, se disputer l'honneur de la course, et donner à la

ville un spectacle brillant. Mais ce goût, déjà ruineux par lui-même pour beaucoup d'individus, avoit l'inconvénient, plus grand encore, d'occasionner, entre les différens rivaux, des disputes et des querelles qui souvent se terminoient par l'assassinat et le meurtre.

Une de ces rixes funestes eut lieu dans les premiers jours de l'arrivée d'Apollonius. Le sang y avoit coulé. Il crut de son devoir d'en remontrer l'horreur, et se rendit au temple, où, avec sa véhémence ordinaire, il déclama contre ces dangereux exercices, qui, déjà inutiles en eux-mêmes, finissoient par rendre les citoyens ennemis les uns des autres. Il réprimanda vivement ceux d'entre eux qui, teints du sang de leurs frères, venoient, ainsi souillés, se présenter devant les autels des Dieux. Enfin, il leur fit honte d'attacher une importance si criminelle à de pareilles futilités, et de se battre entre eux, parce qu'une bête avoit couru plus ou moins vîte qu'une autre.

Mais les circonstances préparoient un événement qui, par un intérêt bien autrement puissant, fixa bientôt l'attention générale et la sienne.

Vespasien, vainqueur des Juifs, songeoit, malgré son âge de soixante ans, à s'emparer de l'empire. Euphrate et Dion, deux philosophes célèbres, l'un Egyptien, l'autre de Bithynie, venoient de l'y déterminer (1). Cependant il voulut auparavant voir Apollonius, et le fit prier de se rendre en Judée auprès de lui, dans le dessein de le consulter sur son projet, ou plutôt pour tâcher de mettre dans ses intérêts un homme si utile à sa cause, par l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit des peuples.

Quoique celui-ci eût vu avec satisfaction l'empire passer des mains du crapu-

(1) Selon Tacite, celui qui le décida fut Mucien, gouverneur de Syrie, qui, commandant quatre légions, lui offrit de partager avec lui les hasards d'une guerre, et de se contenter du second rang, s'ils étoient vainqueurs.

leux Vitellius dans celles d'un général qui, jusques-là, n'avoit guère montré que des vertus, il s'abstint néanmoins de lui répondre, ne voulant pas mettre les pieds dans une contrée où avoit coulé tant de sang humain, et où venoient d'être égorgés, par les guerres civiles et par les guerres étrangères, tant de milliers d'hommes.

Vespasien, sans perdre de temps, résolut de se rendre en Egypte, et de s'emparer, le plus promptement possible, de cette province, qui, par sa fertilité, regardée comme le grenier des Romains, devenoit si précieuse pour le succès de son entreprise, et pouvoit, s'il s'en rendoit maître, affamer l'armée de Vitellius et l'Italie. Il envoya, en avant, Dion préparer l'esprit des Alexandrins, et marcha vers leur ville avec une grande partie de son armée.

A son approche, tout le monde sortit des murs, et vint à sa rencontre. Les sacrificateurs et les prêtres, accompagnés de

tout ce qui pouvoit relever leur pompe, occupoient, dans la marche, une place distinguée. On y voyoit même un groupe, composé de philosophes et de chefs des différentes écoles. Le général demanda si dans cette troupe étoit le Tyanéen. « Non, » répondit Dion; mais je sais qu'il doit » être au temple. Eh bien, allons au tem- » ple, reprit Vespasien. Allons rendre » graces aux Dieux de ce commencement » de succès, et je conférerai ensuite avec » l'homme dont j'honore le plus la vertu ».

Il se rendit au temple; et après y avoir fait sa prière et reçu les députés des différentes villes d'Egypte, il s'avança vers Apollonius, et le saluant avec amitié, le pria de lui dire si c'étoit le salut d'un empereur qu'il lui donnoit.

« Je consultois, à l'instant même, les » Dieux sur cet objet, répondit le sage; » mais je leur demandois un empereur » juste, modeste, courageux, ami des loix, » occupé uniquement de ses devoirs, et » regardant comme ses enfans propres

» tous ceux qui seront soumis à son gou-
» vernement ».

A ces mots, Vespasien leva les yeux et les mains au ciel, et d'une voix forte, il s'écria: « Grand Jupiter, Dieu puissant et » bon, octroyez-moi de n'avoir à gouverner » désormais que des peuples dociles, et » faites que je le sois moi-même aux » hommes vertueux et sages ». Puis se tournant vers la multitude : « Egyptiens, » dit-il, je n'ai qu'un mot à vous dire; » c'est que dès aujourd'hui je veux être » pour vous ce qu'est ce Nil, que vous ré-» vérez, et qui ne coule que pour enri-» chir et rendre florissante votre con-» trée ».

Ce peu de paroles produisit l'effet qu'on devoit en attendre. Le peuple éclata en transports; et dans l'enceinte, ainsi qu'au dehors, on n'entendit plus qu'un seul cri : Vive Vespasien, vive l'empereur (1).

(1) Dion assure que loin de tenir envers la ville les promesses qu'il lui avoit faites, Vespasien, par la

Au sortir du temple, il prit Apollonius par la main, et marchant au palais, l'y conduisit avec lui. Dans la route, jaloux de montrer qu'il méritoit l'honneur dont celui-ci venoit de le juger digne, il lui rendit compte de toute sa vie, depuis le moment où, pour la première fois, il avoit été promu aux emplois publics, jusqu'à celui de son entrée en Egypte. Il l'assura que s'il s'étoit déterminé à prendre les armes contre Vitellius, c'étoit uniquement pour délivrer l'empire d'un monstre qui, peut-être, se fût montré plus méchant encore que Néron lui-même.

« Je sais, ajouta-t-il, que vous êtes » l'ami des Dieux, et que souvent ils se » communiquent à vous. Obtenez d'eux » qu'aujourd'hui ils m'annoncent, par

---

suite, la chargea d'impôts; que les Alexandrins s'en vengèrent par des railleries et des satires auxquelles il fut très-sensible; et qu'il se seroit même vengé d'eux très-rigoureusement, si Titus, son fils, n'eût désarmé sa colère et obtenu leur grace.

» quelque signe irrécusable, de quel œil » ils voient mon entreprise. S'ils daignent » l'approuver, je vous demanderai vos » conseils, pour m'apprendre à gouver- » ner selon leurs vœux. S'ils ne me sont » point favorables, je l'abandonne, afin » d'épargner à l'empire des troubles et » des guerres, dont je leur répondrois, » en le déchirant gratuitement et contre » leur volonté expresse ».

Apollonius, en tout ceci, fut-il séduit par l'ambitieux orgueil de contribuer à faire un empereur? Crut-il de bonne-foi à ces protestations politiques de zèle et de vertu? ou ne feignit-il d'y croire que pour avoir, par la suite, le droit d'en demander l'accomplissement à celui qui les lui faisoit? C'est sur quoi il est difficile de prononcer.

Si l'on s'en rapporte à son historien, non-seulement il exhorta Vespasien à exécuter courageusement son entreprise; mais il l'assura encore de la protection des Dieux, et spécialement de celle de

Jupiter, qui le destinoit, disoit-il, à rebâtir, dans Rome, son temple du Capitole, réduit la veille en cendres par un incendie.

Cette annonce miraculeuse d'un des événemens qui pouvoient le plus intéresser un Romain, frappa d'étonnement le général. Apollonius l'assura, une seconde fois, de la vérité du fait; et l'on sut, quelque temps après, que Sabinus, frère de Vespasien, et Domitien, son fils, avoient tenté de faire, en sa faveur, à Rome, ce qu'il faisoit de son chef en Egypte. Surpris avec les troupes de leur parti par celles de Vitellius, réfugiés au capitole, ils s'y étoient vus poursuivis, et c'étoit dans ce désordre que le feu avoit été mis au temple.

Mais comment un devin, aussi habile qu'Apollonius, aussi bien instruit de ce qui venoit de se passer à plusieurs centaines de lieues loin de lui, ignoroit-il donc la part qu'avoient dans l'événement le frère et le fils de celui auquel il parloit?

Comment arrive-t-il qu'il connoît l'incendie du temple, et ne connoît pas ceux des parens ou amis de Vespasien, qui ont péri dans les flammes, ou après le combat, comme Sabinus, ou qui, par adresse, comme Domitien, ont eu le bonheur d'échapper? Sa science divinatoire étoit-elle donc bornée? ou plutôt Philostrate, qui si souvent lui prête des prédictions, ne lui en suppose-t-il pas quelquefois qui sont doublement absurdes?

Le lendemain, au point du jour, il alla au palais avec Damis, et demanda ce que faisoit Vespasien. On lui dit que levé depuis plus d'une heure, quoiqu'il se fût couché assez avant dans la nuit, il étoit occupé à ses dépêches. L'intention d'Apollonius n'étoit pas de lui parler. Il se retira, sous le prétexte de respecter des momens qui, dans de pareilles circonstances, devenoient si précieux; mais en sortant, il dit à Damis : cet homme-ci sera empereur.

C'est ainsi qu'en France, bien des

siècles après, et dans une situation du même genre, quelqu'un comparant l'activité de Henri IV avec la paresse et la nonchalance voluptueuse de Mayenne, annonça que le premier l'emporteroit sur son compétiteur. Le motif qui conduisit Apollonius au palais, la conjecture qu'il tira de ce qu'il y vit, annoncent un esprit observateur. Là se reconnoît le vrai philosophe, et la sagacité que suppose un semblable pronostic donnera de lui, aux gens qui pensent, une plus haute idée que toutes les prophéties dont son historien lui fait honneur.

Le jour suivant, et sans doute par le même motif, mais un peu plus tard (le soleil venoit de se lever), il fit une pareille visite. Cette fois-là, Vespasien, instruit de sa présence, donna ordre qu'on l'introduisît, et s'entretint avec lui de ce qu'il avoit à faire pour établir dans Rome un bon gouvernement. C'étoit là, disoit-il, ce qui l'occupoit sans cesse. Depuis Tibère jusqu'à Vitellius inclusivement,

il ne voyoit qu'une suite de tyrannies, et une administration exécrable, en horreur à tout l'univers.

« Je dois, ajouta-t-il, réordonner en » entier l'état; mais en quoi consistera » cette organisation nouvelle?

» Seigneur, répondit Apollonius, j'ai » connu un musicien habile, dans le voi- » sinage duquel habitoient de mauvais » maîtres. Un jour il envoya chez eux ses » écoliers, en leur disant : Ecoutez atten- » tivement ces gens-là, et si vous voulez » bien jouer, faites tout le contraire de ce » que vous entendrez.

» Votre ingénieuse allégorie me dit » bien, il est vrai, le mal que je dois évi- » ter, reprit Vespasien; mais elle ne m'ap- » prend rien sur le bien qu'il me faut » faire.

» Ce que vous me demandez est d'une » telle importance, répliqua le philo- » sophe; le sujet en est si compliqué, si » vaste, que je crois impossible d'y satis- » faire (sur-tout sans méditation préli-

» minaire), dans une simple conversation » comme la nôtre. Cependant, si vous » daignez vous contenter de quelques » maximes générales, et de certains prin- » cipes essentiels, je puis obéir à vos » vœux.

» Quoiqu'élevé, par votre rang d'em- » pereur, au-dessus de tous les humains, » ne croyez pas pourtant, comme vos » prédécesseurs, acquérir le droit de faire » toujours, et en tout, votre seule vo- » lonté. Il est des loix pour vous comme » pour les autres hommes. Voulez-vous » qu'ils les respectent? donnez, le pre- » mier, l'exemple de la soumission. En » les pratiquant rigoureusement, vous » apprendrez, par vous-même, à n'en » faire que de bonnes.

» Si jusqu'à présent vous avez été si re- » devable aux Dieux dans votre condi- » tion privée, quelle reconnoissance n'al- » lez-vous pas leur devoir, promu par » eux à l'empire! Désormais c'est comme » empereur que vous allez les prier; que

» vous resteroit-il à leur demander pour
» vous?

» Un écrivain célèbre a conseillé aux
» souverains d'*abattre les épis trop hauts.*
» Cette maxime est atroce. Elle conve-
» noit aux tyrans qui vous ont précédé,
» et ne pouvoit être adoptée que par eux.
» Le devoir d'un sage prince est de cher-
» cher, dans le bon grain, les plantes pa-
» rasites ou dangereuses qui peuvent s'y
» trouver mêlées, et de l'en purger, au-
» tant qu'il lui est possible.

» Un état aussi vaste que l'empire, et
» sujet à des révolutions si fréquentes,
» vous offrira souvent, il faut s'y atten-
» dre, des esprits remuans et inquiets,
» qui chercheront à troubler, et usurpe-
» ront le pouvoir. Montrez-vous redou-
» table pour ces ennemis du bonheur pu-
» blic; mais à moins d'y être forcé par les
» circonstances, soyez plus sévère en me-
» naces qu'en punitions.

» Appliquez-vous, sur toutes choses,
» à établir des loix sages pour la percep-

» tion des impôts. L'or qui arrive dans le » trésor public, arrosé des larmes du » malheureux, doit être pire pour vous » que l'or faux qu'on y porteroit. Que le » pauvre ne soit point vexé arbitraire- » ment; que le riche même puisse jouir » paisiblement du fruit de son industrie, » ou de l'industrie de ses pères.

» Néanmoins veillez scrupuleusement » à la richesse publique; c'est de l'abon- » dance du trésor que dépend la prospé- » rité de l'Etat. Mais n'oubliez jamais que » c'est à cette prospérité seule, et non à » vos jouissances particulières ou à celles » de vos favoris, qu'il appartient.

» Je ne chercherai point à vous pré- » munir contre la passion du jeu, l'amour » de la table et le goût de la volupté, » parce que vous n'avez jamais mérité » ces reproches, même dans l'âge où la » plupart des hommes les méritent. Mais » vous avez deux fils qui, par les quali- » tés qu'ils annoncent, méritent de vous » une surveillance particulière. Conser-

» vez sur eux, au milieu des honneurs » dont ils vont être entourés, cette au- » torité ferme que le titre de père vous » assure. Craignez qu'on n'impute à la » foiblesse de votre indulgence les fautes » qu'ils pourront commettre, et rappe- » lez-leur souvent que l'empire n'est point » un patrimoine héréditaire, et que s'ils » y aspirent après vous, il doit être la ré- » compense de leur vertu.

» Dans l'état de dépravation où est » tombé depuis quelque temps le peuple » romain, vous aurez besoin de grands » ménagemens pour le rappeler à la vertu » et à l'ordre. Une réforme aussi extrême » demande beaucoup de patience et de » dextérité, et vous ne pouvez guère » vous flatter d'y réussir, qu'en lui en » faisant sentir à lui-même et la nécessité » et les avantages.

» Je n'ajoute plus qu'un mot sur les » gouverneurs des villes et des provinces. » C'est de leur choix principalement que » dépend le bonheur de celles-ci; et par

» conséquent c'est vous avertir assez com-
» bien doivent être à-la-fois éclairés et
» intègres ceux que vous y nommerez. Je
» finirai sur eux par une remarque qui,
» peu importante en apparence, l'est
» néanmoins beaucoup. Elle consiste à
» n'envoyer, pour gouverneurs, chez les
» peuples étrangers, que des hommes
» qui en sachent la langue.

» Si je relève cette minutie, c'est que
» dans le Péloponèse j'en ai vu un qui,
» ne pouvant ni entendre les Grecs, ni se
» faire entendre d'eux, donna lieu à des
» abus sans nombre. Dans ses audiences,
» ses décisions et ses jugemens, obligé
» sans cesse de se servir d'interprètes,
» entouré d'hommes intéressés à le trom-
» per, parce qu'ils le vendoient, il com-
» mettoit, sans le savoir, des injustices
» continuelles qui le rendirent odieux,
» quoique dans son ame peut-être il fût
» juste.

» Telles sont, Seigneur, les réflexions
» principales que me dicte en ce moment

» mon zèle pour votre gloire et pour le » bonheur des Romains. Sans doute il » me seroit possible d'y en ajouter d'au- » tres; mais vous devez tous vos instans » au salut de l'empire, et je sors pour ne » pas donner à l'Egypte le droit de soup- » çonner que je vous en ai fait perdre » quelques-uns ».

Euphrate et Dion, les deux philosophes dont j'ai parlé ci-dessus, et qui les premiers avoient conseillé à Vespasien de s'emparer de l'empire, étoient présens à cette conférence. Apollonius, en entrant, avoit demandé qu'ils fussent introduits, et ils l'avoient été. Mais Euphrate étoit devenu jaloux de l'ascendant que paroissoit prendre le Tyanéen. Ce qu'il venoit d'entendre ne fit qu'accroître l'inquiétude de son ambition. Déjà il cherchoit l'occasion de le desservir, et il crut l'avoir trouvée.

A peine le vit-il levé et prêt à se retirer, qu'adressant la parole à Vespasien : « Seigneur, lui dit-il, aux observations

» que vient de faire le sage de Tyane, me
» permettrez-vous d'en ajouter une, que
» sa modestie sans doute l'a forcé de taire,
» et qui regarde les philosophes? Cette
» classe d'hommes si estimables, mérite,
» sans contredit, toute la faveur d'un
» bon empereur. S'il aime véritablement
» le bien public, il ne croira jamais les
» honorer et les protéger assez. Mais peut-
» être doit-il faire entre eux une distinc-
» tion; et en accueillant ceux dont l'utile
» philosophie consiste à étudier et à con-
» noître la nature, mépriser et repousser
» ceux qui ne parlent que de la divinité,
» de la religion, du culte des Dieux, gens
» imbus d'opinions erronées, contradic-
» toires et fanatiques, de qui l'on ne doit
» attendre, dans un empire, que trouble
» et confusion ».

Il n'étoit pas difficile de deviner que ce trait de satire indirecte avoit été dirigé contre Apollonius. Le philosophe le sentit très-bien; mais sans daigner le relever, ni même paroître s'en appercevoir, il se re-

tira tranquillement. Vespasien, frappé de tant de modération, n'en eut que plus de mépris pour la jalouse malignité d'Euphrate. Il le lui témoigna, en ne répondant rien à ses propos, et en lui ordonnant d'aller avertir et de faire entrer à l'audience ceux des Egyptiens qui avoient des requêtes à lui présenter.

Le lendemain, et les jours suivans, il affecta encore plus de considération pour Apollonius. Il l'interrogea sur ses voyages, parut approuver spécialement ses principes et sa piété; enfin, quand il se crut assuré de l'Egypte, et qu'il fut prêt à s'embarquer avec son armée pour l'Italie, il lui proposa de l'y suivre.

Apollonius refusa, alléguant pour motif qu'en l'état où étoient les choses, sa présence devenoit inutile. D'ailleurs, après avoir vu l'Egypte, il se proposoit de visiter les Gymnosophistes, et de comparer leur sagesse avec celle des Brachmanes.

« Puis-je compter au moins que vous

» vous souviendrez de moi avec plaisir ? » lui dit Vespasien. Oui, seigneur, ré- » pondit-il, tant que vous serez un prince » équitable et bon ».

Au reste, la jalousie d'Euphrate contre Apollonius, éclata dans plus d'une occasion, et elle donna même lieu, de la part de celui-ci, à plusieurs lettres qu'il publia, et qui, la plupart, ainsi que ses autres ouvrages, ne nous sont point parvenues.

Pour finir ce qui regarde les rapports qu'il eut avec Vespasien, je dirai que ce dernier, parvenu heureusement à l'empire, se rappela le philosophe qui, dans Alexandrie, lui avoit annoncé ses succès, et qu'il lui écrivit ce billet flatteur que Philostrate nous a conservé :

« Si tous les hommes imitoient Apol- » lonius dans sa philosophie, et son mé- » pris des richesses, tous seroient heu- » reux. L'une les rendroit vertueux; avec » l'autre, ils seroient inaccessibles aux » vices ».

Quand le Tyanéen reçut ce témoignage d'estime et d'amitié, il étoit indisposé contre celui qui le lui donnoit. Néron, pendant son voyage en Grèce, avoit été si content de se voir applaudi au théâtre, et couronné aux jeux, que dans les transports de sa joie, il avoit rendu aux villes une partie de la liberté dont elles jouissoient avant la domination romaine. Le nouvel empereur venoit de supprimer ce bienfait, que réprouvoit la politique romaine. De toutes parts, des cris s'étoient élevés, et ils avoient retenti jusqu'en Egypte. Apollonius, aux oreilles duquel ils parvinrent, y fut extrêmement sensible. Passionné, comme Grec, pour son pays, et pour la liberté, comme philosophe, il écrivit à Vespasien trois lettres, où assurément on reconnoît bien son ame fière et ennemie de toute adulation; mais qui, par leur aigreur peut-être, étoient plus propres à indisposer qu'à ramener l'empereur. Voici les deux premières :

« Vous voudriez me voir, dites-vous

» Eh! quel cas feriez-vous de mes con-
» seils, vous qui avez réduit la Grèce en
» servitude » ?

« Néron avoit rendu libres les Grecs ;
» voulez-vous être au-dessous de Néron
» même » ?

Cependant, je dois ajouter, à la gloire de l'auteur de ces lettres, que malgré les raisons particulières de son mécontentement, il rendit en tout justice à Vespasien, et que quand il sut que l'empire étoit bien gouverné par ce prince, il se fit un devoir de publier hautement ses louanges.

Le nombre de ses disciples s'étoit beaucoup accru pendant son séjour dans Alexandrie. Déjà ils étoient trente, lorsqu'il leur fit part de son projet de voyage chez les Gymnosophistes. Néanmoins, avant de les associer à une entreprise aussi périlleuse, il crut devoir pressentir leur courage. Il les assembla donc tous, et leur parla ainsi :

« Mes amis, lorsque l'époque des jeux

» olympiques approchoit, les Eléens réu-
» nissoient tous ceux de leurs athlètes,
» qui se disposoient à entrer dans la lice.
» Ils les faisoient exercer pendant trente
» jours entiers. Après quoi, les rassem-
» blant de nouveau, ils leur disoient :
» Que ceux d'entre vous qui maintenant
» croient pouvoir répondre de terrasser
» leur adversaire, volent avec confiance
» à la victoire. Mais s'il en est qui ne se
» sentent pas assurés de vaincre, que
» ceux-là se retirent et se dérobent à la
» honte ».

Les disciples comprirent sans peine où tendoit ce discours. Vingt d'entre eux, profitant de la permission qui leur étoit accordée, prirent le parti de rester dans Alexandrie. Les dix autres, parmi lesquels se trouvoit Damis, annoncèrent à leur maître qu'ils le suivroient par-tout ; et après s'être disposés au voyage par des sacrifices et des prières, ils partirent avec lui, dirigeant leur route vers les pyramides. Elle se fit, tantôt en s'embarquant

sur le fleuve, tantôt en le côtoyant sur des chameaux; mais il n'y eut ni ville, ni temple qu'ils s'abstinrent de visiter.

Près de Memphis, ils eurent une aventure qui leur fournit un compagnon nouveau. Comme ils remontoient le Nil dans leur barque, ils en virent arriver vers eux une autre, sur laquelle étoit un jeune homme, d'une figure très-agréable. On le nommoit Timasion. Né à Naucrate, mais obligé d'en sortir pour échapper aux persécutions d'une belle-mère devenue amoureuse de lui, il étoit venu s'établir à Memphis, y avoit acheté un bateau, et gagnoit sa vie à transporter des marchandises.

Son commerce lui ayant donné des liaisons avec les Gymnosophistes, il en avoit contracté l'amour de la philosophie, et particulièrement le desir de s'instruire dans la philosophie étrangère. Aux robes longues que portoient les voyageurs, aux livres que plusieurs d'entre eux tenoient en main, il crut reconnoître quelques-

uns de ces sages avec lesquels il cherchoit à se lier. Il fit donc ramer vers eux, et les pria de l'admettre dans leur barque, en leur promettant de les conduire où ils voudroient, et demandant pour toute grace de lui dire quelle étoit la philosophie qu'ils professoient.

Apollonius, prévenu en sa faveur par la candeur qu'annonçoit son visage, le fit entrer et asseoir auprès de lui. Cependant, avant de répondre à sa question, il crut devoir lui en adresser une autre; et pour s'assurer de ses dispositions, ainsi que de son caractère, il lui demanda ce que jusqu'alors il avoit fait, dans sa vie, de bien et de mal.

« Que vous dirai-je? répondit avec ti-» midité le jeune patron. Pour méchant, » je puis bien assurer que je ne le suis pas. » Mais pour bon, je n'oserois trop avan-» cer que je le suis : car ne faire ni tort, » ni mal à personne, il n'y a peut-être » pas là trop de quoi se glorifier ».

Cette réponse, que l'âge de l'interrogé

et la naïveté de son langage rendoient plus intéressante encore, charma d'autant plus Apollonius, qu'elle renfermoit en principe une de ces maximes qui lui avoient été dites dans l'Inde par les Brachmanes. Il demanda au jeune homme s'il ne s'étoit pas abstenu de quelque grand crime; et cette nouvelle question tenoit, selon Damis, aux connoissances surnaturelles que lui donnoit l'esprit divinatoire dont l'avoient doué les Dieux.

A en croire l'historien, du plus loin que la barque du patron s'étoit présentée à lui, il avoit connu miraculeusement son aventure avec sa belle-mère, et en avoit même parlé à ses disciples. Aussi Timasion n'eut pas plutôt fait connoître cette partie de sa vie, que tous se récrièrent d'admiration sur les qualités extraordinaires que possédoit leur maître.

J'éprouve toujours une vraie peine, quand j'ai à rapporter quelqu'une de ces anecdotes romanesques, avec lesquelles des esprits exagérateurs ont gâté la vie

d'un des humains les plus sages et les plus raisonnables qui aient existé. Mais mon devoir, je le répète, est de les raconter, pour montrer quel homme avoit à présenter aux chrétiens le paganisme; et quoique de temps en temps j'en supprime plusieurs, peut-être me faudra-t-il encore en citer quelques autres du même genre.

Timasion, admis parmi les disciples, et choisi pour guide, mena la troupe au temple de Memnon.

Ce Memnon, que les poètes grecs font fils de l'Aurore, étoit, disent-ils, un héros qui périt au siége de Troie. Selon la tradition de la Haute-Egypte, c'étoit un roi qui, mort à la fleur de l'âge, sans jamais être sorti de ses états, mérita d'être pleuré de son peuple, et reçut de lui des honneurs divins.

Toute l'antiquité a parlé de sa statue, qui, dans l'attitude d'un homme assis, et dont les deux bras s'appuient sur son fauteuil, comme pour se lever, avoit les yeux

fixés vers le soleil levant, et rendoit, disoit-on, un son très-distinct, quand elle étoit frappée par ses premiers rayons. Au temps où nos voyageurs la virent, elle subsistoit encore toute entière, quoique déjà le temple commençât à se dégrader. Mais pour eux les préjugés grecs, dont ils étoient imbus, ne pouvoient leur laisser voir dans Memnon que le fils de l'Aurore, et à ce titre, ils lui sacrifièrent, en sacrifiant au soleil égyptien.

Plus loin, en voyageant sur leurs chameaux, ils rencontrèrent un homme qui, errant à travers champs, sans tenir aucune route, annonçoit un air égaré. La curiosité les fit approcher de lui, pour le questionner et savoir quel motif l'avoit réduit à cet état de souffrance.

« Ne l'interrogez pas, dit Timasion. Je » vais, moi qui le connois, lui épargner » la honte de répondre, et vous instruire » de ce qui le regarde.

» Il est né à Memphis, et s'y est rendu » coupable d'un meurtre. Mais quoique

» ce fût en défendant sa propre vie, les » loix égyptiennes, qui abhorrent l'effu- » sion du sang humain, le condamnent » au bannissement, jusqu'à ce qu'absous » par les prêtres, il ait obtenu d'eux la » permission de rentrer dans son pays, et » que pour appaiser l'ombre du mort, il » ait offert sur sa tombe une offrande. » Déjà il s'est présenté aux Gymnoso- » phistes, et a sollicité près d'eux son par- » don; mais ils ont exigé de lui une lon- » gue pénitence, et voilà sept mois qu'il » erre dans ces montagnes, sans asyle et » sans ressource.

» La conduite de vos prêtres est aussi » injuste que barbare, dit Apollonius. Ils » ne savent pas sans doute que le mort est » un descendant de Thamus, ce brigand » fameux qui, pendant si long-temps, » désola cette contrée. Allez annoncer au » malheureux homicide, que je veux le » purifier, en employant pour lui les » expiations qu'ont enseignées Empedocle » et Pythagore ». En effet, les cérémo-

nies eurent lieu, et le meurtrier fut absous.

Damis, qui raconte cette aventure, ne nous dit pas quel fut le motif qui engagea son maître à oublier sa sagesse ordinaire, pour exercer en pays étranger une juridiction religieuse. Il ne nous apprend ni comment Apollonius, arrivant dans une contrée où son nom étoit inconnu, osa risquer ainsi une absolution que les habitans et les Gymnosophistes devoient désapprouver également, ni comment il la rendit propre à rétablir l'homicide dans ses droits politiques et civils, ni enfin comment il le détermina lui-même tout d'un coup à l'accepter.

Probablement cet homme étoit un dévot scrupuleux et à tête foible, qui, coupable envers sa religion, et bourrelé de remords, aura été ravi de trouver quelqu'un qui le remît en paix avec sa conscience. Le souvenir continuel de la rigueur qu'avoient exercée contre lui les prêtres, la vie errante et malheureuse

à laquelle il se voyoit condamné depuis sept mois; la perspective affligeante de cette longue épreuve, dont le terme lui étoit inconnu, l'excommunication civile et religieuse qu'il subissoit, le tourment de ses scrupules, tout enfin devoit lui rendre la vie à charge; et il aura dû regarder comme un Dieu sauveur l'homme compatissant qui, sachant en imposer à son imagination, l'aura délivré de ce fardeau, et réconcilié avec lui-même.

Peut-être aussi n'étoit-ce pas sans dessein qu'Apollonius avoit parlé du mort comme d'un descendant du brigand Thamus. Damis ne voit en cela qu'un acte nouveau de ce talent divinatoire qu'avoit son maître, et dont sans cesse il donnoit des preuves. Moi je crois y voir un trait d'adresse, infiniment favorable au meurtrier. Si l'homme qu'il avoit tué descendoit réellement de Thamus, la révélation de ce fait rendoit nécessairement son cas plus graciable aux yeux des Gymnosophistes et de ses compatriotes. S'il n'en

descendoit pas, l'assertion d'Apollonius étoit une supposition mensongère, il est vrai; mais ce léger mensonge produisoit, pour le pénitent, les mêmes effets; enfin, sous quelque aspect qu'on l'envisage, sa politique, selon moi, ne mérite que des éloges.

Au reste, il résulte de cette histoire, dont le fond peut être vrai, quoique quelques-uns des principaux détails paroissent ne l'être pas, que les Gymnosophistes de la Haute-Egypte étoient une sorte de prêtres-moines, vivant en communauté, loin des villes, et considérés des peuples, sur la conscience desquels ils régnoient là, comme ailleurs.

Ceux que vit Apollonius habitoient, près du Nil, un tertre peu étendu, qui formoit toutes leurs possessions. Là ils avoient un hospice, où ils recevoient les étrangers qui venoient les visiter; mais pour eux, ils vivoient en plein air, sans autre couvert que le ciel et quelques arbres plantés çà et là.

Lorsqu'il s'agissoit d'affaires concernant la communauté entière, tous s'assembloient, pour délibérer en commun.

Leur religion, néanmoins, n'étoit rien moins que commune. A la vérité, ils adoroient tous le Nil, qui, par la fertilité qu'il donne à l'Egypte, devoit effectivement être regardé par elle comme un Dieu. Mais chacun faisoit ses sacrifices à part, et régloit son culte à sa volonté.

Du reste, ils ne portoient d'autre vêtement que celui qu'ordonne la pudeur; et delà étoit venu ce nom de *Gymnosophistes* (sages nus), que leur donnoient les Grecs.

De tout temps l'Inde a eu aussi de ces hommes nus, honorés si gratuitement par l'antiquité du beau titre de sages. Pline en parle, ainsi que plusieurs autres écrivains. Il en est mention dans l'histoire d'Alexandre, et on y lit que le conquérant ayant fait quelques questions à douze d'entre eux, il en reçut des réponses extravagantes, dignes d'illuminés.

Probablement ce sont ces mêmes hommes, dont l'espèce subsiste encore de nos jours, et que nos voyageurs nomment Fakirs; c'est-à-dire, des pénitens fanatiques, qui, se dévouant à vivre en plein air, exposés à toutes les injures du ciel et aux ardeurs dévorantes d'un soleil brûlant, y pratiquent des austérités, dont le seul récit fait frémir.

Comme les Fakirs sont encore aujourd'hui fort différens des Brames, il est vraisemblable qu'ils différoient également autrefois. Mais les Grecs, trompés sur un pays dont ils ignoroient la langue et les mœurs, et où il leur étoit si difficile de voyager, ont confondu les Gymnosophistes avec les Brachmanes.

La Haute-Egypte avoit vraisemblablement aussi ses Fakirs. Par un rapport de ressemblance en pénitence et en nudité avec ceux de l'Inde, on leur donna le même nom de Gymnosophistes, et cette conformité de nom les fit souvent confondre.

Quant à la considération dont ils jouissoient dans leur canton, elle étoit sans doute le fruit de leurs austérités. Au reste, il falloit qu'elle fût grande, puisque c'étoit près d'eux que venoient chercher leur pardon les personnes qui avoient encouru l'excommunication civile.

Apollonius fut conduit par son guide au lieu qu'ils habitoient. Arrivé près de la colline, il l'envoya vers eux, pour leur demander la permission de les voir. Ces anachorètes connoissoient Timasion, qui déjà étoit venu les visiter deux fois. Néanmoins ils le reçurent froidement, et lui dirent d'annoncer à celui qui l'envoyoit, qu'ils étoient occupés d'affaires importantes, et qu'ils le prioient de leur apprendre quel motif l'amenoit de si loin auprès d'eux.

Malgré cette sorte de refus, désobligeant, ils détachèrent vers lui un des leurs, pour l'inviter à venir dans l'hospice, y recevoir le traitement qu'ils croyoient devoir aux étrangers. Apollonius ne voulut

point accepter leur offre; et il répondit que puisque eux se contentoient du ciel pour abri, lui, à leur exemple, se contentoit bien capable de coucher aussi sous le même toit.

Tous passèrent ainsi la nuit. Mais Damis, étonné du mauvais accueil qu'il voyoit son maître recevoir pour la première fois, fit à Timasion plusieurs questions qui lui en apprirent enfin la véritable cause.

La jalousie qu'Euphrate portoit au philosophe, s'étoit tournée en haine, surtout depuis que celui-ci lui avoit reproché son amour pour les richesses. Après avoir tenté de le desservir dans l'esprit de Vespasien, il s'étoit étudié à le contrecarrer, à lui nuire en tout; et pour rendre inutile son voyage dans la Haute-Egypte, il avoit envoyé, en avant, auprès des Gymnosophistes, un homme à lui, chargé de le leur annoncer comme un orgueilleux et un fou, auquel ils ne devoient que du mépris.

L'émissaire n'avoit que trop bien rempli sa destination. Mais, à son retour, il s'étoit servi, pour descendre jusqu'à Memphis, de la barque de Timasion; et dans la route, il avoit eu l'indiscrétion de lui conter, en partie, le sujet de son voyage; de sorte que quand le patron eut demandé le nom du philosophe avec lequel il se trouvoit, et qu'on lui eut dit que c'étoit *Apollonius*, il ne douta plus que la mauvaise réception dont il venoit d'être témoin, ne fût l'effet de l'intrigue d'Euphrate.

Cependant, soit que pendant la nuit les Gymnosophistes eussent réfléchi sur leur procédé indécent vis-à-vis d'un étranger, dont l'empressement ne pouvoit que les flatter beaucoup, soit que sa réponse de la veille leur eût donné à penser, ils changèrent, à son égard, de résolution, et dépêchèrent vers lui, au point du jour, Nilus, le plus jeune des leurs, pour l'avertir qu'ils l'attendoient, et se feroient un plaisir de le recevoir.

En ce moment le Tyanéen étoit occupé à faire sa prière et son adoration au soleil. Lorsqu'elle fut achevée, il alla les trouver, et les rencontra qui venoient au-devant de lui. Après les salutations d'usage, on s'assit en rond au pied d'un arbre, et la conversation commença.

Le plus âgé d'entre eux prit la parole, et fit d'abord l'étalage de ses principes et de ceux de ses compagnons. Apollonius répondit en expliquant les siens. On le pria de raconter son voyage de l'Inde. Enfin, on lui fit des excuses sur les préventions qu'on avoit prises injustement contre lui.

Vers midi, chacun se retira pour vaquer à ses exercices de dévotion, et pour prendre son repas; après quoi l'on se rassembla de nouveau. Mais cette fois, la conversation fut vraiment philosophique, et elle se passa toute entière à discuter plusieurs questions morales, très-intéressantes.

Le vieillard Gymnosophiste demanda d'abord au sage de Tyane quelle idée les

Brachmanes avoient du juste et de l'injuste. « Si la notion qu'ils en ont est » vraie, ajouta-t-il, nous nous ferons un » devoir de l'adopter. S'il ne faut que la » rectifier en quelque chose, nous tâcherons » d'y parvenir. Sans doute, pendant » ton séjour avec eux, tu n'auras pas » manqué de les interroger sur ce point » important, la base de toute société humaine.

» Pour asseoir leur jugement sur une » donnée certaine, répondit Apollonius, » je leur proposai à décider le cas suivant: » *Un pilote conduisoit un vaisseau richement chargé. Des corsaires qui avoient* » *conçu le desir de s'en emparer, lui* » *firent proposer une grosse somme, s'il* » *vouloit conduire son bâtiment vers telle* » *plage qu'ils lui indiquèrent. Il feignit* » *d'accepter l'offre; mais s'étant remis* » *en mer, il changea de route, et trompa* » *leur espoir.*

» Ce marin fut-il un homme vertueux » et juste, demandai-je aux Brachmanes?

» — Eh bien, que répondirent-ils? — » Que s'abstenir d'une action criminelle » ne doit point être réputé vertu. — J'ap- » prouve leur décision. On n'est point » censé brave, pour n'avoir commis au- » cune lâcheté, ni sobre pour s'être dé- » fendu d'ivresse. Comme en fait de pu- » nition ou de blâme, tout acte négatif » est nul, à moins qu'il ne produise un » délit; en fait de louange ou de récom- » pense, il l'est également, s'il ne donne » naissance à une bonne action. Ainsi, » par exemple, quand Palamède, So- » crate, Aristide, furent condamnés in- » justement, les juges, qui ne s'oppose- » rent pas à la condamnation, furent cou- » pables, parce que leur silence laissa » prévaloir l'iniquité de ceux qui la pro- » noncèrent.

» Que conclus-tu de tout ceci, reprit » Apollonius? et quel homme, à ton avis, » mérite le nom de juste ou d'injuste? — » Pour te répondre, permets que je fasse, » comme toi, une supposition.

» Cet Aristide, dont je viens de parler,
» n'est-il pas celui-là même qui, ayant
» eu en main, pendant long-temps, les
» revenus d'Athènes, mourut néanmoins
» si pauvre, que l'État fut obligé de payer
» les frais de ses obsèques? N'est-ce pas
» celui qui, chargé par la république
» d'aller répartir et lever les tributs dans
» les îles de la Grèce et autres contrées
» assujéties par droit de conquête, en re-
» vint avec sa robe déchirée, parce qu'il
» ne lui restoit plus, de son petit avoir,
» de quoi en acheter une autre? — C'est
» lui-même. — Eh bien, je suppose qu'au
» retour de son opération, deux orateurs,
» charmés de sa conduite, montent à la
» tribune, pour proposer chacun un dé-
» cret d'approbation en sa faveur.

» *Citoyens, dit le premier, vous con-*
» *naissez tous le désintéressement d'Aris-*
» *tide et son mépris pour les richesses.*
» *Tandis que tant d'autres jusqu'ici se*
» *sont enrichis dans le maniement des*
» *deniers publics, lui, né pauvre, s'y est*

» *plus appauvri encore. Je demande que*
» *pour l'honorer, vous lui décerniez une*
» *couronne.*

» *J'appuie la proposition de la cou-*
» *ronne, dit le second orateur. Mais je la*
» *demande, parce qu'Aristide a fait,*
» *entre nos alliés, une répartition juste et*
» *sage des impositions; parce qu'ainsi,*
» *maintenant entre eux et nous la con-*
» *corde et l'amitié, et assurant à la répu-*
» *blique la paix au-dehors, il lui a four-*
» *ni, par l'intégrité de sa perception, des*
» *ressources puissantes au-dedans.* «

» A présent, si nous nous supposions
» Athéniens, et qu'il faille prononcer
» entre les deux décrets, n'est-il pas évi-
» dent que nous adopterons exclusive-
» ment le second, que nous voudrons
» couronner Aristide qu'à raison des avan-
» tages qu'il a procurés à ses compatriotes
» et à leurs alliés; et que par conséquent
» on ne doit regarder comme juste que
» celui-là seul qui, dans sa position, fait
» tout ce qui est bon et utile, et em-

» pêche les autres de commettre le mal » ?

Le reste de l'entretien roula sur l'immortalité de l'ame, sur l'ordre éternel de la nature, sur les loix et les institutions de la Grèce. On ne se sépara que le soir. Mais dès le lendemain, Apollonius, quoique très-satisfait des Gymnosophistes et de la conversation de leur chef, les quitta, pour se rendre aux sources du Nil.

Au moment du départ, un nouveau disciple se joignit à lui. Ce fut Nilus, jeune Gymnosophiste, qui, transporté d'admiration pour le philosophe, le supplia de l'admettre parmi ses compagnons. La troupe, ainsi accrue, se trouva monter à douze personnes, sans compter le maître. Elle continua de côtoyer le fleuve, en remontant le long de sa rive gauche; et sous la conduite de Timasion, elle arriva aux Catadupes.

On appeloit ainsi les rochers, du haut desquels le Nil se précipite, en formant cette belle cataracte, l'une des plus hautes du globe. L'eau, par sa chûte, y produit

au loin un fracas tel, que quand on en approche de trop près, on risque de devenir sourd. Au moins, c'est ce que raconte Damis; et sur cela, il est d'accord avec la plupart de nos voyageurs modernes.

L'obstacle qu'oppose à la navigation du fleuve, cette large et étonnante cascade, est une des principales causes qui avoient empêché les anciens de connoître le lieu où il prend sa naissance. Long-temps cette découverte fit l'objet de leurs recherches; et l'on sait que n'ayant pu y parvenir, ils représentèrent ingénieusement le Nil comme un Dieu dont la tête étoit cachée.

Ces sources fameuses, cherchées inutilement pendant tant de siècles, ont été enfin trouvées et connues au siècle dernier. Personne n'ignore qu'elles sont situées dans les montagnes d'Abissynie, bien au-delà des cataractes; et si Apollonius, en voyant les catadupes, crut voir les sources, il se trompa étrangement.

La troupe se retira, pour dîner, dans une bourgade des environs. Là, tandis

qu'ils étoient à table, et qu'ils égayoient par des propos joyeux, leur frugal repas, tout-à-coup de grands cris se firent entendre; et l'on vit accourir une troupe de femmes, dont les unes se lamentoient douloureusement, tandis que les autres, armées de pierres et de bâtons, appeloient les hommes à leur secours, et les invitoient à poursuivre et à chasser le monstre.

A ne juger de cet attroupement que par les apparences, les disciples durent craindre, un instant, pour leur maître; mais bientôt ils furent rassurés. Le monstre auquel on donnoit la chasse, étoit un satyre, qui, depuis dix mois, ayant paru dans ces cantons, y causoit l'effroi des femmes et des filles, et qui, dans sa fureur lubrique, attaquoit toutes celles qu'il trouvoit à l'écart. Déjà deux étoient mortes de ses violences, et il venoit, dans le moment, d'en insulter une autre.

Plusieurs auteurs, parmi les modernes, et même quelques naturalistes, ont cru à l'existence des satyres. D'autres pen-

sent que ces prétendus hommes mi-bêtes étoient de gros singes bipèdes; des orang-outangs, sur lesquels les anciens ont débité mille fables; mais qui, réellement, montrent pour les femmes une passion effrénée.

Quel que fût celui-ci, Apollonius promit aux habitans que seul, et sans secours, il le mettroit à la raison, avec un moyen qu'avoit enseigné autrefois Midas. Pour cela, il demanda si dans la bourgade quelqu'un avoit du vin. On lui en apporta quatre cruches, qu'il alla verser dans un lieu où le monstre venoit boire ordinairement. Celui-ci n'eut pas plutôt senti l'odeur de la liqueur, qu'à l'instant même il accourut, et s'enivra. Bientôt après, le philosophe le trouva dans une caverne, endormi et couché. Il y conduisit les paysans, qui, à sa vue, enflammés de colère, voulurent l'égorger. Mais il les arrêta, par l'horreur qu'il avoit pour l'effusion du sang, et les assura que leur ennemi se trouvant guéri pour toujours de sa luxure

désordonnée, ils n'auroient plus désormais rien à craindre de ses violences.

Toute cette histoire paroît n'être qu'une fable. En supposant l'existence du satyre, le moyen employé pour se rendre maître de lui par l'ivresse, est adroit et digne d'Apollonius. Mais comment expliquer cet état d'annihilation subite, produit, par du vin, sur un être très-lascif?

Lui donna-t-on un breuvage préparé, propre à éteindre en lui tout-à-coup les facultés qui le rendoient si redoutable? Les Fakirs indiens en ont un de ce genre, dont ils usent pour le même dessein. Comme ces pénitens fanatiques sont entièrement nus; que les femmes du pays viennent, par religion, baiser dévotieusement chez eux ce que tous les peuples de la terre cachent avec une sorte de honte, et que dans un pareil moment ce seroit un scandale abominable de les trouver hommes, ils usent d'une boisson particulière qui finit par anéantir totalement en eux et le desir et le signe qui l'annonce.

Les Fakirs, qu'on nommoit Gymnosophistes au temps d'Apollonius, pouvoient avoir déjà ce secret. Apollonius, dans son voyage de l'Inde, pouvoit l'avoir appris d'eux. Mais la boisson dont je parle n'opère qu'à la longue. S'il y en avoit une qui fût capable de produire instantanément son effet, ce seroit un poison mortel; et je ne concevrois pas trop comment Apollonius, qui se faisoit un scrupule de laisser égorger l'animal, l'eût empoisonné à plaisir.

De retour dans Alexandrie, il y apprit que Titus, fils de Vespasien, venoit de s'emparer de Jérusalem, et que dans ce siége, l'un des plus horribles dont l'histoire fasse mention, une multitude innombrable de Juifs avoit péri. On ajoutoit que les nations voisines ayant voulu honorer le vainqueur par des couronnes et des fêtes triomphales, il s'y étoit refusé, en disant, d'un ton de douleur, qu'il n'avoit été que l'instrument dont la vengeance divine s'étoit servie pour punir cette nation coupable.

Tant de modestie intéressa le philosophe. Il écrivit au jeune héros cette lettre, dont Damis fut le porteur :

« Vous avez gémi sur votre victoire. » Vous avez rejeté ces couronnes sanglantes, destinées à honorer le massacre » d'une nation. Recevez de moi celle qui » est due à l'humanité. Les conquérans » apprendront de vous désormais quel » est le triomphe qu'ils doivent ambitionner ».

Titus, sensible à ces éloges philosophiques, répondit qu'il travailleroit à les mériter de plus en plus. Il en fit remercier celui qui les lui donnoit, et ajouta que s'il avoit pris Jérusalem, lui, avoit conquis son estime et son amitié.

L'année d'après, ayant été associé à l'empire avec son père, et se disposant à partir pour l'Italie, il voulut connoître Apollonius, et conférer avec un homme dont les lumières et la vertu étoient si renommées. Comme son dessein étoit de visiter auparavant la Grèce, il lui fit dire

que s'il vouloit se rendre dans Argos, ce seroit pour lui un plaisir de l'y voir.

Apollonius s'y trouva, et il fut accueilli comme il le méritoit. Le prince vint à sa rencontre, et l'embrassa. « Je sais tout ce » que mon père doit à vos conseils, lui » dit-il. Lui-même me l'a mandé, et voici » sa lettre, dans laquelle il vous appelle » son bienfaiteur. »

Après ces préliminaires d'amitié, Titus ajouta qu'en acceptant l'association à l'empire, il craignoit de s'être chargé d'un fardeau trop pesant pour son âge et ses forces, et il pria le philosophe de l'aider de ses avis dans une carrière si difficile.

Apollonius lui répondit qu'il possédoit un père, dont les vertus constantes avoient montré jusques-là l'empereur le meilleur qu'eussent encore eu les Romains, et que le conseil le plus salutaire qu'on pût lui donner, étoit d'étudier et de suivre en tout sa conduite.

« Au reste, ajouta-t-il, si vous croyez » que des avis peuvent devenir utiles à

» vos sages projets, j'ai un de mes disci-
» ples, nommé Démétrius, capable de
» vous en donner quelques-uns. C'est un
» homme d'un courage au-dessus de toute
» crainte, vrai jusqu'à l'imprudence et la
» rudesse, et qui le seroit encore, vît-il
» devant ses yeux la mort et le supplice.
» Je vais lui écrire de se rendre à Rome,
» et vous l'y trouverez en arrivant.

» Ne pourrois-je pas, reprit plaisam-
» ment Titus, trouver également quel-
» qu'un qui voulût vous écrire pour vous
» engager à y venir avec moi »? Apollo-nius répondit qu'il iroit dans des cir-constances plus favorables et pour l'un et pour l'autre. Puis, après avoir exhorté le prince à surpasser son père en vertus, comme il avoit surpassé ses ennemis en courage, il le quitta, et alla écrire à Démétrius.

Sa lettre étoit conçue en ces termes :

« Je t'ai désigné à l'empereur Titus,
» pour l'aider par tes conseils dans la
» pratique des vertus, et dans la science

» d'un bon gouvernement. Va à Rome te
» montrer digne de sa confiance et de la
» mienne. Mais, pour être utile, n'ou-
» blie jamais que les conseils doivent se
» présenter sous un aspect attrayant, et
» que leur physionomie n'est point celle
» des réprimandes (1) ».

---

(1) Tacite, dans ses Annales, fait mention d'un philosophe cynique, nommé Démétrius, qui, lorsque le célèbre et vertueux Thraséa reçut son arrêt de mort de la part de Néron, se promenoit avec lui dans ses jardins, et s'y entretenoit de la nature de l'ame et de ce qu'elle devient après le trépas.

Le même auteur, dans son Histoire, cite un cynique du même nom, qui, à l'époque où Vespasien reconnu empereur par les Romains, n'étoit cependant pas encore arrivé à Rome, s'y déshonora, en prostituant son éloquence à la défense d'un coupable avéré.

Enfin Suétone parle également d'un Démétrius (cynique), qu'il représente comme un homme violent et emporté. Celui-ci, après un procès qu'il venoit de perdre pardevant Vespasien, l'ayant rencontré dans la rue, lui dit des injures. L'empereur, qui eût pu le punir, se contenta, pour toute vengeance, de l'appeler chien : comme s'il eût voulu ainsi lui faire sentir qu'en ce moment il méritoit, par son impudence effrontée, ce nom de cynique ou de chien,

Apollonius, malgré son âge de soixante et seize ans, n'avoit rien perdu de son activité ni de ses forces. Toujours voyageant, comme aux premiers temps de sa vie philosophique; toujours en marche et en action, d'Egypte il venoit de passer en Grèce, et de Grèce il passa en Asie.

Arrivé à Tarse, il y trouva Titus, et obtint même de lui une grace pour les habitans.

---

qu'en Grèce le peuple avoit donné aux gens de cette secte, et que ses invectives ne devoient pas faire plus d'impression sur un homme honnête que le bruit de cet animal, quand il aboie.

Maintenant il reste à savoir si ces trois Démétrius cyniques ne sont qu'un seul et même individu, et si cet individu est celui que désignoit Apollonius. Je n'oserois l'assurer. Peut-être, cependant, le second de Tacite, est-il le même que celui de Suétone; et en effet l'homme qui fut assez éhonté pour aller dans un tribunal insulter à l'opinion publique, en s'y montrant l'apologiste du crime, put, dans sa colère, l'être assez pour invectiver publiquement l'empereur. Mais je ne croirai jamais qu'un pareil homme fut celui qui sut mériter l'estime et la confiance du philosophe de Tyane. A coup sûr l'ami d'Apollonius dut être l'ami de Thraséa.

Mes lecteurs n'auront pas oublié que c'étoit à Tarse qu'il avoit commencé l'étude des lettres, et que ce fut là qu'à quatorze ans il forma le projet de se consacrer à la philosophie. Mais ils se rappelleront en même temps qu'indigné de la corruption qu'il voyoit régner dans la ville, il pria son père de l'en retirer, et que par la suite il écrivit aux habitans une lettre dans laquelle il leur reprochoit leurs vices.

Long-temps les Tarsiens eurent pour lui cette haine et cette malveillance que nous portons naturellement à ceux qui disent du mal de nous. Mais bientôt la grande renommée qu'il acquit, étouffa chez eux ces dispositions défavorables. Ils rougirent de se déclarer les ennemis d'un homme que toute l'Asie révéroit, et devinrent, comme elle, les admirateurs de ses vertus. Quant à lui, qui, dans les humains, ne haïssoit que leurs vices, il ne pouvoit avoir pour la ville que des sentimens de bienveillance, et il lui en donna la preuve.

Elle avoit à solliciter auprès de Titus une grace importante pour elle. Un jour qu'il venoit d'achever un sacrifice, les magistrats se présentèrent devant lui; et croyant le moment favorable, ils lui adressèrent leur requête. Mais il leur répondit qu'aussitôt son retour dans Rome, il communiqueroit leur demande à son père, et se feroit lui-même leur solliciteur auprès de lui.

Apollonius étoit là, et il sentit combien peu d'espérance donnoit une pareille réponse. « Seigneur, dit-il à Titus, si je vous » dénonçois comme ennemis de votre » père et comme les vôtres, les hommes » que vous venez d'entendre; si je prou- » vois qu'ils ont conspiré contre vous et » formé une ligue criminelle avec les » Juifs de Jérusalem; je vous le demande, » qu'ordonneriez-vous d'eux? Qu'ils fus- » sent, à l'instant même, conduits au » supplice, répondit Titus.

» Eh quoi! reprit le sage, lorsqu'il » s'agit de mort, vous rejetez tout délai,

» vous punissez sur-le-champ; et quand » un seul mot de votre bouche peut faire » le bonheur de toute une ville, vous, » seigneur, vous, connu par tant d'hu- » manité, vous hésitez, et différez jusqu'à » Rome »!

Que pouvoit répondre à ce discours énergique et touchant, un prince tel que Titus? Il remercia très-affectueusement le vertueux vieillard, et accorda, par égard pour lui, la demande des Tarsiens.

C'est ainsi que s'annonçoit celui qui, quelques années après, à la fin d'une journée passée sans avoir fait aucun acte de bienfaisance, devoit s'écrier : Mes amis, j'ai perdu un jour. C'est par cette déférence modeste aux avis de la sagesse, qu'il se disposoit à mériter d'être appelé les délices du genre humain.

Si Apollonius contribua, par ses discours, à développer, à fortifier en lui ces qualités qui présageoient à l'empire un règne heureux, Apollonius mérita vraiment la vénération de son siècle, comme

il mérite la nôtre. Oh! combien seroit intéressante son histoire, si elle ne contenoit que ses titres philosophiques à l'estime de la postérité! Pourquoi faut-il, je le répéterai sans cesse, qu'on l'ait défigurée par d'éternels miracles, aussi absurdes qu'invraisemblables!

En voici encore un, de cette espèce, qu'on dit arrivé à Tarse, pendant son séjour dans cette ville.

Un jeune homme aboyoit, marchoit à quatre pattes, et par toutes ses actions donnoit à penser qu'il se croyoit devenu chien. Il est évident que c'étoit là un maniaque, qui ne pouvoit être guéri que quand on auroit guéri sa tête. Néanmoins les Tarsiens prétendirent qu'il avoit été mordu par un chien enragé, et que telle étoit la cause de sa maladie, quoique la rage ne produise aucun de ces symptômes. Ils prièrent Apollonius de s'intéresser à lui, et en parlèrent comme d'un homme enragé.

Le thaumaturge demanda qu'on lui

amenât le chien ; mais personne ne l'ayant vu, personne ne pouvoit le désigner.

« Moi, je le connois, dit-il. C'est une » bête à longs poils, de couleur blanche, » et de l'espèce de celles que les bergers » emploient pour garder leurs troupeaux. » Damis, va à la fontaine hors de la » ville ; tu y trouveras l'animal, couché » tristement et tremblant de la fièvre. Or- » donne-lui, en mon nom, de te suivre, » et conduis-le-moi. Pendant ce temps, » qu'on aille chercher le jeune homme, » et qu'on l'amène également ici ».

Tous deux vinrent. Le chien, en voyant le philosophe, alla se coucher à ses pieds. Apollonius le caressa. Puis, le conduisant près du malade, et prenant celui-ci par la main : « Citoyens, dit-il, je vais vous an- » noncer un fait qui vous étonnera tous » grandement. Le malheureux que vous » voyez a reçu, par la transmigration, » l'ame qu'eut autrefois Télèphe, et il » ne peut être guéri que comme lui ».

Ce Télèphe étoit un roi de Mysie, qui,

pendant la guerre de Troie, avoit été blessé par la lance d'Achille, et n'avoit pu se guérir que par l'attouchement du fer de cette même lance. En conséquence de ce rapport, le médecin ordonna au chien de lécher la plaie du malade. L'ordre fut à peine exécuté, que celui-ci recouvra sa santé première. Il reconnut ses parens qui étoient autour de lui; et pour preuve de son entier rétablissement, il alla, par ordre du philosophe, boire de l'eau du Cydnus.

Par une sorte de reconnoissance, la bienfaisance d'Apollonius s'étendit jusque sur le chien. Après une courte prière au Dieu du fleuve, pour demander sa guérison, il le fit jeter à l'eau; et l'animal, ayant nagé quelque temps, revint sur la rive, parfaitement sain.

Aujourd'hui, on a de la peine à s'empêcher de rire, quand on lit de pareils contes. Mais transportons-nous au temps où ils furent écrits. Songeons, je le répéterai encore, qu'alors on n'osoit point

douter de leur authenticité, et calculons, s'il est possible, l'effet qu'ils devoient produire. Apollonius opérant des miracles et commandant à la nature, Apollonius devinant et sachant tout, tel est l'homme que présentoient ses historiens. On vient de le voir sous le premier aspect; il va, dans le conte suivant, paroître sous le second.

Un Tarsien, chargé de quatre filles déjà grandes, ne s'occupoit journellement que du bonheur de trouver quelque trésor enfoui; et, dans ce dessein, il sacrifioit souvent à la Terre, pour obtenir qu'elle lui en procurât un. Ce fou, entendant parler d'Apollonius comme d'un homme chéri et favorisé des Dieux, vint le prier d'intéresser la déesse en sa faveur.

« Ta demande, répondit celui-ci, an-
» nonce un amour ardent des richesses,
» et sur-tout de celles qui seroient ac-
» quises promptement et sans peine. Mais
» comment, avec cette convoitise crimi-
» nelle, te flattes-tu que tes prières se-

» ront agréées, quand elles n'auront » qu'un pareil motif?

» Mon motif est louable, reprit le sup- » pliant. Je n'ai qu'une fortune médiocre, » et quatre filles à marier; c'est pour elles » que je sollicite. — Puisque tes filles sont » dans l'âge de leur établissement, ne se- » roit-il pas plus sage à toi, au lieu de les » nourrir dans l'oisiveté, de leur faire » gagner leur dot par le travail? Et toi- » même ne te montrerois-tu pas un meil- » leur père, si tu épargnois pour elles ce » que tu dépenses en sacrifices »?

A ces mots, le Tarsien se mit à pleurer amèrement. Il répéta que sa fortune ne consistoit que dans deux mille drachmes; qu'il vouloit marier ses filles; que quand même il partageroit entre elles quatre tout son bien, chacune d'elles n'auroit qu'une foible dot, et que lui seroit ruiné. Apollonius, ému de sa douleur, le consola, en l'assurant qu'avant peu la terre se montreroit pour lui une bonne mère.

Après ce discours, il sortit de la ville,

et se promena dans les vergers voisins, comme s'il eût voulu y acheter quelques fruits. Dans sa marche, il apperçut un champ planté d'oliviers en fleurs, et auquel tenoit un petit jardin où se trouvoient quelques ruches de mouches à miel. Il demanda quel en étoit le propriétaire, et on lui nomma un vieillard, d'une avarice insigne, et qui demeuroit à la ville.

Celui-ci venoit tout récemment d'acheter l'héritage quinze cents drachmes. Apollonius lui en offrit deux mille, et son offre fut acceptée avec d'autant plus d'empressement, qu'en gagnant le quart sur son achat, l'avare trouvoit encore à se défaire d'un terrein qu'effectivement il avoit reconnu être d'une qualité très-médiocre.

Le marché conclu, Apollonius alla trouver l'homme aux sacrifices, et il lui conseilla d'employer ses deux mille drachmes à l'acquisition de l'héritage, l'invitant sur-tout à bien cultiver le jardin.

Celui-ci, plein de confiance dans le conseiller, se hâta de conclure. Dès le lendemain il alla se mettre à l'ouvrage. Mais quelle fut sa joie, quand bêchant auprès des ruches, il trouva un pot dans lequel étoient trois mille dariques d'or!

A cette bonne fortune s'en joignit une autre; celle de ses oliviers qui rapportèrent beaucoup, tandis que dans tout le canton ils manquèrent. Avec cet or et le produit de sa récolte, il se vit à son aise pour toute sa vie, et fut en état de marier avantageusement ses filles.

Bientôt son aventure devint publique. L'historien ne nous apprend pas ce que fit l'avare en l'apprenant; mais il nous dit naïvement que de tout côté on chantoit les louanges d'Apollonius, et que beaucoup de gens recherchoient son amitié, pour obtenir de lui un bienfait pareil.

A Sardes, on le consulta, non sur des trésors à trouver, mais sur deux questions à résoudre. Les oisifs et les beaux-esprits s'occupoient là, comme ailleurs, de fu-

tilités, et ils y attachoient même quelquefois une importance d'autant plus ridicule, que leur tête étant vide d'idées, ils saisissoient avidement celles qu'on leur présentoit. Quelqu'un d'entre eux ayant dit dans la conversation que les arbres étoient plus anciens que la terre; un autre s'étant avisé d'avancer que les eaux du Pactole apportoient à Crésus des lingots d'or, et que de-là venoit la richesse de ce prince, passée en proverbe, ces deux sottises occupèrent la ville; et c'étoit l'objet général des conversations, quand Apollonius y arriva.

Pour terminer les disputes, on résolut de s'adresser à lui, et l'on vint gravement le consulter sur les deux propositions. « Dans les contrées qu'arrose le Pactole, » répondit-il, se trouvent des mines d'or » abondantes. L'eau des pluies, en lavant » les montagnes, en détache des pail- » lettes, qu'elle roule dans son lit, et que » les Lydiens, au temps de Crésus, sa- » voient recueillir. Quant aux arbres,

» avancer qu'ils sont plus anciens que la » terre qui les porte, c'est dire que les » couleurs d'un tableau y existoient avant » que la matière, sur laquelle elles sont » appliquées, existât elle-même ».

Cnide, ville de Carie, consacrée spécialement à Vénus, possédoit, dans son temple, cette superbe statue de Praxitèle, l'une des merveilles de l'Asie. Un habitant, homme fort riche et dévot à Vénus, alloit fréquemment faire sa prière aux pieds de la déesse. Mais à force de voir cette belle femme nue, la perfection de l'art, il en étoit devenu éperdument amoureux; et tel est le danger que pouvoient avoir quelquefois, pour des imaginations ardentes et voluptueuses, ces chefs-d'œuvre inimitables, qui, par les modèles enchanteurs qu'ils présentoient, étoient bien plus propres à enflammer les sens qu'à échauffer la dévotion.

Chaque jour le dévot amoureux s'empressoit de venir faire sa cour à la déesse; chaque jour il venoit lui offrir de riches

présens et des sacrifices, dans l'espoir de l'attendrir et d'obtenir d'elle enfin la permission de l'épouser. Mais en ruinant insensiblement sa fortune, il n'en devenoit pas plus heureux; et les Cnidiens, au lieu de travailler à le faire guérir, rioient et s'amusoient de sa folie.

Apollonius le vit au temple; et il fut étonné que les prêtres, non-seulement y souffrissent cette profanation, mais qu'ils semblassent même l'autoriser, en acceptant les impudiques offrandes de cet insensé. Au reste, il eut pitié de lui, et entreprit sa guérison.

La chose n'étoit pas aisée. Mais il y mit tant de douceur, de patience et de raison; il fit tellement sentir au malade l'extravagance qu'il y avoit à aimer une statue; il parla si puissamment à son imagination dévote, en lui rappelant le sort d'Ixion, qui, amoureux d'une déesse, avoit été condamné dans les enfers à des tourmens éternels, qu'enfin il le désabusa, et le rendit à lui-même.

La côte orientale de l'Hellespont étoit depuis quelque temps sujette à de fréquens tremblemens de terre. Plusieurs villes en avoient souffert considérablement, et le peuple qui, comme il arrive toujours en pareil cas, les attribuoit à la vengeance des Dieux, n'avoit pas manqué de demander, pour appaiser leur colère, des actes extraordinaires de religion.

Des prêtres égyptiens et chaldéens voulurent profiter des circonstances, et faire tourner à leur avantage particulier l'effroi de la superstition. A ce dessein, ils vinrent dans la contrée, déclarèrent que les deux auteurs du fléau étoient Neptune et la Terre, et offrirent de calmer, par de grands sacrifices, ces deux divinités. Mais ils demandoient la somme énorme de dix talens, et la terreur étoit telle, qu'on y avoit consenti. Déjà même l'on s'étoit occupé de répartir la contribution. Déjà l'on étoit convenu d'en prendre une partie sur les deniers publics des villes, et d'imposer le reste sur les riches.

Apollonius se trouvoit dans le voisinage de l'Hellespont, quand ces résolutions furent prises. Il crut sa religion et son honneur intéressés à s'y opposer, et partit dans ce dessein. D'abord il s'adressa aux charlatans fripons qui abusoient si indignement de la désolation du peuple, pour s'enrichir à ses dépens; il leur fit honte d'une avidité si criminelle, et la leur reprocha même publiquement. Puis, haranguant le peuple lui-même, il lui dit que quand il s'agissoit d'appaiser la colère des Dieux, le moyen le plus prompt et le plus sûr à la fois, étoit que chaque citoyen les priât, dans son particulier, avec toute la ferveur dont il se trouvoit capable; et que quant aux sacrifices, chacun devoit les faire de même, pour son propre compte et selon ses moyens.

Il falloit qu'Apollonius eût un zèle bien intrépide, pour oser seul, et sans appui, s'élever ainsi contre des prêtres accrédités. Mais en même temps il lui falloit, pour réussir, un ascendant bien puissant

sur l'esprit des peuples. Il promit à ceux-ci que s'ils suivoient son conseil, les tremblemens cesseroient. On lui obéit, et ils cessèrent. Au reste, ce calme, dans ses effets, n'avoit rien que de naturel. Plus un tremblement a été terrible, plus sa durée doit être courte. La cause des secousses une fois épuisée dans l'explosion, le sol nécessairement restera tranquille, jusqu'à ce qu'il s'en forme une nouvelle, et qu'elle éclate à son tour. C'est probablement ce qui arriva lors de l'annonce d'Apollonius.

Cependant, ce repos de la terre fut attribué à son pouvoir. On ne douta pas qu'il n'eût les élémens à ses ordres, et qu'il ne commandât à la nature. Les historiens chrétiens sont eux-mêmes convenus de différens faits en ce genre; ils ne sont embarrassés que pour chercher à les expliquer.

Selon Saint Justin, et selon la chronique d'Alexandrie, Apollonius étoit un magicien qui opéroit ces merveilles par le

moyen de talismans, et qui en plaçoit par-tout, à la ville et à la campagne. A la vérité, Saint Justin ne nous apprend ni comment opéroient ces caractères mystérieux, ni comment Dieu permettoit qu'un de ses plus cruels ennemis déployât un pouvoir qui contrarioit le sien.

Quoi qu'il en soit de ces contradictions et de ces absurdités, l'auteur prétend que le philosophe, en parcourant différentes villes, y avoit mis des talismans, et que spécialement à Bysance, au milieu de la place publique, il en avoit érigé un de la grandeur et de la forme d'un bouclier, et destiné à la préserver d'inondations et de quelques autres désastres auxquels le canton étoit sujet.

Nicétas, auteur du treizième siècle, écrit que dans la même ville (alors, et depuis long-temps, nommée Constantinople), on voyoit encore au palais, des portes d'airain, chargées de caractères magiques par Apollonius, et qu'on les fit fondre, parce qu'elles étoient devenues,

pour les chrétiens eux-mêmes, un sujet de superstition.

Au sixième siècle, si l'on en croit le patriarche Anastase, il existoit des talismans pareils dans Antioche.

Quelle idée ces écrivains nous donnent-ils donc du christianisme? puisque des signes bizarres et inexplicables, tracés par une main payenne, opéroient, malgré lui, des prodiges; malgré lui, qui prétendoit qu'à son Dieu seul appartenoit le pouvoir d'en faire.

Cédrénus, moine du onzième siècle, historien sans discernement et sans critique, attribue à une autre cause le pouvoir du magicien. Mais cette cause prétendue est également une sottise. Selon lui, ce n'étoit point par des caractères qu'Apollonius produisoit des miracles, mais par l'intermède d'esprits familiers et de génies qu'il avoit à ses commandemens. Aussi définit-il la magie, l'invocation de démons bienfaisans, pour en obtenir quelque bien : *Est autem magia*

invocatio Dæmonum beneficorum, boni alicujus conciliandi gratiâ.

Dans le système religieux des chrétiens, ces génies étoient des démons ou des diables. Mais il leur restoit encore à expliquer comment ces êtres, condamnés à un feu éternel, avoient néanmoins la liberté d'opérer sur notre globe tout le mal, ou tout le bien qu'il leur plaisoit de faire; comment de purs esprits, tels qu'ils étoient, agissoient sur la nature, qui n'a que des causes et des effets physiques; enfin comment le Dieu du christianisme se laissoit rivaliser chez les hommes par des ennemis si redoutables.

Au reste, quoiqu'Apollonius, avec toutes ses légions de démons, dût ne rien voir au-dessus de sa puissance, il fit néanmoins peu de choses, si l'on s'en rapporte à Cédrénus; et jamais général d'armée n'employa ses troupes à de plus minces exploits. Les siens consistèrent, selon l'auteur, à dompter, dans Bysance, la fougue des chevaux, afin qu'aux courses

publiques ils ne causassent point d'accidens; à empêcher les débordemens fréquens du Lycus; à purger la ville de serpens et de moucherons qui la désoloient; enfin, à délivrer également Antioche d'insectes, en ordonnant aux habitans de faire autour des murs une procession avec des roseaux, et de les agiter dans l'air.

Quant aux tremblemens de terre, dont les Antiochiens le prièrent de les garantir également, il répondit, ajoute l'historien, que les Dieux étoient résolus à leur refuser cette grace; et il prédit que leur ville seroit long-temps sujette aux incendies, ainsi qu'aux tremblemens.

Si je rapporte ces témoignages d'auteurs chrétiens sur les prodiges qu'on attribuoit à Apollonius, c'est, je le répète, pour montrer l'embarras qu'ils avoient à les expliquer. Eussent-ils osé les révoquer en doute, eux qui croyoient que les magiciens de Pharaon en avoient opéré, ainsi que Moïse, et malgré Moïse? eux qui, dans leur évangile, lisoient qu'on peut

en faire au nom de Belzébuth, du prince des démons? Il ne leur restoit donc, pour ressource, que de les attribuer à la magie, cause inconnue, puissance inexplicable, à laquelle on pouvoit également rapporter les leurs : et voilà où les réduisoit nécessairement l'absurdité de leurs principes! Mais je reprends l'ordre des faits qui concernent Apollonius.

Vespasien étoit mort, après avoir tenu l'empire pendant dix ans. Titus, son fils et son successeur, Titus, l'amour et l'espoir des Romains, en avoit régné un peu plus de deux; mais il venoit d'être empoisonné et remplacé par Domitien, son frère, et tout présageoit un gouvernement désastreux.

Apollonius étoit en Ionie, quand il apprit l'avénement du nouvel empereur. Il trembla pour les peuples qui alloient être régis par un pareil monstre; et bientôt ses pressentimens ne furent que trop confirmés. Chaque jour, presque, apportoit la nouvelle de quelque événement

sinistre. On n'entendoit parler que de vexations et de cruautés, de meurtres et de proscriptions. On se croyoit revenu aux jours épouvantables de Néron.

C'est dans des temps de tyrannie et d'oppression qu'éclate principalement la véritable philosophie. Il est facile d'affecter, dans une école, une grande fermeté de courage, d'étaler en paroles beaucoup de force d'ame. Mais soutenir cette fierté au milieu des dangers, braver le tyran au sein de sa toute-puissance, voir l'échafaud et ne point fléchir dans ses principes; voilà l'exemple qu'ont donné très-peu de philosophes, et ce qu'a montré Apollonius.

Sans autres armes qu'une éloquence intrépide, l'amour des hommes et le mépris de la mort, il entreprit de combattre le maître de l'empire, et le fit, sinon avec succès, au moins avec gloire. Par-tout où il passoit, on l'entendoit prendre, pour sujet de ses discours publics, la tyrannie; déclamer contre elle

avec véhémence, et rassurer les peuples contre sa rage dévastatrice, en leur annonçant que plus son joug est affreux, plus son règne est court. Il réchauffoit dans tous les cœurs l'amour de la liberté, et citoit tantôt aux Romains l'exemple des deux Brutus; tantôt aux Grecs, celui d'Harmodius et d'Aristogiton.

A Ephèse, on représentoit une tragédie d'Euripide, dans laquelle le poète fait prononcer, par un de ses personnages, cette maxime consolante : *Vainement un tyran emploie, pour affermir sa puissance, bien du temps et des crimes; un seul instant suffit pour la renverser, et souvent celui qui en délivre la terre est l'homme obscur dont il se défie le moins.*

Le peuple, saisissant avidement ces paroles, et les appliquant aux circonstances, y applaudit avec enthousiasme, sans songer à la présence du gouverneur d'Asie, qui, en ce moment, assistoit au spectacle. Ce magistrat, de famille patricienne et consulaire, mais dévoué par intérêt,

par crainte et par ambition, au maître de la faveur duquel il tenoit cette place importante, témoigna beaucoup d'émotion, en voyant ce mouvement d'effervescence, et il ne cacha même pas son mécontentement.

Déjà une certaine terreur se répandoit dans l'assemblée; quand Apollonius, s'élançant au milieu des spectateurs, s'écria d'une voix forte: « Citoyens, ce que vous » a dit Euripide, est une grande et im» portante vérité; mais ce lâche courtisan » n'est point fait pour l'entendre ».

Julie, fille de Titus, et par conséquent nièce de Domitien, avoit épousé Sabinus; mais Domitien, amoureux de Julie, avoit fait assassiner l'époux, et contracté mariage avec la veuve. Sous un pareil règne, les crimes devenoient, pour les peuples, des objets de réjouissances et de fêtes. A l'occasion de ces noces incestueuses (Dion prétend qu'il n'y eut point de mariage, et que l'empereur vécut publiquement en concubinage avec sa nièce), le gouver-

neur d'Asie eut l'infamie d'ordonner, dans les villes de sa dépendance, des sacrifices solennels, et les magistrats d'Ephèse furent assez lâches pour les faire exécuter.

La cérémonie se prolongea bien après le coucher du soleil. Apollonius ne pouvoit qu'être indigné d'une profanation, dans laquelle on remercioit les Dieux d'un double crime. Il s'écria : O nuit des » Danaïdes ! nuit sanglante ! seras-tu donc » la seule, que nous ne verrons pas re- » nouveler » ? Les Danaïdes étoient des femmes qui, la première nuit de leurs noces, avoient assassiné leurs maris.

A la honte du genre humain, les tyrans, quand ils vivent, trouvent des apologistes. Un Ephésien prit, en présence d'Apollonius, le parti de Domitien. Il cita de lui quelques-unes de ces bonnes actions qui, de temps en temps, échappent aux plus grands scélérats, et particulièrement la mort de certaines vestales, accusées de désordres dans leur conduite,

et condamnées par lui au supplice : car cet homme, si scandaleux dans la sienne, affectoit en principes une grande sévérité de mœurs.

Le panégyriste s'étendoit avec une sorte de complaisance sur le sort des coupables, enfouies toutes vives dans un caveau, selon les anciennes loix de Rome. Apollonius, sans lui répondre, étendit la main et tourna les yeux vers le soleil. « Astre » sacré, dit-il, en lui adressant la parole, » on a privé de ta lumière des femmes » suspectées d'avoir manqué à un vœu. » Quand en priveras-tu toi-même ceux » dont tu as éclairé jusqu'ici tant de » crimes et d'assassinats » ?

Il y avoit, dans ces circonstances, trois personnes que les souhaits secrets des Romains appeloient à l'empire. C'étoient Ruffus, Salvidienus Orphitus, et Nerva, qui réellement y parvint après Domitien. Objet des inquiétudes d'un tyran soupçonneux, c'en étoit assez pour qu'ils dussent s'attendre à périr. Il se contenta de

reléguer les deux premiers dans des îles (1), et le troisième à Tarente.

Tous trois étoient les amis d'Apollonius. Pendant les règnes de Vespasien et de Titus, il avoit entretenu fidèlement avec eux une correspondance philosophique. Mais dès qu'il avoit vu Domitien se livrer à tous les excès et inonder l'empire de sang, il s'étoit cru obligé de les inviter à rétablir dans Rome la liberté.

Cependant il n'avoit eu garde d'employer, dans ce nouveau commerce, la voie de l'écriture et des lettres, qu'il employoit auparavant. L'expérience journalière lui apprenoit trop combien ce moyen devenoit dangereux et incertain, dans un temps de délations, où sans cesse les pères étoient trahis par leurs enfans, et les maris par leurs femmes. Toutes les fois qu'il avoit besoin de faire passer à l'un des trois quelque avis important, il dépêchoit vers lui un de ses disciples, sur

(1) Suétone prétend qu'Orphitus fut mis à mort.

la discrétion et l'intelligence duquel il comptoit davantage, et transmettoit ainsi, de vive voix et sans danger, son conseil ou sa réponse.

Mais quand on lui apprit que ses trois amis étoient exilés, alors il ne garda plus de ménagemens, et déclama hautement contre l'oppression. Se trouvant à Smyrne, il harangua le peuple près du Mélès; ce fleuve sur les bords duquel les Smyrniens prétendoient qu'Homère étoit né; et il prit, pour sujet unique de son discours, l'inévitable destinée qui attend les tyrans, et qui devient pour eux d'autant plus terrible, qu'ils ont irrité par plus de crimes la vengeance des Dieux.

Au lieu où il parloit, et qui sans doute étoit une promenade publique, la flatterie avoit érigé une statue à Domitien. Dans une seconde harangue que le philosophe y fit, quelques jours après, il s'interrompit tout-à-coup; et adressant la parole à celui que représentoit la statue: « Insensé que tu es, lui dit-il! tu te flattes

» d'échapper au sort que le destin te pré-
» pare. Tu espères rester à ton rang, en
» répandant le sang de ceux que tu crois
» dignes d'y monter. Eh bien! reconnois
» ton erreur; et sache que mille fois les
» eusses-tu précipités dans le tombeau,
» mille fois le ciel les en tireroit pour t'y
» jeter irrémissiblement à ton tour ».

Un éclat si hardi ne resta pas long-temps ignoré. Apollonius avoit un ennemi acharné, qui en instruisit l'empereur: c'étoit Euphrate. Nous avons déjà vu ce méchant homme chercher à le décrier dans Alexandrie, et auprès des Gymnosophistes. Résolu de le perdre, il épioit ou faisoit épier toutes ses démarches, et avoit poussé la noirceur jusqu'à le faire suivre, dans toutes les villes d'Asie, par quelques gens à lui, chargés de l'observer.

Domitien ne pouvoit manquer, un peu plutôt, un peu plus tard, d'être instruit des discours véhémens du philosophe. Il le fut par Euphrate, et jura de les punir. Cependant, pour observer quelque appa-

rence de justice, et s'épargner les reproches d'une vengeance particulière, il donna ordre au gouverneur d'Asie de faire arrêter et conduire à Rome, sous bonne et sûre garde, tous ceux qui auroient tenu en public des propos séditieux.

L'homme capable d'attaquer au loin avec tant d'audace un tyran sanguinaire, l'étoit bien d'aller dans l'Italie lui faire la guerre de près; et c'est à quoi se détermina l'intrépide vieillard. Ses historiens prétendent qu'informé, par sa prescience divine, de l'ordre donné contre lui, il prit le parti de le prévenir et de se présenter lui-même devant Domitien. Ils ajoutent qu'après avoir averti ses disciples qu'il alloit faire un grand voyage, mais n'ayant mis dans le secret que Damis, il s'embarqua pour la Grèce avec lui, et vint, dix jours avant que l'ordre de l'empereur fût parvenu au gouverneur d'Asie, aborder à Pouzzoles.

Le hasard lui fit rencontrer son disciple Démétrius, qui, chassé de Rome par

Domitien, étoit allé vivre sur les côtes de la Campanie. Démétrius parut surpris de voir son maître, accusé près de l'empereur, venir se jeter lui-même dans l'antre du lion. Son dessein étoit de l'en détourner. Mais Pouzzoles ne lui paroissant pas un endroit assez secret et assez sûr pour de pareilles explications, il proposa un rendez-vous hors de la ville, et choisit, pour lieu de la conférence, cette maison de campagne que Cicéron avoit nommée l'Académie, et qui, dans ce canton, étoit devenue célèbre par son séjour et par ceux de ses ouvrages qu'il y avoit composés.

Apollonius s'y rendit avec Damis. Démétrius l'y attendoit. Il le fit asseoir sous un platane, et lui parla, sans détour, des dangers qu'il couroit.

« Domitien, lui dit-il, vous croit com-
» plice des projets dont il soupçonne Nerva
» et ses adhérens. On vous a même accusé
» près de lui d'en être le principal au-
» teur, et je tiens ces détails de Télésinus,

» qui lui-même enfin craignant pour sa
» vie, a aussi quitté Rome. — Eh bien !
» mon cher Démétrius, que dois-je faire
» en pareille circonstance? et que me con-
» seilles-tu ? — Si vous aviez pour juge un
» homme équitable qui vous laissât la
» liberté de vous justifier, je vous dirois le
» reste. Mais avec un tyran qui, maître
» absolu de votre vie, ne vous écoutera
» pas, ou qui vous ayant écouté, n'en
» prononcera pas moins votre arrêt; quel
» parti prendre, si ce n'est de fuir? La
» mort est digne d'envie, sans doute,
» quand elle est accompagnée de gloire;
» quand on l'affronte pour ses amis, ses
» parens, pour la liberté de son pays.
» Mais celui qui va, sans motif, la bra-
» ver sous le glaive d'un despote féroce,
» ne mérite-t-il pas plus de blâme que de
» louange?

» D'ailleurs, fussiez-vous innocent,
» n'eussiez-vous pas tenu les discours
» qu'on vous attribue, la hardiesse avec
» laquelle vous irez vous présenter à

» Domitien, suffiroit seule pour l'irriter » contre vous. Eh! qui sait si, souillé de vo- » tre sang, il ne pousseroit pas sa rage jus- » qu'à faire répandre dans l'Asie celui de » vos disciples? Fuyez, croyez-moi. Les » ports de cette côte renferment des vais- » seaux de toutes les nations. Je puis vous en » trouver un qui vous conduira sûrement » dans quelque contrée lointaine. On ou- » blie bientôt ceux qu'on ne voit plus; et » vous cesserez d'avoir à craindre l'empe- » reur, quand l'empereur cessera de trem- » bler à votre nom ».

Damis, un peu poltron de son naturel, vanta beaucoup la justesse de ces réflexions. Il dit qu'accoutumé d'obéir aveuglément à son maître, il n'avoit pas hésité de le suivre en Italie. Mais il ajouta que s'il eût su que c'étoit pour aller braver Domitien dans son palais, il se seroit non-seulement refusé au voyage, mais auroit cherché même à s'y opposer de tout son pouvoir.

Apollonius les écouta tous deux tran-

quillement, et sans les interrompre. Mais prenant la parole à son tour, et regardant Damis : « Je ne suis pas étonné, dit-il, » des terreurs que vient de montrer ce » Ninivite. Né dans un pays despotique, » accoutumé à respecter des maîtres, quels » qu'ils soient, et à trembler sous leur » verge, il n'est pas fait pour sentir ce que » c'est que la liberté.

» Mais toi, Démétrius, toi à qui je con- » nois du courage, comment as-tu pu » alarmer, de sang froid, cette ame pu- » sillanime, et vouloir m'inspirer à moi- » même des craintes déshonorantes ? La » nature, en nous faisant naître, nous » condamne tous, un peu plutôt, un peu » plus tard, à mourir. Mais il est des cir- » constances où, de leur côté, les loix » nous prescrivent, sous peine de honte » et d'infamie, de hâter volontairement » ce moment inévitable; et ces cas, que » toi-même tu as désignés, sont quand » il s'agit de nos amis et parens, de notre » religion et de notre patrie.

» Eh bien, ce que les loix, dans cer-
» taines circonstances, exigent des ci-
» toyens, la philosophie, dans d'autres,
» l'impose impérieusement à ses élèves.
» En se dévouant volontairement à elle,
» ils contractent tacitement l'obligation
» de mourir pour elle, et de défendre ses
» principes jusqu'au dernier soupir; vis-
» sent-ils préparer pour eux toutes les
» tortures ensemble. Eh! sans cela, que
» deviendroient ces belles maximes de
» mépris de la mort, qu'elle nous ensei-
» gne, et que nous faisons gloire de pro-
» fesser? Ne devroit-on pas les regarder
» comme le mensonge de la vertu et l'hy-
» pocrisie du courage?

» Au reste, mon intention n'est pas
» d'aller, en insensé, m'exposer inutile-
» ment à une mort certaine. J'emploierai,
» pour défendre mes jours et ceux de mes
» amis, tous les moyens qui sont en ma
» puissance. Peut-être, après tout, me
» flatté-je d'un succès incertain. Mais je
» me dois à Nerva; je me dois à ceux qui,

» comme lui, se sont dévoués à la liberté;
» et si, en ce moment, j'étois assez lâche
» pour les abandonner à un péril dans
» lequel je les ai engagés moi-même, je
» mériterois chez la postérité un châtiment
» bien pire que la mort; le mépris de tous
» les gens de bien.

» Parmi les tyrans, il en est qui, en
» se défaisant, par le fer ou le poison,
» de leurs ennemis, n'observent aucune
» forme de justice, et n'écoutent que leur
» haine. Ceux-là sont des bêtes féroces,
» altérées de sang; et tel fut Néron. D'au-
» tres, plus adroits et plus lâches, feignent
» de respecter les loix; mais ils les inter-
» prétent à leur gré, leur donnent un sens
» détourné, ou les appliquent injuste-
» ment, en supposant des crimes. Ceux-
» ci, bien autrement dangereux que les
» autres, sont bien autrement à craindre;
» parce que donnant lieu de penser que
» celui qu'ils ont condamné étoit coupa-
» ble, ils lui enlèvent, dans l'esprit du
» peuple, ces regrets et cette pitié qui sont

» la consolation et le prix de la vertu op-
» primée.

» Tel s'est montré Tibère. Tel veut se
» montrer envers moi Domitien ; et je
» sens tout ce qu'a de perfidie la scélera-
» tesse de sa politique. Mais si je refuse de
» comparoître devant les juges qu'il m'a
» désignés, qui osera me croire innocent?
» Et ne dira-t-on pas, dans tout l'empire,
» que je n'ai cherché à me soustraire au
» jugement que pour me soustraire au
» supplice? Voilà pourtant ce que tu me
» conseilles, en me proposant d'aller me
» cacher en terre étrangère!

» Ma fuite est facile, dis-tu ; et tu offres
» de la favoriser. Eh bien, supposons,
» pour un instant, que tes soins ont réussi.
» Me voilà en mer. Maintenant je te de-
» mande vers quelle contrée de la terre je
» dirigerai ma course : car enfin, tu sens
» que je ne puis trouver un asyle dans
» aucun des pays sujets aux Romains, ni
» même chez aucun des rois qui leur sont
» alliés.

» Irai-je implorer une retraite auprès » de Phraôte, auprès des Brachmanes ou » des Gymnosophistes? Mais que leur ré- » pondre, quand, surpris de mon retour, » ils m'en demanderont le motif? Si je le » déguise, ne suis-je pas, vis-à-vis d'eux, » coupable de mensonge? Si je l'avoue, » n'est-ce pas leur dire, en propres ter- » mes : *Lorsque vous me vîtes, vous me » crûtes vertueux. Détrompez-vous. J'a- » vois des amis, que j'ai laissé marcher » à l'échafaud, quand je pouvois, ou les » défendre, ou y monter avec eux. Après » les avoir abandonnés et trahis, j'ai fui » vers vous, parce qu'au prix de la vie, » la honte n'est rien pour moi.*

» Dans cet état de choses, quelle res- » source me restera-t-il, que d'aller, aux » extrémités du monde, me cacher près » de quelque nation barbare, pour y » traîner, dans l'obscurité et l'infamie, » ma vieillesse déshonorée! Mais quand » même la fortune m'accorderoit ce hon- » teux bonheur, l'œil des Dieux ne m'y

» suivra-t-il pas? Puis-je me flatter d'y » échapper à leur vengeance? Moi-même » n'y porterai-je pas, au fond de mon » cœur, un bourreau, pire cent fois que » tous ceux que j'aurai évités?

» Vous qui tous deux jouissez du calme » et de la paix que donne la vertu, je » vous le demande; est-il un supplice com- » parable à celui d'une conscience bour- » relée de remords? Et le sort d'Oreste, » tourmenté des Furies, ne seroit-il pas » préférable au mien? J'ignore la fortune » que le destin me prépare; mais fût-ce » la mort, j'aime mieux une mort esti- » mée, qu'une vie d'opprobre, les repro- » ches de ma conscience et le mépris de » moi-même ».

Damis, à ce discours, sentit renaître son courage. Démétrius lui-même, ravi de ce qu'il venoit d'entendre, et applaudissant avec enthousiasme à une philosophie qui inspiroit des sentimens si sublimes, proposa aux deux voyageurs de retourner à la ville, et de se reposer chez

lui de leurs fatigues, en attendant le jour du départ. Apollonius s'y refusa, parce que son dessein étoit de partir à l'instant même. Il embrassa donc Démétrius, lui dit adieu, et se rendit au port pour s'y embarquer, sans vouloir permettre que le disciple l'y accompagnât; de peur, lui dit-il, qu'on ne nous voie ensemble, et qu'on ne fasse un crime d'avoir parlé à un homme qui étoit dans la disgrace de l'empereur.

Resté seul avec Damis, il le sonda sur ses dispositions, et lui laissa le choix, ou de partir avec lui, s'il en avoit le courage, ou de rester avec Démétrius, s'il craignoit le danger.

Damis jura que jamais rien ne pourroit le séparer de son maître. « Eh bien, puis-» que tu veux te montrer digne du nom » de philosophe et de celui de mon disci-» ple, reprit Apollonius, partons; mais » auparavant il est quelques mesures de » sagesse et de prudence, que je crois né-» cessaires.

» Pour moi, quelque inconvénient » qu'entraîne la singularité, très-remar- » quable, de l'habit que je porte, je suis » déterminé à ne point le changer. Mais » toi, qui par le tien risquerois infaillible- » ment d'être réputé mon disciple, et de » partager les périls qui me menacent, » quitte-le. Fais raser ta barbe et couper » tes cheveux. Au lieu de ce manteau et de » cette chaussure philosophiques, prends » l'habillement d'un homme du peuple. » En un mot, entre à Rome, non comme » quelqu'un qui m'est attaché, mais » comme un voyageur qui m'ayant ren- » contré en route, s'est joint à moi ».

Damis applaudit à ce conseil, qui s'accommodoit fort bien avec sa façon de penser. Il changea de costume, vint trouver son maître au port; et s'embarquant avec lui, comme s'il ne le connoissoit pas, entra dans Rome avec lui, trois jours après.

Heureusement pour le sage, Rome avoit alors pour gouverneur un homme qu'il avoit connu, en Egypte, tribun de

l'armée de Vespasien. Apollonius s'étoit lié là d'amitié avec lui, et même il lui avoit annoncé, dit-on, qu'un jour il seroit préfet du prétoire, grade le plus haut de tous ceux où un militaire pût aspirer.

Ælien, c'étoit son nom, n'avoit pu voir sans peine son ami cité au tribunal de l'empereur. Déjà il avoit cherché à le servir; mais quoique sa place lui en donnât les moyens, il falloit qu'il les employât adroitement et sans se compromettre.

Un jour qu'il se trouvoit seul avec Domitien, il amena la conversation sur les philosophes, et les désignant sous le nom méprisant de sophistes, il parut s'étonner que les empereurs se fussent quelquefois occupés d'eux.

« Ces gens-là, dit-il, n'étant qu'orgueil » et vanité, leur unique but est de faire » du bruit, et de tourner sur eux les yeux » du public. Voulons-nous les punir, de » la façon qui leur sera la plus sensible? » Feignons de ne pas les appercevoir, et

» laissons-les dans l'obscurité dont ils veu-
» lent que nous les sortions.

» D'ailleurs, quelle prise avoir sur des
» fous qui, par principe, affectent de re-
» noncer aux richesses, aux plaisirs, à
» tout ce qu'aiment les hommes? Avec
» une vie si misérable, condamnés vo-
» lontairement à tous les genres de priva-
» tion et de souffrances, est-il étonnant
» que la mort soit pour eux une faveur, et
» qu'ils courent impatiemment au-devant
» d'elle, en irritant contre eux ceux qui
» peuvent les frapper? Aussi ai-je vu Né-
» ron dédaigner de punir Apollonius, et
» se contenter de reléguer Musonius je
» ne sais où : non qu'il voulût exercer
» envers eux une clémence et une pitié
» dont ils n'étoient pas dignes, mais parce
» qu'il ne voyoit qu'avec dédain et mé-
» pris leurs vaines déclamations et leurs
» intrigues d'école ».

C'est par ce discours adroit qu'Ælien préparoit l'empereur à des sentimens plus doux. Mais quand il sut l'arrivée d'Apol-

lonius à Rome, arrivée dont l'instruisit, au moment même, un délateur, il travailla plus efficacement à le sauver, si la chose étoit possible. Pour cela, il envoya sans délai une garde le saisir; et se le faisant amener, sous prétexte de lui faire subir un interrogatoire préliminaire, il le prit en particulier.

Là, après lui avoir rappelé affectueusement leur liaison d'Egypte; après l'avoir assuré du desir ardent qu'il avoit de lui être utile, il le prévint sur les dispositions sinistres où étoit l'empereur à son égard.

Apollonius répondit à ces ouvertures d'amitié, en déclarant sans détour le motif respectable qui, malgré les préventions de Domitien, l'avoit engagé à venir se présenter devant lui, et il demanda en quoi consistoient les inculpations dont on l'avoit chargé auprès du prince.

Ces griefs étoient de blâmer l'effusion du sang dans les sacrifices; de porter un habit singulier, pour fixer plus attentivement sur lui les yeux et la vénération des

peuples; d'avoir, en public et en particulier, déclamé contre l'empereur, et fait sur lui de prétendues prédictions qui étoient présentées comme des révélations des Dieux; enfin, de s'être lié d'intrigues criminelles avec des personnages consulaires, et afin d'en favoriser le succès, d'avoir égorgé en sacrifice, pendant la nuit, un jeune Arcadien.

« Parmi ces accusations, ajouta Ælien, » il en est auxquelles on n'attachera point » peut-être une grande importance. Sans » doute, vous démontrerez la calomnie » des autres. Mais quels que soient vos » moyens de défense, employez, quand » vous serez en présence de l'empereur, » une grande circonspection dans vos dis- » cours, et affectez sur-tout de montrer » pour lui beaucoup de respect.

» Quant à moi qui viens ici de me dé- » clarer votre ami, je vais maintenant » commencer en public un personnage » bien différent; mais ma place me le com- » mande, et votre salut même l'exige ».

A ces mots, Ælien, appelant quelques soldats, leur donna ordre de conduire Apollonius dans un cachot, et de l'y mettre aux fers, jusqu'à ce qu'il eût pris les ordres de l'empereur. Cette rigueur extrême étoit, dans les circonstances, d'une politique adroite. En effet, Domitien n'eut pas plutôt appris que le philosophe étoit dans les chaînes, qu'affectant une sorte de modération, il les lui fit ôter, et ordonna que jusqu'au moment où il pourroit l'entendre, on lui laissât dans sa prison toute la liberté qu'elle comportoit.

Apollonius profita de cette faveur pour alléger le sort de ses compagnons d'infortune. La prison en renfermoit cinquante. Il s'occupa de les consoler tous, de porter dans leur ame le calme et la paix; et ce fut à ce ministère d'humanité que le trouva occupé Damis, quand il alla le visiter.

« Mon ami, lui dit le vieillard, ce ne » sont point les philosophes qu'il faut ras- » surer en pareille circonstance. Quelle » que soit la tempête qui les menace,

» long-temps avant qu'elle éclate, ils sont » prêts à la braver. Mais ce courage ex- » traordinaire, ne l'attendons point de » ces captifs pusillanimes. Accoutumés à » mille besoins factices, susceptibles de » tous les genres de terreurs, leur ame » est un roseau que le moindre revers » abat, et qu'il faut soutenir par des dis- » cours, parce qu'elle n'a point été for- » tifiée par la philosophie ».

Un des prisonniers, Sicilien de naissance, vint chercher près de lui quelques consolations. « Tout mon crime, lui dit- » il, est d'être beaucoup trop riche. Né » avec de grands biens, j'ai eu des suc- » cessions opulentes qui les ont accrus. » Mais à mesure que mes richesses se sont » augmentées, mon bonheur a diminué » proportionnellement, et ce sont elles » enfin qui m'ont conduit ici.

» Cependant je n'ai point à me repro- » cher d'en avoir abusé. Toujours inquiet » et craintif sur l'usage qu'on pouvoit me » soupçonner d'en faire, je les ai em-

» ployées à me procurer des amis, à en-
» richir mes parens, mes domestiques,
» à me concilier les magistrats, enfin à
» gagner tous ceux de qui je croyois avoir
» quelque chose à craindre. Et néanmoins
» des méchans m'ont accusé auprès de
» l'empereur de n'en user que pour me
» faire un parti contre lui, et pour sou-
» tenir les conspirateurs qui en veulent à
» ses jours.

» Rassure-toi, dit Apollonius. L'or qui
» a causé ton malheur opérera ton salut,
» et bientôt tu seras libre. Mais songe alors
» à faire de tes richesses un meilleur
» usage. Souviens-toi que payer les mé-
» chans pour se taire, c'est les engager à
» parler, et n'oublie jamais que si tu eus-
» ses employé à des actions de vertu les
» sommes perdues à te former de préten-
» dus amis ou défenseurs, tu aurois joui,
» sans danger comme sans crainte, et de
» l'estime publique et de la paix d'une
» bonne conscience ».

Tous les prisonniers vendoient ainsi dé-

poser dans son sein leurs chagrins et leurs peines; se plaignant à lui, ceux-ci de se voir réduits en captivité, ceux-là d'être séparés de leurs femmes et de leurs enfans, ou éloignés de leurs affaires. Les uns pleuroient, les autres ne montroient que colère et fureur; plusieurs étoient dans une inquiétude et un abattement qui les rendoient malades.

Apollonius répondit à leur confiance, tantôt en leur adressant à tous des consolations générales, tantôt en donnant à chacun d'eux les conseils qu'il croyoit lui convenir. Il leur fit sentir quel intérêt ils avoient à s'armer de patience et de courage, et combien les agitations de leur esprit ajoutoient à leurs souffrances.

« La terre, disoit-il, est pour l'homme » une vaste prison, à laquelle les Dieux, » en le faisant naître, l'ont condamné » pour un certain temps. Lui-même l'a » retrécie encore, en s'enfermant dans des » villes, puis en se bâtissant des maisons. » Cependant il y passe sa vie sans mur-

» mure, parce qu'elle est volontaire. Il » s'y croit même libre, quoique l'habi- » tude et le besoin l'y attachent forcé- » ment. Et nous, pour être enfermés ici » contre notre gré, nous qui, d'une ma- » nière ou d'autre, en sortirons nécessai- » rement bientôt, nous nous y croirions » malheureux »!

Toute cette conduite n'avoit rien que de louable, et il en falloit une autre à Domitien, qui cherchoit des prétextes pour le perdre. A cet effet, il envoya près de lui des délateurs, qui entrant dans la prison comme accusés, y épièrent ses actions et ses discours.

L'un d'eux contrefaisoit le bègue, se flattant que, d'après sa prétendue difficulté de parler, on ne le soupçonneroit pas capable de dénoncer les discours des autres. Un second, affectant envers Domitien une grande colère, déclamoit sans cesse contre lui, et l'appeloit tyran.

Apollonius devina sans peine la perfidie des deux personnages, et il se fit un

plaisir de la déjouer. Toutes les fois qu'il se voyoit en présence du bègue, il lui parloit de ses voyages dans les trois parties du monde, des productions, arbres, rivières, animaux, etc. qu'il y avoit vus; et par ces conversations vagues et insignifiantes, il mettoit en défaut sa malice.

Quant au déclamateur, il lui dit un jour : « Je dois paroître bientôt devant » l'empereur. Si quelque chose m'a dé» plu en lui, je saurai alors le déclarer; » mais ce sera en sa présence et à lui» même que j'oserai le dire, et jamais » je ne serai assez lâche pour invectiver » dans les ténèbres contre un homme » que je croirois blâmable aux yeux du » public ».

Depuis cette apostrophe, il laissa l'espion s'exhaler en injures étudiées, ne daigna pas lui parler une seule fois, et ne parut pas même s'appercevoir de lui.

Ce n'est pas qu'en ce moment la crainte lui eût inspiré ni pusillanimité ni circonspection. Ce sentiment n'étoit pas dans

son caractère. On le vit, au contraire, déployer devant les prisonniers la même hardiesse qu'il avoit montrée en Asie.

Un d'eux, premier magistrat de Tarente, s'étoit trouvé chargé par sa place de présider à un sacrifice solennel, et, en cette qualité, de prononcer la prière publique pour Domitien. Mais dans cette prière il avoit oublié de donner au prince, selon un usage établi par la plus servile adulation, le titre de fils de Minerve; et c'étoit pour cette omission, réputée crime de lèze-majesté, qu'on l'avoit mis en prison.

« Ton oubli ne me surprend pas, lui » dit Apollonius. Tu as cru, comme tout » le monde, que Minerve étoit vierge. Eh » quoi! ne savois-tu pas ce que disent » d'elle les Athéniens, qu'elle a produit » un dragon »?

Il y avoit cinq jours que le philosophe étoit dans sa prison, quand vers le soir arriva un homme qui, demandant à lui parler en particulier, le prévint, de la

part d'Ælien, que le lendemain l'empereur le feroit paroître en sa présence. Le préfet, qui connoissoit son inflexible fermeté, le faisoit inviter de nouveau à être respectueux et modéré dans ses réponses; mais il l'exhortoit en même temps à s'armer de courage, et sur-tout à ne s'épouvanter ni de la voix, ni du regard, ni enfin de l'extérieur terrible qu'il trouveroit à l'empereur.

En effet, Domitien avoit reçu de la nature des dehors repoussans, et un air farouche, que l'habitude de la colère sembloit rendre plus féroces encore. Pour peu que sa conversation fût animée, son visage s'enflammoit, il fronçoit les sourcils, et devenoit effrayant.

A cet avis, Apollonius répondit que Polyphème, ce géant cyclope et antropophage, étoit mille fois plus hideux et plus redoutable encore; et que néanmoins Ulysse étoit non-seulement entré sans crainte dans son antre, mais qu'il en étoit sorti vainqueur.

Après cette réponse, il se jeta sur un lit pour dormir.

Damis, qui dans ce moment se trouvoit-là, blâma fort cette sécurité, et prétendit que son maître, au lieu de reposer, eût dû passer la nuit à préparer sa défense et à méditer ses réponses.

« Vous mettez trop d'indifférence à ce » qui regarde la conservation de vos jours, » lui dit-il; et je crains fort que vous ne » vous soyez proposé de braver l'empe- » reur jusque dans son palais même.

» Eh! quelles réponses veux-tu que je » prépare, répondit Apollonius, quand » j'ignore les demandes qui me seront » faites? Pour ce qui concerne ma vie, j'y » tiens fort peu, tu as raison. Mais quel » cas en ferois-je dans une vieillesse très- » avancée, moi qui, dès ma tendre jeu- » nesse, me suis appris à ne la priser que » ce qu'elle vaut, et à m'exercer au mé- » pris de la mort! Avec ce sentiment, » juge si je dois craindre l'empereur.

» Mon intention, néanmoins, n'est pas

» de l'irriter; et je n'oublierai pas ce que, » dans l'Inde m'a dit Phraôte, que pour » apprivoiser un lion, il ne faut ni le » frapper, de peur d'exciter sa colère, ni » trop le flatter, de peur de le rendre plus » méchant encore et plus hardi.

» Et moi, reprit Damis, je ne me rappelle qu'une chose : c'est la réponse » sensée de ce renard d'Esope, qui, sommé d'aller dans la caverne du lion, s'y » refusa, en disant qu'il voyoit beaucoup » d'animaux s'y rendre, mais qu'il ne » voyoit aucun en revenir. Le renard de » ta fable étoit prudent, répliqua le philosophe. Cependant je l'aimerois mieux, » si, montrant plus de courage, il eût eu » la hardiesse d'entrer dans l'antre, et » l'adresse d'en sortir ».

En parlant ainsi, Apollonius congédia Damis; et se jetant de nouveau sur son lit, il s'endormit tranquillement.

Le lendemain, il se leva, selon sa coutume, au point du jour, et fit, au soleil, sa prière et son sacrifice ordinaires; puis,

il se mit à causer avec les prisonniers. On vint enfin le chercher pour le conduire au palais; et il partit, suivi de quatre gardes, qui, par égard pour lui, et sans doute par ordre d'Ælien, marchoient à quelque distance, comme s'il n'eût eu aucun rapport avec eux.

Damis avoit voulu l'accompagner, et il marchoit à ses côtés; mais tandis que son maître montroit une contenance assurée, lui, d'une trempe d'ame beaucoup moins ferme, trembloit, et ne pouvoit cacher sa crainte, quoique le danger ne le regardât pas.

Apollonius, jetant les yeux sur lui, se mit à rire. « Je te croyois vivant, lui dit-» il; mais à ta pâleur, on te diroit un » mort qui va aux enfers pour y être » jugé par Æacus ».

Pendant toute la route, il ne s'occupa que de le rassurer, de lui rappeler les maximes philosophiques qu'il lui avoit enseignées depuis qu'ils vivoient ensemble, et de faire passer dans cette ame foi-

ble une partie du courage qu'avoit la sienne. A les voir tous deux, on eût dit que c'étoit le disciple qui étoit cité en jugement, et le maître qui l'accompagnoit.

En entrant dans le palais, ils trouvèrent les premières pièces remplies de gens qui présentoient humblement des requêtes, ou sollicitoient la faveur d'être introduits. Ils remarquèrent sur-tout un vieillard, dont l'extérieur annonçoit quelque opulence, et qui, avec une bassesse d'esclave, pressoit un officier du palais de lui procurer, auprès de Domitien, une place, qui pour lors se trouvoit vacante.

« Cet homme n'a pas lu Sophocle, dit » Apollonius à Damis. Il ne connoît pas » cette belle maxime du poète, que ce- » lui-là est un fou, qui, pouvant rester » libre, se donnoît volontairement un » mauvais maître ».

Domitien venoit de sacrifier à Minerve, dans un de ces salons qu'on appeloit salons d'Adonis, parce qu'ils étoient

ornés de verdure et de fleurs; et il avoit encore sur la tête une couronne d'olivier, quand le sage lui fut présenté. A son aspect, il parut d'abord effrayé, et l'on conçoit que l'accusé, avec son habillement étrange, sa longue barbe blanche, ses cheveux en désordre, ses pieds nus, enfin avec son extérieur plus que négligé et ces signes de vieillesse qu'avoient dû imprimer sur son visage ses quatre-vingt-dix-huit ans, dut beaucoup étonner, par sa présence, un prince qui le recevoit au milieu de toutes les magnificences du luxe.

Après quelques phrases occasionnées par l'effet de ce sentiment, il l'interrogea sur Nerva; et le somma, comme instruit de tous les complots de ce conspirateur et de ses complices Rufus et Orphitus, de lui avouer ce qu'il en savoit.

Apollonius demanda s'il lui étoit permis de faire entendre sa défense. « Le » crime est avéré, dit Domitien. Ce n'est » point une justification, c'est un aveu que » je demande. — Eh bien, puisque vous

» exigez la vérité, reprit l'intrépide vieil-
» lard, je vais vous la dire ».

Et alors il parla de Rufus et d'Orphitus, qu'il peignit comme des hommes amis du repos, et incapables, par leur naturel tranquille, de former une conspiration; mais du reste, loyaux, d'une conduite irréprochable, et n'ayant d'autre crime que d'avoir excité l'envie par leurs richesses. Pour Nerva, il le représenta brave et modeste, mais sage et vertueux, craignant les honneurs, ennemi du faste, et fidèle à tous ses devoirs.

Ces éloges mirent en fureur le féroce tyran. Il accabla d'injures le philosophe, le qualifia d'enchanteur et d'ennemi des loix, et l'accusa de mentir avec impudence, en préconisant des criminels que lui il avoit déjà commencé à punir, et qui, par des dénonciations certaines, étoient trouvés coupables.

« Si mon délateur étoit ici, reprit avec
» fermeté Apollonius, sans doute vous
» seriez assez juste pour exiger de lui

» qu'il prouvât mes prétendus crimes. » Mais le serez-vous, si en son absence et » sur de simples préventions, vous me » condamnez sans m'entendre?—Te con- » damner! répliqua l'empereur avec une » ironie outrageante; oh! je n'oserois. Je » vais seulement commencer à te châtier. » Toi, pendant ce temps, parle, puis- » que tu aimes tant à discourir ».

Alors il donna ordre qu'on lui rasât la barbe et les cheveux, et qu'on le reconduisît dans sa prison, pour l'y mettre aux fers.

Personne n'ignore que chez les peuples anciens qui portoient la barbe, la couper à quelqu'un étoit l'affront le plus sanglant qu'on pût lui faire. Quant aux Romains, qui depuis long-temps avoient adopté l'usage de n'en plus porter, on sait qu'ils coupoient les cheveux à leurs esclaves, et que par conséquent une tête rase devoit être à leurs yeux un signe d'infamie.

Apollonius entendit, sans s'émouvoir,

l'ordre du tyran. « En venant ici, lui dit-
» il, je m'attendois à d'autres risques que
» ceux que vont courir mes cheveux et
» ma barbe. Cependant, je vous vois avec
» surprise me condamner aux fers. Si je
» suis un enchanteur, comme vous le
» prétendez, à quoi serviront vos chaînes?
» N'est-ce pas là une précaution inutile,
» à laquelle j'échapperai toujours, quand
» il me plaira? — Eh bien, fais-toi fleuve,
» arbre ou bête; mais je ne te quitterai
» pas que je ne t'aie vu transformé. —
» Je ne suis qu'un homme ordinaire, et
» n'ai point ce pouvoir. Mais l'eussé-je
» reçu des Dieux, je me garderois bien
» de l'exercer en ce moment, et de me
» soustraire ainsi à un péril auquel j'aban-
» donnerois mes amis innocens. — Toi,
» des amis! toi, les défendre! eh! qui te
» défendra toi-même? — Le temps, les
» Dieux et la philosophie ».

Si Apollonius n'étala pas dans cet interrogatoire toute la fermeté de caractère qu'il avoit fait voir dans plusieurs circons-

tances pareilles; s'il ne suivit pas même le plan de conduite dont il avoit parlé à Damis, c'est qu'ayant affaire à un juge qui, par ses inconséquences, ses fureurs et le décousu de ses discours, ne lui permettoit de suivre aucune idée, il ne put se montrer tout entier; c'est que sans doute il vouloit, par reconnoissance, déférer en quelque chose aux avis d'Ælien. Cependant on le reconnoît encore, et dans sa prison, sur-tout, il fut toujours lui-même.

Le second jour après y être rentré, il reçut la visite d'un Syracusain, favori de l'empereur, qui, sous le prétexte de s'intéresser à ses malheurs, mais réellement pour lui arracher ses secrets, s'il en avoit quelques-uns, vint le trouver dans son cachot. D'abord il parut le plaindre de le voir ainsi traité comme un scélérat, et insista particulièrement sur l'affront qu'on lui avoit fait, en lui coupant les cheveux et la barbe.

« Pourquoi m'en fâcherois-je, répon-

» dit Apollonius? Je n'ignorois pas que je » devois les perdre un jour. Un peu plu- » tôt, un peu plus tard, qu'importe? — » Quoi! vous voyez d'un œil content l'état » où vous êtes réduit? — Content! non; » mais comme on voit un accident qui » arrive malgré nous, et auquel on s'est » attendu. — Et ces fers, dans lesquels » vos pieds se trouvent enfermés, com- » ment les trouvez-vous? — Jusqu'ici je » n'y ai point songé. Mais je puis t'assurer » que mon ame est libre; elle le sera tou- » jours, et cela me suffit ».

Le Syracusain, voyant qu'il ne pouvoit aigrir le prisonnier, ni arracher de lui quelque invective contre Domitien, lui parla de Nerva. Il l'exhorta beaucoup à ne pas soutenir des conspirateurs reconnus, et lui conseilla, s'il aimoit la vie et s'il préféroit l'amitié de l'empereur à son courroux, d'avouer, sans détour, tout ce qu'il savoit sur la conjuration.

« Ami, répondit Apollonius, si ton » maître m'a condamné aux fers pour lui

» avoir dit la vérité, à quoi ne devroit-il » pas me condamner, si j'allois, comme » tu me le conseilles, lui débiter des » mensonges » ?

Damis assistoit à cet entretien, car il ne quitta guère l'accusé pendant tout le temps de sa prison, et lui montra un attachement qui fait leur éloge à tous deux. Cependant son cœur étoit inquiet, et il ne s'en cachoit point. « Console-toi, lui » dit le vieillard, quand ils furent seuls. » Non-seulement je ne mourrai pas, mais » je touche à la fin de mes peines. Dès » aujourd'hui je sortirai de mon cachot : » peut-être même, si je le desirois, ne » tiendroit-il qu'à moi d'en sortir tout-à- » l'heure ».

En parlant ainsi, il tira des fers une de ses jambes, et la montrant libre, l'y remit quelque temps après. Damis, qui raconte ce fait, n'en parle qu'avec ravissement, et il ajoute que dès ce moment il ne regarda plus son maître que comme un être d'une nature divine, non-seulement instruit de

l'avenir, mais opérant des miracles à son gré.

Ce qui acheva de le confirmer dans ce sentiment, c'est qu'effectivement bientôt après arriva un ordre de Domitien de faire ôter les fers au philosophe, de le tirer de son cachot, et de le remettre dans sa première prison, avec la liberté qu'il y avoit auparavant, jusqu'au jour où il seroit interrogé de nouveau.

C'étoit Ælien qui, avec adresse, avoit obtenu cet adoucissement de l'empereur. Mais quand les prisonniers virent revenir parmi eux Apollonius, ils coururent tous au-devant de lui, et l'embrassant tendrement, lui témoignèrent le plaisir qu'ils avoient de le revoir.

Pour lui, prenant Damis en particulier, il l'entretint de l'assurance où il étoit de se trouver bientôt libre. « Pars » demain pour Pouzzoles, lui dit-il, et » va m'y attendre. Dans cinq jours j'irai » t'y retrouver. Mais prends la voie de » terre; je te défends l'autre. Quand tu

» seras arrivé, rends-toi avec Démétrius, » sur le bord de la mer. Alors tourne tes » yeux vers l'île de Calypso, et tu m'y » verras paroître ».

Damis avoit en son maître une confiance trop respectueuse, pour douter un moment que ce qu'il annonçoit ne se vérifiât. Cependant il lui demanda si c'étoit son ombre qu'il verroit, ou lui-même en personne. « Moi, vivant, répondit » Apollonius; ou, comme tu le crois, moi » ressuscité ».

Cette annonce prophétique a quelque ressemblance avec celle que fait Jésus dans l'Evangile. Il dit à ses disciples que bientôt il sera livré à ses ennemis, et condamné à mort; mais que le troisième jour il sortira du tombeau, et qu'ils le verront ressuscité.

Damis, toujours obéissant, toujours soumis aux principes pythagoriques, se rendit par terre à Pouzzoles, comme le lui ordonnoit Apollonius, et bientôt il eut lieu de s'en applaudir. Pendant deux

jours on éprouva, sur ces parages, une tempête effroyable, qui fit périr la plupart des vaisseaux qui alors se trouvoient en mer, et brisa ou jeta les autres à la côte. Depuis long-temps il croyoit voir, dans son maître, le talent de connoître l'avenir. Il ne douta pas alors que ce ne fût par un effet de ce don céleste, qu'Apollonius lui avoit ordonné de prendre la voie de terre.

Cinq jours après son premier interrogatoire, on vint chercher le philosophe pour en subir un second. Le prétoire étoit paré, ainsi que dans les jours de cérémonie. Domitien y avoit appelé un grand nombre de personnes distinguées, comme pour rendre plus solennel le jugement qu'il se préparoit à prononcer, et avoir plus de témoins de son impartialité.

Lui-même s'étoit occupé, la veille, de lire avec beaucoup d'attention les chefs d'accusation qu'avoient allégués, dans leurs libelles, les dénonciateurs, et l'on avoit remarqué même qu'à la lecture de

certains articles son visage s'étoit enflammé de colère. Tout annonçoit une séance terrible; et cependant, par une singularité remarquable, que les historiens d'Apollonius attribuent à la protection spéciale dont l'honoroient les Dieux, mais qui doit être attribuée plutôt à la bizarrerie et aux inconséquences de l'empereur, ou tout au plus aux préventions favorables qu'avoit su lui insinuer Ælien, elle se termina aussi favorablement qu'eût pu le désirer l'accusé.

Avant de l'introduire, on lui ordonna de quitter ses habits. Il demanda, en riant, si c'étoit pour prendre un bain, ou pour être jugé, qu'on l'avoit fait venir : et cette réponse plaisante peut donner une idée du sang-froid et du calme qu'il conservoit, dans des circonstances où beaucoup d'autres n'auroient connu que la peur du danger.

Le motif qui avoit fait donner cet ordre si extraordinaire, c'est qu'étant réputé enchanteur, on craignoit l'effet de ses

sortilèges, et qu'on se flattoit de les rendre nuls, en lui enlevant les caractères magiques, signes et herbages, qu'il pouvoit porter sur son corps. On n'eut pas honte de le lui avouer à lui-même, et il se contenta de répondre que l'empereur devroit au moins lui permettre de prendre quelques baguettes aux faisceaux de ses licteurs, pour en frapper les imbécilles qui lui avoient donné un conseil aussi extravagant.

Deux accusateurs l'attendoient, l'un desquels étoit un affranchi d'Euphrate, cet ennemi acharné d'Apollonius, dont il a été parlé plus haut. Pour lui, il avoit préparé une longue apologie de sa conduite; mais il étoit probable qu'on ne lui permettroit pas de la lire. Déjà même on avoit, selon la coutume, apprêté la clepsydre, pour mesurer le temps qui seroit accordé à sa justification. Déjà l'affranchi demandoit qu'on diminuât la quantité d'eau destinée à cette horloge; et il proposa de faire au prévenu des interrogations

successives, auxquelles celui-ci seroit obligé de répondre.

La proposition ayant été agréée par Domitien, Apollonius ne put lire son discours. Au reste, cette pièce, conservée par Damis, nous a été transmise par Philostrate. Mais comme on n'y trouve ni le style mâle et concis du Tyanéen, ni la fière indépendance de sa philosophie, ni sur-tout cette haine de la tyrannie, et ce mépris de la mort qu'il montra dans tous les temps, je me plais à croire que c'est l'ouvrage du rhéteur historien, plutôt que celui du philosophe.

Ce qui me confirme dans cette idée, et lui donne à mes yeux plus que de la vraisemblance, c'est que le ton qu'on prête au sage, dans sa prétendue apologie, diffère beaucoup de la conduite qu'on le voit tenir dans son histoire; c'est que dans le discours il se montre un homme ordinaire, qui, amoureux de la vie, dispute et défend la sienne, et que dans le compte que nous rend de l'interrogatoire

le même historien, qui nous a conservé l'un et l'autre, on y trouve, comme dans le reste de sa vie, *cuncta terrarum subacta, præter atrocem animum Catonis;* enfin, c'est que dans l'apologie il se vanta d'avoir découvert et chassé une lamie, et que quand Philostrate raconte l'histoire de ce monstre, il dit n'avoir trouvé qu'un mot sur cette aventure dans les écrivains qui rédigèrent la vie d'Apollonius.

Lorsqu'on fit entrer l'accusé dans la salle d'audience, il s'avança d'un air serein; mais sans daigner jeter les yeux sur l'empereur, ni paroître même s'apercevoir de sa présence. Cet air d'assurance irrita l'accusateur, qui, saisissant cette occasion de rendre Apollonius odieux, traita son procédé d'arrogance et de révolte, et le somma de révérer, comme toute l'assemblée, le Dieu de tous. C'est le titre que ce délateur infâme donnoit à un exécrable tyran, et voilà jusqu'à quel degré d'avilissement le despotisme avoit dégradé les Romains.

Apollonius leva respectueusement les yeux au ciel, comme pour annoncer que là résidoit le maître de la nature, le seul qu'il reconnoissoit pour le Dieu des hommes : et certes une déclaration de ce genre, faite par un accusé, en présence du tyran qu'elle attaquoit directement, et qui alloit être son juge, diffère beaucoup, je le répète, du ton timide et du caractère incertain qu'on trouve quelquefois dans l'apologie.

A juger de l'animosité des accusations par la haine qu'annonçoit ce début du délateur, ainsi que par celle que sembloit promettre cet affranchi envoyé d'Asie pour témoigner, on devoit croire qu'elles alloient devenir et très-nombreuses et très-graves. Cependant elles se réduisirent à quatre; encore, dans ces quatre, y en avoit-il trois qu'on pouvoit regarder comme des minuties. C'étoit la singularité de vêtement du philosophe; le titre de devin que lui avoient donné certains peuples; la manière dont il avoit

deviné et pressenti la peste d'Ephèse; enfin ce sacrifice prétendu d'un jeune Arcadien, immolé par lui pour connoître l'avenir dans ses entrailles.

Il ne lui fut pas difficile de réfuter de pareilles inculpations; aussi n'y répondit-il qu'en peu de mots. Mais soit que Domitien eût honte de voir un interrogatoire, préparé avec tant d'appareil, aboutir à de semblables misères; soit qu'il voulût affecter de la clémence; soit enfin extravagance de sa part, ou prévention favorable inspirée par Ælien, il termina tout-à-coup la séance, ne fit pas la moindre question sur ce Nerva, dont il avoit jusques-là parlé avec tant de colère, et déclara l'accusé innocent et absous.

Pour tout remerciement, celui-ci lui adressa quelques représentations sur les délateurs : espèce de scélérats, dit-il, qui par leurs calomnies, dépeuploient les villes, remplissoient d'exilés les déserts, semoient les soupçons dans l'armée, la

terreur dans le sénat, et la désolation sur toute la terre.

C'étoit une hardiesse très-remarquable que celle de ce vieillard de quatre-vingt-dix-huit ans, qui, amené nu dans une grande assemblée, couvert d'opprobre par sa tête et son menton rasés, échappé à la mort, osoit néanmoins, dans cet état, donner des leçons au maître de l'empire.

« Au reste, ajouta-t-il, ce n'est point » ma cause, c'est celle de l'innocence op- » primée, que je plaide ici. Quelle que soit » ta puissance, elle ne s'étend pas jusqu'à » moi. Jamais mon ame n'a été sous ton » empire, et en ce moment mon corps » cesse d'y être ».

Alors, citant un vers d'Homère, dont le sens est, *tu ne peux me donner la mort, le destin ne te le permet pas;* il disparut soudain, dit son historien, et laissa l'assemblée dans un étonnement qu'il est difficile de peindre.

On s'attendoit que l'empereur, à cet événement, témoigneroit une grande

colère ; qu'il alloit faire fermer toutes les portes du palais, et ordonner à ses gardes de courir après le magicien. Il feignit de ne pas s'en appercevoir ; et affectant une sorte de tranquillité, parut même vouloir juger une cause nouvelle. Mais son esprit étoit troublé. Bientôt on s'en apperçut, encore plus au désordre de ses idées qu'à l'altération de son visage. Il fit des demandes et des réponses hors de propos. Il oublia même le nom des parties, quoiqu'on le lui eût dit plusieurs fois. En un mot, il ne montra plus dans toute sa personne qu'une agitation involontaire, d'autant plus frappante qu'il cherchoit à la cacher.

Il étoit midi quand ce prodige arriva. Démétrius et Damis se promenoient alors sur le bord de la mer. Après avoir marché pendant quelque temps, ils venoient d'entrer, pour se reposer, dans un temple consacré aux nymphes, et leurs yeux étoient tournés vers l'île de Calypso.

Tous deux s'entretenoient des cruautés

de Domitien, et de leurs craintes pour les jours de leur maître. Démétrius, plus abattu qu'il ne convenoit à un philosophe de l'être, désespéroit déjà de le revoir. Damis cherchoit à lui inspirer la confiance qui étoit dans son ame : confiance fondée sur les assurances que lui avoit données Apollonius. Cependant il s'affligeoit aussi d'en être séparé, et dans sa douleur il s'écrioit : Quand le reverrons-nous?

A ces mots, une voix se fait entendre. Le voici, dit-elle; et à l'instant même Apollonius se trouve au milieu d'eux.

D'abord, et dans le premier mouvement de leur surprise, ils crurent ne voir que son ombre. Mais leur ouvrant les bras, il les invita tous deux, comme Thomas l'est dans l'Evangile, à le toucher, à palper son corps; et alors, bien assurés qu'ils le voyoient vivant, ils ne songèrent plus qu'à lui témoigner, par leurs embrassemens et leurs amitiés, tout le plaisir qu'ils ressentoient.

Damis le questionna beaucoup sur ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'il avoit cessé de le voir. Apollonius répondit qu'ayant, dans la matinée, plaidé sa cause devant l'empereur, il l'avoit gagnée à midi.

« Quoi! vous étiez dans l'instant à » Rome, s'écria Démétrius! et vous voilà » tout-à-coup ici! — Je n'ai eu pourtant, » répliqua le vieillard, ni le bélier de » Phryxus pour voguer sur les eaux, ni » les ailes de Dédale pour traverser les » airs. Mais un Dieu favorable m'a pro- » tégé, et c'est lui qui a tout fait ».

Je ne dirai pas avec Fleury que ce miracle *n'est pas possible sans le secours du démon.* Mais je dirai que si Apollonius s'est vanté, comme le raconte son historien, d'avoir été, en un instant, transporté de Rome à plus de quarante lieues de la ville, Apollonius fut ou un imposteur, ou un fou. Je dirai que Damis, dans ses récits, ne se montrant que trop souvent porté à l'exagération et à l'amour du

merveilleux, c'est probablement Damis qui est coupable d'avoir rendu ici son maître complice de son mensonge, en mettant dans sa bouche tous les détails du miracle extravagant qu'il lui prête.

Au reste, son récit ne fût-il pas, par son impossibilité physique, une vraie fable, lui-même nous apprendroit à nous en défier par la contradiction absurde qu'il y insère. Après avoir raconté qu'Apollonius n'avoit rien à redouter du pouvoir de Domitien, et qu'il le prouva en disparoissant à ses yeux, il ajoute que revenant le soir à Pouzzoles, lui et Démétrius parurent craindre que l'empereur ne le fît poursuivre et arrêter dans la ville, et qu'Apollonius répondit à leurs terreurs, en leur souhaitant d'être aussi difficiles à prendre que lui. Assurément, quand on croit à un homme la faculté de disparoître devant ses ennemis, on ne doit pas, à moins d'être un imbécille, appréhender pour lui qu'il tombe en leur pouvoir.

Tous deux vinrent passer la nuit chez Démétrius. Apollonius, en y entrant, fit au Soleil son sacrifice ordinaire. Puis, après s'être lavé les pieds et avoir vu souper ses deux disciples, il alla se coucher, alléguant qu'il avoit plus besoin de repos que de nourriture, et récitant, pour se rendre le Sommeil favorable, les vers qu'Homère avoit composés en l'honneur de ce Dieu (1).

L'inquiétude avoit empêché Démétrius de dormir. Il craignoit que Domitien n'eût envoyé des cavaliers après le fugitif pour l'enlever, et à chaque instant il croyoit entendre le pas des chevaux. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il vint le trouver au point du jour, et lui demanda dans quelle contrée il se proposoit de chercher un asile.

Ces alarmes, et la question qui en étoit

(1) Sur ce besoin de repos, Fleury remarque qu'*il reste une lassitude extraordinaire à ceux que le démon a transportés d'un lieu à un autre.*

la suite, prouvent évidemment que le disciple ne croyoit point à l'évasion miraculeuse de son maître, et que c'est là un conte, imaginé postérieurement par Damis ou par Philostrate. Sans doute le captif avoit trouvé le secret de s'échapper de sa prison, soit par la faveur d'Ælien, soit par quelque moyen particulier, et alors ses disciples avoient raison de craindre qu'il ne fût poursuivi dans sa fuite et arrêté.

Il rassura Démétrius sur ses alarmes, et déclara, au reste, qu'il comptoit se retirer en Grèce. « En Grèce, répli-» qua le cynique! j'aurois cru qu'un pays » ouvert de tous côtés étoit une retraite » peu sûre pour un homme que son cos-» tume y trahira plutôt encore qu'ail-» leurs. Aussi mon projet n'est-il pas de » me cacher, reprit Apollonius. Le ciel » me gardera là comme dans toute autre » contrée. Mais dussé-je y trouver la » mort, ne vaut-il pas mieux, après tout, » mourir à la face du soleil, qu'enfoui

» dans un souterrain ou dans quelque ca» verne »?

Sur cela, se tournant vers Damis, il lui demanda s'il y avoit dans le port un vaisseau qui s'apprêtât à faire voile pour la Sicile; et sur la réponse de celui-ci, que la veille le trompette en avoit annoncé un prêt à partir, il alla aussitôt s'y embarquer avec lui.

En Sicile, il leur fallut parcourir plusieurs ports, avant de rencontrer une occasion pour se rendre en Grèce. Enfin, ils trouvèrent un vaisseau qui portoit des marchandises dans l'Elide. Ils le montèrent, et débarquant à l'embouchure de l'Alphée, se rendirent à Olympie, où le premier soin d'Apollonius fut d'aller dans le temple de Jupiter rendre graces au Dieu de sa délivrance.

La grande célébrité dont il jouissoit par toute la Grèce, y avoit fait une nouvelle publique de son procès à Rome. Déjà la renommée avoit, à l'ordinaire, répandu, sur son compte, mille bruits ridicules,

plus absurdes les uns que les autres. Ici on le disoit brûlé vif; là, jeté dans un puits. Selon les uns, l'empereur l'avoit condamné à mourir de faim; selon d'autres, il avoit été renvoyé avec une couronne de cloux enfoncés dans la tête.

D'abord, quand on apprit son arrivée, personne ne voulut y croire. Cependant la nouvelle se confirmant de jour en jour, on accourut de toutes parts pour le visiter. Il n'y avoit personne qui ne voulût connoître ce vieillard respectable, que son âge si avancé, son antique réputation et sa dernière aventure rendoient si fameux. Chacun cherchoit à pouvoir se vanter de lui avoir parlé. Tous lui demandoient principalement comment il avoit échappé à un tyran tel que Domitien.

Il répondoit simplement, sans humeur comme sans orgueil; je me suis justifié, et j'ai été absous : réponse qui, comme mille autres traits semblables de sa conduite, prouve qu'il fut constamment modeste; que jamais, dans ses discours, il ne

s'attribua aucun pouvoir surnaturel, et que les prodiges qu'on lui prête sont ou le fruit de l'enthousiasme et de la crédulité, ou l'ouvrage de ceux qui ont écrit sa vie.

Ce n'est pas, au reste, qu'échappé au danger il en fût devenu circonspect et timide. Sa haine pour la tyrannie fut toujours la même, et il continua d'en donner des preuves.

Un jour qu'il étoit dans le temple de Jupiter, deux jeunes Athéniens s'approchèrent de lui; et après quelques questions de curiosité sur son interrogatoire à Rome, se répandant en éloges outrés de Domitien, l'un dit, avec une adulation affectée, que l'empereur étoit particulièrement cher à Minerve. Arrête, répondit Apollonius; tu ferois rougir la déesse devant son père.

L'autre, malgré cette repartie foudroyante, continua sur le même ton. Il remarqua que les Athéniens avoient, d'un accord unanime, conféré la dignité de

leur éponyme à Domitien; et que sous ce point de vue, on ne devoit pas s'étonner que Minerve eût une affection particulière pour le premier magistrat de sa ville chérie. « S'il aime la déesse autant qu'il » en est aimé, reprit le philosophe, je » lui conseille d'assister à la prochaine » panathénaïque ». (J'ai déjà dit que dans ces fêtes solennelles, on célébroit la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton; ces héros qui avoient assassiné un tyran d'Athènes.)

Jamais jusque-là il n'avoit mis à profit, pour son intérêt particulier, la considération personnelle dont il jouissoit, et sur-tout chez les prêtres. Il en tira parti cette fois-là. Damis l'ayant prévenu que sa bourse se trouvoit épuisée, et qu'il ne lui restoit plus rien pour leur dépense: Nous y songerons demain, répondit-il.

Le lendemain, il alla au temple, et s'adressant au grand-prêtre, lui dit: « J'ai » besoin, pour moi et pour mon disci- » ple, de dix mille drachmes. Je te les

» demande. Daigne me les accorder sur les » offrandes faites ici à Jupiter, à moins » que tu ne soupçonnes ma confiance de » nature à déplaire au Dieu. Ce qui lui » déplairoit, répondit le prêtre, c'est que » je te refusasse, quand même tu me de- » manderois davantage ».

Après avoir séjourné à Olympie quarante jours, et s'y être formé de nouveaux disciples, Apollonius passa dans l'Arcadie, pour y consulter Trophonius. Déjà il avoit visité le temple dédié à ce fils d'Apollon; mais il n'étoit pas descendu dans le souterrain où se rendoient ses oracles.

C'étoit un trou obscur, étroit et profond, dans lequel on s'enfonçoit les pieds en avant. Il falloit y porter quelques gâteaux pétris avec du miel, pour appaiser, disoit-on, des serpens qui en occupoient l'entrée. Une fois introduit, on se sentoit emporté par un courant très-violent; après quoi, on voyoit le demi-dieu, ou plutôt on ne voyoit rien: car presque tou-

jours on y perdoit connoissance; et les prêtres, avant d'y conduire quelqu'un, avoient soin de lui donner à boire une eau préparée, qu'ils appeloient d'oubli, et qui possédoit la propriété, disoient-ils, de lui faire oublier tout ce que sa mémoire avoit su jusque-là.

Il sortoit du trou par les pieds, comme il y étoit entré. On l'asseyoit sur un siége, appelé de ressouvenir, pour lui rappeler ce qu'il venoit de voir et d'entendre. Les prêtres le questionnoient sur tout cela. Puis on le conduisoit dans un lieu préparé, où d'autres personnes étoient chargées de le traiter, et de lui rendre la connoissance et la vie.

Tel étoit cet oracle de Trophonius, l'un des plus célèbres de la Grèce, et l'une des friponneries les plus insignes qu'ait jamais imaginées la charlatannerie religieuse. Si Apollonius n'avoit voulu qu'en connoître la turpitude dans tous ses détails pour les révéler au peuple, et le désabuser sur sa crédulité, son projet eût été

vraiment philosophique. Mais croyant à sa religion, et par conséquent aux oracles, il ne porta probablement, dans la visite de celui-ci, qu'un respect aveugle et une curiosité dévote.

Néanmoins les prêtres craignirent apparemment qu'un homme si vertueux et si éclairé, ne reconnût leur fourbe, et qu'alors il ne se crût obligé à la démasquer. Au moins ils refusèrent de l'admettre dans la caverne, prétextant qu'il avoit choisi, pour faire sa demande, un jour réputé malheureux; mais assurant formellement au peuple que jamais ils ne laisseroient profaner un lieu si saint, par la présence d'un enchanteur.

Il n'insista pas davantage, et alla s'asseoir avec quelques-uns de ses disciples, près de la fontaine d'Hercinie, où il passa le reste de la journée, à causer sur les différens oracles, et particulièrement sur celui de Trophonius, le seul de tous où la réponse étoit rendue par la personne même qui consultoit. Mais le soir, quand

la nuit fut venue, il fit lever, par ses disciples, la grille qui fermoit le trou, et s'y enfonça seul, sans gâteaux et sans l'entremise de personne.

C'étoit une entreprise hardie, et même assez téméraire, que celle de vouloir pénétrer, la nuit, dans un souterrain obscur, et où se passoient, disoit-on, des aventures fort extraordinaires.

D'un autre côté, il y avoit tout à croire que les prêtres, furieux de voir leurs mystères violés, crieroient à la profanation, et que pour épouvanter ceux qui seroient tentés de la renouveler, ils ameuteroient le peuple contre le sacrilége, et demanderoient sa mort.

Néanmoins tout réussit. Non-seulement Trophonius applaudit à l'audace du philosophe; non-seulement il se fit voir à lui, mais il consentit même à le recevoir dans la caverne pendant sept jours de suite: grace que jusques-là il n'avoit encore accordée à personne. Quant à ses prêtres, il leur témoigna, pour Apollonius, beaucoup

d'estime, et leur ordonna même de l'accompagner en Aulide, où ils verroient, disoit-il, les prodiges les plus étonnans.

Philostrate ne nous apprend pas quels furent ces miracles. Seulement il dit qu'Apollonius écrivit sur un cahier tout ce que lui révéla l'oracle pendant leurs entretiens; que dans ce recueil il inséra les principes et les maximes de Pythagore, son maître, et que les ayant présentés au Dieu, en lui demandant si cette philosophie étoit la plus pure de toutes, il lui fut répondu que oui.

Le livre dont il s'agit parvint, après la mort de l'auteur, entre les mains de l'empereur Adrien, qui le déposa dans son palais d'Antium. Ce lieu de plaisance étoit, de tous ceux que possédoit le prince, celui qu'il aimoit davantage. Il s'étoit plu à l'embellir, et y avoit formé une bibliothèque magnifique, dans laquelle il plaça, d'une manière distinguée, tout ce qu'il put recueillir des ouvrages et même des lettres particulières d'Apollonius.

Le philosophe séjourna près de deux ans en Grèce, occupé, à son ordinaire, de voyages utiles et d'enseignemens sages. Peut-être même y fût-il resté jusqu'à sa mort; mais un établissement nouveau, et qui l'intéressoit, l'appela en Ionie.

Là, les disciples qu'il s'y étoit attachés précédemment, venoient de se réunir et de former une sorte de congrégation qui professoit ses principes, et s'appeloit, de son nom, les philosophes Apolloniens. Déjà, par un effet de cette ferveur qui anime toutes les institutions naissantes, ils étoient devenus assez nombreux. Mais ils se montroient très-sévères dans leur doctrine, et s'étoient dévoués uniquement à l'étude de la philosophie, affectant de mépriser l'art oratoire, qu'ils regardoient comme une science futile, occupée uniquement de mots.

Ils voulurent, avant tout, consulter leur maître sur les réglemens nécessaires pour organiser leur association; et lui, de son côté, crut utile d'aller les diri-

ger et les aider de ses lumières, dans un moment où les premières erreurs pouvoient devenir dangereuses pour l'établissement même. Mais bientôt un événement d'une toute autre importance attira l'attention générale et la sienne, ce fut la mort de Domitien.

Pendant plusieurs jours, le soleil avoit paru cerné, dans sa circonférence, d'un cercle obscur. Sa lumière étoit devenue pâle, et ce phénomène, qu'on avoit déjà vu à la mort de César, jetoit dans les esprits une alarme qui, quoique vague, n'en étoit pas moins inquiétante.

Apollonius se trouvoit encore en Grèce quand ce prodige arriva; et comme il passoit pour être instruit également dans les choses divines et humaines, le gouverneur crut de son devoir de l'appeler auprès de lui pour le consulter. D'abord il répondit que les Dieux avoient leurs secrets, qu'il convenoit à la sagesse humaine de respecter. Mais le magistrat renouvelant ses instances, et paroissant

craindre que le soleil ne s'éteignît et ne laissât la terre dans une nuit éternelle, le philosophe répliqua qu'à cette nuit succéderoit une grande lumière.

Vouloit-il dire que l'encroutement accidentel du limbe de l'astre lumineux cesseroit bientôt, et qu'alors il paroîtroit plus brillant encore qu'auparavant? Sa réponse ne fut-elle qu'une de ces défaites insignifiantes dont usent quelquefois les gens d'esprit, quand ils n'ont rien de bon à dire? Quoi qu'il en soit, on n'en tira pour le moment aucune conséquence bien déterminée, et il étoit difficile d'en tirer une.

Mais postérieurement, quand Domitien eut été assassiné, on la rendit prophétique. On prétendit qu'elle annonçoit le règne heureux de Nerva, qui devoit succéder au règne affreux du tyran, et que ce cercle obscur du soleil avoit désigné le meurtrier Stéphanus, dont le nom grec signifie couronne.

Ce Stéphanus, ou Étienne, étoit in-

tendant de Flavia Domitilla, sœur de Domitien, et femme de Flavius Clemens, homme consulaire, et proche parent de l'empereur. Domitien, n'ayant point d'héritiers, avoit, pendant quelque temps, regardé comme les siens les enfans de sa sœur, et confié leur éducation au célèbre Quintilien. Mais le monstre, sous différens prétextes, avoit fait enfin mourir les enfans et le père, et il menaçoit la mère du même sort, quand Stéphanus, désespéré de ces forfaits, et alarmé pour sa maîtresse, résolut de la sauver, et de délivrer Rome, en poignardant le tyran.

Après s'être assuré de quelques compagnons d'un courage et d'une fidélité à l'épreuve, il se rendit avec eux au palais, un jour d'audience. Son bras gauche étoit enveloppé de bandes, comme s'il eût été blessé. Depuis plusieurs jours il affectoit de se montrer avec cet appareil; mais ce jour-là, il avoit caché sous ses bandes un poignard.

Dans cet état, il se présenta devant

l'empereur, et s'approcha de lui, en demandant à l'instruire d'un complot qui l'intéressoit personnellement. Domitien, pour n'avoir pas de témoins d'une révélation aussi intéressante, sortit de la salle d'audience, et le conduisit dans une pièce voisine, où ils se trouvèrent seuls.

Là Stéphanus, cherchant à occuper son attention par une fausse confidence, lui dit que ce Clemens, qu'il croyoit avoir fait mettre à mort, étoit vivant, et qu'en ce moment il formoit une conjuration, qui, au premier jour, alloit éclater. En même temps, il lui présenta, sur cette conspiration prétendue, un mémoire, que celui-ci se mit à lire.

Lorsqu'il l'eut ainsi distrait, il tira son poignard, et l'en frappa; mais le coup n'atteignit que la cuisse. Domitien, qui étoit fort et robuste, ne lui donna pas le temps de redoubler. Il se jeta sur lui, le terrassa, et peut-être l'eût étranglé. Mais les conjurés, qui étoient là aux aguets, accoururent à son secours, et

fondant tous ensemble sur le monstre, ils l'achevèrent. Cependant quelques soldats, qui n'étoient pas des leurs, étant survenus en même temps, Etienne fut massacré à son tour.

Au moment où ce grand événement se passoit à Rome, Apollonius se trouvoit à Ephèse, et il haranguoit le peuple dans le xyste, sorte de cours, planté d'arbres, et qui servoit aux exercices publics. Tout-à-coup il interrompit son discours, parut ému, tressaillit, poussa un cri; puis, lâchant quelques mots entrecoupés, il fixa les yeux en terre, et se tut. Enfin il recula de quatre pas, et s'écria d'une voix forte: Frappe, brave Stéphanus; frappe, et garde qu'il n'échappe.

Les Ephésiens, étonnés de cette scène étrange à laquelle ils ne comprenoient rien, attendoient, dans le plus profond silence et la vue fixée sur lui, comment elle se termineroit. Il regardoit attentivement et paroissoit agité, comme s'il eût été présent à l'action, et qu'il eût voulu

seconder les conjurés. Enfin reprenant ses esprits: « Citoyens, s'écria-t-il, réjouissez-vous. Au moment où je vous parle, » le tyran n'est plus; j'en jure par Minerve. Il n'est plus; et je vois son corps, » qu'ont souillé tous les crimes, étendu » mort sur le carreau ».

Quelque joie qu'excitât cette annonce, personne n'osoit y croire. Déjà même plusieurs des assistans s'apprêtoient à se retirer, de peur qu'on ne leur fît un crime d'avoir paru y ajouter foi, ou l'écouter avec plaisir. L'orateur les arrêta.

« Je ne m'étonne pas, dit-il, que vous » croyez difficilement à une nouvelle » qu'on ne sait pas même encore dans » tous les quartiers de Rome. Mais voilà » qu'elle s'y répand. Le peuple court en » foule au palais pour s'en assurer; et » déjà dans beaucoup de rues, il se livre » à la joie. Pour vous, attendez encore. » Dans peu, des courriers viendront vous » l'apprendre; et alors vous en remercierez les Dieux par des sacrifices. Quant à

» moi, je cours dans leur temple leur » rendre graces de ce qu'ils m'ont com- » muniqué ».

Ce fait si incroyable se vérifia néanmoins dans tous ses détails. On apprit bientôt que Domitien étoit tué, et qu'il l'avoit été le jour et au moment même désigné par Apollonius. L'annonce divinatoire qu'en avoit faite le sage de Tyane, devint célèbre dans tout l'empire. Dion, qui la rapporte, dit que tout invraisemblable qu'on la trouvera, elle n'en est pas moins vraie.

Et en effet, à ne consulter que les règles ordinaires de la critique, comment ne pas croire un événement arrivé à la face de tout un peuple, attesté par les historiens du temps, et que personne n'a démenti! S'il est un prodige prouvé, s'il en est un qu'on ne puisse affoiblir par aucune explication quelconque, c'est assurément celui-ci, et cependant il n'est point douteux que c'est une fable. Puis, après cela, croyez en tout à l'histoire.

Baronius, d'après le témoignage de Dion, n'hésite pas à regarder l'anecdote comme véritable. Mais il l'attribue au pouvoir des démons, et prétend qu'il est très-facile à ces esprits infernaux de connoître ce qui se fait dans tout l'univers, et d'en instruire les hommes qui leur sont dévoués. On a déjà vu, par plusieurs endroits de mon ouvrage, que cette explication est celle qu'ont adoptée, de préférence, la plupart des auteurs ecclésiastiques modernes. On verra plus bas que c'étoit celle qu'avoient donnée avant eux les pères de l'église et ses premiers historiens.

Domitien eut pour successeur Nerva, comme l'avoit annoncé encore Apollonius. A peine le nouvel empereur fut-il reconnu par le peuple et les armées, qu'il écrivit au vieillard, son ami, pour lui en faire part. A l'entendre, il étoit aussi redevable de sa dignité nouvelle aux conseils du sage, qu'à la faveur des Dieux, et il l'invitoit à se rendre auprès de lui, pour

l'aider dans l'administration de l'empire.

Le philosophe qui, plus jeune, s'étoit refusé, sur cet objet, aux sollicitations de Vespasien et de Titus, n'avoit garde, devenu très-vieux, de céder à celles de Nerva. Il se contenta de lui répondre que bientôt tous deux se rejoindroient, et pour long-temps; mais que ce seroit dans un lieu où l'un n'auroit point de sujets, et l'autre point de maître.

Un vieillard de cent ans pouvoit parler ainsi à un empereur d'environ soixante et huit, débile et cassé, et son annonce, fondée sur les loix de la nature, n'avoit assurément rien de prophétique. Cependant Nerva étant mort après un règne d'environ seize mois, on ne manqua pas de la regarder comme telle: tant est puissant l'empire des préventions! tant le hasard favorise, dans leur célébrité, les hommes qui ont une fois acquis une grande renommée!

Apollonius ne se crut pas acquitté par un simple billet envers un prince du mé-

rite et du rang de Nerva. Il crut devoir, à son nouveau titre, à leur ancienne liaison, aux prévenances qu'il venoit d'en recevoir, de lui répondre plus au long. Il lui écrivit donc une lettre fort ample, remplie des instructions et des conseils de l'amitié, et que Damis fut chargé de lui porter.

Jusques-là jamais pareille commission n'avoit été confiée à Damis. Attaché fidèlement à son maître, il ne s'étoit point séparé de lui un seul instant, depuis le jour où il l'avoit connu à Ninive, et ce ne fut point sans une véritable peine qu'il se vit obligé de le quitter. Mais le centenaire vieillard se sentoit près de sa fin. Depuis quelque temps il répétoit souvent cette maxime d'Epicure : *Cache ta vie le plus que tu pourras : si tu ne l'as point fait, cache au moins ta mort;* et il ne vouloit pas avoir pour témoin de la sienne un homme qui se faisoit un devoir religieux de ne point le quitter.

Aussi est-ce à cette époque que le dis-

ou qu'il s'agit d'un autre Apollonius que le nôtre.

Philostrate ne nous a transmis de celui-ci que quelques lettres fort courtes, et l'apologie qu'il composa pour se disculper devant Domitien. J'ai déjà proposé quelques doutes sur cette dernière pièce, dans laquelle je n'ai reconnu ni le style, ni le caractère d'Apollonius, et qui m'a paru plutôt l'ouvrage du rhéteur que le sien.

Quant aux lettres, Oléarius en a publié quatre-vingt-quinze, dans le nombre desquelles s'en trouve une de l'empereur Claude, et une autre d'un roi de Babylone, dont le nom est différent de celui de Bardane. Ces deux dernières sont visiblement apocryphes, et peut-être ne serois-je pas embarrassé de prouver que plusieurs des quatre-vingt-treize autres le sont aussi, et particulièrement celle qui est adressée à un troisième frère d'Apollonius, dont l'histoire ne parle pas.

J'ai inséré, dans le cours de mon ou-

vrage, celles que Philostrate a employées dans le sien. J'en citerai plus bas quelques-unes de celles qu'a données Oléarius.

Quant à cette mort qui, à proprement parler, n'en est pas une, s'il y avoit quelqu'un dont nous eussions pu en espérer des détails, c'eût été assurément Philostrate, qui, pour recueillir tout ce qu'il pourroit apprendre sur Apollonius, et pour vérifier tout ce qu'il avoit lu sur lui, entreprit, d'après l'aveu et avec la protection de l'impératrice Julie, de visiter la plupart des contrées qu'il avoit parcourues. Mais, sur cet objet, toutes ses recherches furent inutiles. Ce qu'il en raconte se réduit à dire qu'on cessa de voir Apollonius, et que du reste on ne connoissoit ni la manière, ni même le lieu de sa disparition. Seulement il rapporte, sur ce fait, trois traditions différentes, qui, par leurs contradictions et leurs invraisemblances, ne font qu'accroître les incertitudes.

Selon la première, ce fut à Ephèse que le philosophe termina sa carrière. Il n'avoit alors à son service, dit-on, que deux filles esclaves : tous ceux de l'autre sexe qu'il avoit eus et qu'il avoit affranchis pendant sa vie, étant morts. Avant de quitter celles-ci, il en affranchit une. L'autre, se plaignant de ce qu'il ne lui accordoit pas la même grace : Console-toi, lui dit-il ; c'est pour ton bien que je le fais, et tu t'en applaudiras bientôt.

Effectivement, ajoute-t-on, elle fut, après la mort de son maître, vendue à un riche marchand, qui, bien qu'elle fût médiocrement belle, l'épousa, et en eut plusieurs enfans.

Quand même cette historiette ne seroit pas invraisemblable par la prédiction qu'elle suppose, elle le deviendroit par ses divers détails. Est-il croyable qu'Apollonius, toujours voyageant, toujours courant de ville en ville, et de contrée en contrée, presque toujours accompagné de nombreux disciples, desquels il exigeoit

la continence la plus parfaite, ait eu à son service deux femmes, et deux femmes assez jeunes encore pour que l'une pût inspirer de l'amour? L'est-il même qu'il ait jamais possédé des esclaves mâles?

A la vérité, nous lisons que quand il voyagea dans l'Inde, il prit, pour l'accompagner et le servir en route, deux Tyanéens de sa connoissance, et l'on conçoit que quelqu'un qui, partant d'Antioche, entreprenoit seul un voyage si long et si périlleux, devoit s'associer quelques personnes sûres. Mais croira-t-on que, dans le reste de sa vie, il se soit fait servir par des esclaves? lui qui vivant si durement, professant la pauvreté la plus rigide, renonçant par principes à tous les genres quelconques de jouissances, n'avoit aucun besoin de serviteurs?

La seconde version sur son assomption, est qu'elle eut lieu à Lindes, ville de l'île de Rhodes. Là, dit-on, s'étant rendu dans le temple de Minerve, tout-à-coup il disparut, en présence d'une grande as-

semblée; et, jamais depuis, personne ne put dire ce qu'il étoit devenu.

Enfin, d'autres plaçoient la scène dans l'île de Crète, et voici comme ils la racontoient:

L'île avoit un temple dédié à Dictynne, et enrichi, depuis de longues années, par les offrandes des peuples. Quand l'heure de le fermer étoit arrivée, les prêtres lâchoient, pour veiller à la garde de ces trésors, de gros dogues, redoutables par leur force et leur férocité. Personne, dans ces momens de retraite, n'eût osé approcher du lieu saint, sans risquer d'être dévoré. Rassuré sur le danger, Apollonius vint plusieurs fois y faire sa prière, aux heures défendues; et chaque fois on vit ces chiens, si terribles pour tout le monde, le flatter et le caresser affectueusement.

Une preuve aussi marquée de la protection accordée à l'étranger par la déesse, eût dû inspirer aux prêtres quelque respect et quelques égards pour lui. Ils cru-

rent y voir du sortilège; et en conséquence ils saisirent le voyageur, et l'enfermèrent dans leur enceinte, chargé de chaînes. Vers minuit, le prisonnier appela ses gardes. « Je vais au temple faire mes » prières, leur dit-il, et je vous en pré- » viens, pour vous empêcher de croire » que je me suis évadé furtivement ».

A ces mots, sa chaîne tombe. Il passe au milieu d'eux; et leur stupeur est telle, que pas un seul ne songe à l'arrêter. A peine est-il aux portes du temple, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes. A peine y est-il entré, qu'elles se referment; et tout à coup on entend des voix célestes et virginales, qui, dans leurs chants mélodieux, lui adressent ces paroles: « Quitte » la terre, être divin; quitte la terre, et » suis-nous ».

Cette anecdote, sur-tout dans ses derniers détails, est charmante. D'ailleurs, elle a, plus que les deux autres, si j'ose m'exprimer ainsi, le vernis de miracle, et je suis surpris qu'elle n'ait pas prévalu.

Au reste, les Crétois y croyoient fermement, et de là vint la grande vénération qu'ils eurent pour Apollonius.

Dès qu'il avoit cessé d'être au nombre des vivans, Tyane s'étoit empressée de lui témoigner la sienne. Fière du nom de Tyanéen, qu'il avoit porté pendant toute sa vie avec tant de plaisir; devenue par lui célèbre aux yeux des peuples, elle rendit, à sa mémoire, des honneurs divins; lui érigea un temple qui subsistoit encore au sixième siècle; regarda comme sacrés les différens lieux que sa naissance ou son séjour avoit illustrés; et dans l'endroit même où il avoit tenu son école, en établit une, consacrée exclusivement à professer sa philosophie. Cette école fut même citée bientôt entre toutes les autres pour un prodige, d'un genre nouveau, qu'il y opéra; car quelle est l'espèce de miracle qu'on ne lui attribue!

Si parmi les philosophes grecs, il y en avoit beaucoup qui croyoient à l'immortalité de l'ame, beaucoup plus encore n'y

croyoient point. D'autres ne trouvant point qu'elle fût assez bien prouvée, suspendoient leur jugement; et sur cette matière, ils n'osoient ni prononcer, ni avoir une opinion.

Parmi ces derniers, il s'en trouva un, dit-on, qui, curieux de s'éclaircir, chercha de bonne-foi la vérité. Dans son incertitude, il crut qu'Apollonius, ayant professé ce dogme pendant sa vie, il pouvoit, à présent qu'on le disoit mort et admis au nombre des Dieux, s'adresser à lui pour obtenir d'être convaincu. Il vint donc à Tyane, fit ses prières au Dieu nouveau, visita son temple, et pendant quelque temps lui demanda des lumières.

Les lumières n'arrivoient point. Impatient de n'en point recevoir, il alla un jour s'en plaindre dans son école. « Voilà » dix mois, dit-il, que je sollicite une ré» ponse, et dix mois que je l'attends en » vain. S'il entendoit ma requête, s'y » montreroit-il sourd et insensible? Non; » à son silence, je juge qu'il est mort tout

» entier, et qu'il ne reste plus rien de » nous après le trépas ».

De pareils discours étoient faits pour produire de fâcheuses impressions sur l'esprit du peuple. Quelques jours après, le sceptique revint dans l'école. Son dessein étoit d'y assister aux leçons, et de disputer sur l'ame. Mais tout-à-coup il est frappé de sommeil, et involontairement il tombe endormi sur une table. Bientôt on le voit tressaillir et suer à grosses gouttes. Enfin il se réveille, en criant de toutes ses forces : Oui, je te crois, divin Apollonius; oui, je te crois.

On lui demande ce que signifient ces paroles. « Eh quoi ! répond-il, ne le voyez-» vous pas devant vous? N'entendez-vous » pas son discours? Voici l'oracle qu'il » vient de prononcer. *L'ame est une* » *émanation de la nature divine. Elle est* » *immortelle, et ne dépend pas de ta vo-*» *lonté. Que ton corps périsse, elle s'en* » *échappera, en brisant ses liens, et s'en-*» *volera dans l'espace. Toi qui doutes*

» *qu'il restera quelque chose de toi après* » *ta mort, pourquoi m'interroges-tu, si* » *tu te crois égal aux bêtes* » ?

Il se pouvoit que l'homme qui venoit de parler ainsi, fût payé pour jouer ce personnage. Mais en le supposant de bonne foi, on peut penser aussi qu'occupé depuis long-temps d'une question importante dont il attendoit avec impatience la solution, il aura cru entendre cette décision dans un rêve. Ce sont là des effets de l'imagination, très-ordinaires. Mais pour les Tyanéens, ce fut une apparition réelle. Ils ne doutèrent point du miracle; et sans songer que la doctrine prêtée à leur compatriote étoit contraire à celle de la métempsycose, qu'il avoit professée toute sa vie, ils l'en révérèrent avec plus de ferveur encore.

Cette dévotion ne fut point perdue; la ville, près de deux siècles plus tard, en retira le fruit. L'empereur Aurélien, ayant soumis la Bithynie, conduisoit son armée à travers la Cappadoce, lorsqu'il se

vit arrêté par Tyane, qui, je ne sais pourquoi, ferma ses portes et refusa de lui donner passage. Les troupes, furieuses de cet affront, demandèrent qu'il leur permît d'attaquer la ville, résolues de la mettre au pillage et d'égorger tous les habitans; lui-même, dans sa colère, jura qu'il n'y laisseroit pas un chien en vie.

Elle alloit être détruite pour jamais, quand Apollonius la sauva. Au moment où l'empereur rentroit dans sa tente, il lui apparut, et lui dit: « Aurélien, veux-» tu régner avec gloire? sois clément. » Veux-tu vaincre? épargne le sang de » mes compatriotes ».

A ce langage seul, le prince eût deviné sans peine Apollonius. Il le reconnut à sa physionomie, dont il avoit souvent vu les traits dans les tableaux et les statues qu'offroient de lui la plupart des temples de l'Asie mineure. Etonné de l'apparition, mais soumis aux ordres du Dieu, il lui demanda sa protection, lui promit un

temple et des sacrifices, et jura d'épargner Tyane.

Pendant ce temps, son armée s'en emparoit par la trahison d'un certain Héraclémon, qui, craignant pour sa fortune et sa vie, cherchoit à les conserver, en livrant à la vengeance des armes romaines, tous ses concitoyens. L'empereur prit possession de la ville. Mais le premier usage qu'il y fit de son autorité, fut de condamner le traître à mort, disant qu'un homme capable d'avoir manqué de foi aux siens, le seroit bientôt de lui en manquer à lui-même.

Les soldats s'attendoient néanmoins qu'il alloit donner le signal pour le massacre et le pillage. Impatiens que l'ordre tardât à venir, ils députèrent vers lui quelques-uns des leurs; mais il répondit: « J'ai juré, je l'avoue, de ne pas laisser » dans Tyane un chien vivant. Eh bien, » que mon serment soit accompli. Tuez-» les tous; mais qu'il n'y ait pas une

» seule goutte de sang humain qui coule » avec le leur ».

C'est Vopiscus, historien, auquel nous devons la vie de plusieurs empereurs, qui raconte ce fait dans celle d'Aurélien. Il n'y parle d'Apollonius qu'avec respect, et le représente comme un sage d'une réputation et d'une autorité très-imposantes; comme un philosophe fameux, un véritable ami des Dieux, et qui, ainsi qu'eux, méritoit lui-même d'avoir des autels : *Celeberrimæ famæ autoritatisque sapientem, veterem philosophum, amicum verum deorum, ipsum etiam pro numine frequentandum.*

Quant à l'anecdote que je viens de raconter, Vopiscus dit la tenir de personnages dignes de foi, et l'avoir lue dans les livres de la bibliothèque ulpienne. Mais il ajoute qu'un motif de crédibilité, bien plus déterminant encore pour lui, c'est le caractère d'Apollonius.

« Car qu'y a-t-il, parmi les hommes,

» de plus saint, dit-il, de plus respecta-
» ble, de plus sacré, de plus divin que
» lui? Il a rendu la vie à des morts. Il
» a fait et dit des choses surnaturelles,
» comme on peut s'en convaincre dans les
» auteurs grecs qui ont écrit sa vie. Pour
» moi, continue Vopiscus, si je vis, et
» s'il daigne approuver mon entreprise,
» je me propose d'écrire l'histoire d'un si
» grand homme, non que ses actions aient
» besoin de mes éloges, mais pour que
» tout le monde connoisse ce qu'il a fait
» d'admirable ».

Quid enim illo viro sanctius, venerabilius, antiquius, diviniusque inter homines fuit? Ille mortuis reddidit vitam. Ille multa ultra homines et fecit et dixit; quæ qui velit nosse, græcos legat libros qui de ejus vitâ conscripti sunt. Ipse autem, si vita suppetat, atque ipsius viri favori usquequaque placuerit, breviter tanti viri facta in litteras mittam: non quò illius viri gesta munere mei sermonis indi-

geant, sed ut ea quæ mirandà sunt, omnium voce prædicentur (1).

(1) Sur le fait cité par Vopiscus, et qu'on vient de lire, je dirai ici, en passant, que c'est une des difficultés que s'est proposées l'abbé Houtteville, dans son ouvrage de *la Religion prouvée par les faits*. Il y répond à sa manière; mais il en est de cette objection, comme de beaucoup d'autres qu'il s'est faites; je doute qu'il la détruise. Voici sa réponse :

« Il me restoit un mot à dire de l'apparition prétendue d'Apollonius à l'empereur Aurélien. Mais » comme on n'autorise ce fait d'aucune preuve, » d'aucun témoignage, je ne sais par où le prendre, » ni comment l'examiner. Philostrate est le seul qui » nous raconte cette merveille ».

Il y a, dans ce peu de mots, deux erreurs très-remarquables. 1°. Ce n'est point Philostrate qui *raconte la merveille* dont il s'agit; c'est Vopiscus. Il y avoit plus de trente ans que Philostrate étoit mort, quand Aurélien entra dans Tyane. 2°. Quoique le fait ne soit certainement pas vrai, il est faux qu'il ne soit *autorisé d'aucune preuve, d'aucun témoignage*. Si d'Houtteville s'étoit donné la peine de consulter l'écrivain qui le rapporte, il auroit vu que cet auteur étoit contemporain d'Aurélien, et qu'il dit non-seulement le tenir de personnes dignes de foi, mais l'avoir lu dans les manuscrits de la bibliothèque ulpienne. *Hæc ego comperi à gravibus viris, et in ulpiæ bibliothecæ libris relegi.*

Lampride, historien, contemporain de Vopiscus, et qui, comme lui, a écrit quelques Vies d'empereurs, rapporte, dans celle d'Alexandre-Sévère, que ce prince « avoit dans son palais une cha-» pelle domestique, où tous les matins il » venoit, en se levant, faire sa prière, » quand il n'avoit pas couché avec l'im-» pératrice; que là, parmi les images de » ses ancêtres, il avoit placé celles des » meilleurs empereurs, des gens de bien » les plus célèbres, des personnages qui » avoient laissé une réputation de sain-» teté, et *que dans ce nombre étoient les* » *portraits d'Apollonius, de Jésus-Christ,* » *d'Abraham, d'Orphée, et autres qu'il* » *révéroit comme des Dieux* ».

In quo et divos principes, sed optimos electos et animas sanctiores, in queis et Apollonius, et quantùm scriptor suorum temporum dicit, Christum, Abraham et Orpheum, et hujus-ce modi deos habebat ac majorum effigies, rem divinam faciebat.

Sévère ne fut pas le seul empereur qui rendit au sage de Tyane des honneurs divins. Caracalla, selon Dion, en fit autant, et il lui érigea même un temple. L'historien ajoute qu'on lui en avoit bâti d'autres en différens endroits, et que partout on le regardoit comme une divinité bienfaisante.

Si l'on en croit Xiphilin, Caracalla ne montra tant de zèle à honorer Apollonius, que parce qu'il aimoit les enchanteurs et les magiciens (1). Mais on remarquera que Xiphilin étoit un auteur chrétien, qu'il écrivit au onzième siècle, et qu'il ne donna qu'un abrégé de Dion, lequel ne dit rien de semblable.

C'est sous cette qualification d'homme divin qu'Eunapius, dans ses *Vies des Sophistes*, parle de notre sage. « Apollo-

(1) *Magis et præstigiatoribus ita delectabatur ut Apollonium Cappadocem qui floruerat Domitiani tempore, laude et honore affecerit (hic præstigiator fuerat solers et magus), eique monumentum faciendum curavit.*

» nius, dit-il, ne doit plus être pour » nous un philosophe, mais un être qui » tient le milieu entre la nature divine » et la nature humaine. Philostrate, qui » a écrit son histoire, l'a intitulée : Vie » d'Apollonius, et il eût dû lui donner » pour titre : Descente d'un Dieu sur la » terre. *Apollonius, non jam philoso-* » *phus, sed mediæ inter deos ac mortales* » *naturæ particeps. De quo enucleatè pers-* » *cripsit Philostratus Lemnius editis li-* » *bris, quibus titulum fecit vitam Apol-* » *lonii ; cùm debuerit inscripsisse veriùs,* » *ACCESSUM DEI AD HOMINES* ».

Ailleurs, ayant encore occasion de le citer, il dit de lui, dans des termes assez semblables, que c'est un de ces hommes qu'on a honorés comme Dieux, un de ces êtres divins qui passent pour mortels, et qui n'ont d'humain que le corps.

Telle a été, pendant plusieurs siècles, sur Apollonius, l'opinion des peuples, et même celle de la plupart des écrivains

du paganisme. On en voit la preuve dans les auteurs ecclésiastiques du temps.

Cependant, au milieu de ces adorateurs fanatiques, s'élevèrent quelques hommes éclairés, qui, plus sages et moins enthousiastes, n'eurent pour lui que les sentimens qu'il méritoit; ceux de l'admiration; et dans ce nombre on peut compter spécialement un certain Hiéroclès, égyptien, gouverneur d'Alexandrie, et président de Bithynie.

Cet auteur, qui écrivoit sous Domitien, publia sur Apollonius un ouvrage, qu'il intitula *Philaléthès* (l'ami de la vérité), et dans lequel, comparant le philosophe à Jésus, et les miracles de l'un avec les miracles de l'autre, il élevoit le premier bien au-dessus du second.

Le Philaléthès ne nous est point parvenu. Nous n'en connoissons que quelques phrases, citées par Eusèbe, qui composa un ouvrage tout exprès pour le réfuter. Dans cette citation, Hiéroclès dit, en propres termes : « Ce mortel, qui fit

» tant de choses étonnantes, nous ne le » regardons pas comme un Dieu, mais » comme un homme qui fut chéri d'eux, » et les chrétiens croient Dieu leur Jésus, » qui fit si peu de miracles, *paucula pro-* » *digia* ». (Oléarius traduit, *exiguas quas-dam præstigias.*)

Les principes et les règles de la critique étoient tellement méconnus dans ces siècles de décadence, que les chrétiens eux-mêmes, n'osant nier les prodiges dont on gratifioit Apollonius, les expliquoient, comme je l'ai déjà remarqué, en les attribuant au démon. C'étoit d'après ces idées qu'Arnobe, par exemple, non-seulement comptoit le philosophe parmi les magiciens les plus fameux, mais qu'il le plaçoit même aux premiers rangs, *qui principatum et nomen fertur in talibus habuisse præstigiis.* Origène l'appeloit de même *magicien et philosophe.* Tous les écrivains et les prédicateurs chrétiens en parloient ainsi, et c'étoit principalement pour répondre à ces interprétations

absurdes, qu'avoit écrit Hiéroclès. Selon lui, si le Tyanéen opéra tant de merveilles, ce n'est ni par des maléfices, ni par de la magie, mais par une connoissance secrète des choses célestes.

Lactance, auteur d'une Apologie de la religion chrétienne, sous le titre d'*Institutions divines*, attaqua dans son ouvrage celui de l'égyptien, et prétendit prouver à son tour, que c'étoit Apollonius, et non Jésus, qu'il falloit regarder comme magicien.

« Si Jésus-Christ a été un enchanteur, » dit-il, assurément il fut un enchanteur » moins habile qu'Apollonius, puisque » s'étant laissé prendre, il expira sur une » croix; tandis que l'autre, prêt à être puni » par Domitien, disparut, selon vous, » tout-à-coup..... Apollonius ayant été évi- » demment et homme et magicien, il n'a » pas pu, après sa mort, être regardé » comme Dieu. Mais le nôtre a pu être » cru Dieu, parce qu'il n'avoit pas de » magie; et il a été cru tel, parce qu'il » l'étoit réellement ».

Si magus Christus, quia mirabilia fecit; peritior utique Apollonius qui, ut describis, cum Domitianus eum punire vellet, repente in judicio non comparuit, quam ille qui et comprehensus est et cruci affixus..... Non potuit ergo post mortem Deus credi, quia et hominem et magum fuisse constabat. Noster verò et potuit Deus credi, quia magus non fuit; et creditus est, quia verus fuit.

A ces raisonnemens, sur lesquels je laisse mes lecteurs prononcer, l'auteur en ajoute un autre de la même force; c'est que ce n'est point pour avoir opéré des miracles, mais pour avoir été prédit et annoncé par les prophètes, que les chrétiens croient à la divinité de Jésus. Sans ces prophéties qui d'avance ont appris tout ce qu'il devoit faire, dit-il, nous le réputerions magicien; et c'est l'avantage qu'il a sur Apollonius et sur les autres, ses semblables.

Il falloit que l'ouvrage d'Hiéroclès eût fait un grand bruit, et qu'il parût bien

redoutable au christianisme, puisqu'Eusèbe, l'homme le plus savant et l'un des plus éclairés de son siècle, crut devoir se charger d'y répondre. Cet évêque fit, comme je l'ai déjà dit, un traité particulier pour le réfuter.

Cependant, quoiqu'il ait intitulé ce traité *Adversus Hieroclem*, c'est beaucoup moins d'Hiéroclès qu'il s'occupe, que de Philostrate. Il divise son ouvrage en huit chapitres, et chacun des chapitres est destiné à l'un des huit livres de l'historien. Il le suit dans son récit; examine, tant bien que mal, les principaux faits allégués par lui; en nie quelques-uns, et attribue les autres à l'intervention du démon.

Quant à sa façon de penser sur Apollonius, il la déclare au commencement de son traité, et avance que cet homme, qu'on met si injustement en parallèle avec le Messie, bien loin d'être placé parmi les philosophes, ne mérite pas même de l'être dans la classe des gens

d'une probité ordinaire et commune.

Ce parallèle d'Apollonius et de Jésus-Christ, cette préférence donnée aux miracles du premier sur ceux du second, étoient ce qui offensoit le plus les chrétiens. Saint Augustin s'en plaint dans sa trente-septième épître. Dans la cent trente-deuxième, il dit que les faits miraculeux attribués au Tyanéen, ne sont appuyés sur le témoignage d'aucun auteur digne de foi; « quoiqu'après tout, les démons » puissent opérer quelques prodiges qui, » sans avoir la réalité de ceux des anges, » leur ressemblent néanmoins en appa- » rence ».

Enfin, dans la cent trente-huitième, il revient encore sur cette objection, à laquelle Volusien l'avoit prié de répondre; et il trouve risible la prétention de ceux qui osent comparer, et même préférer au Christ, Apollonius, Apulée (1), et autres habiles magiciens de cette classe.

(1) Cet Apulée est l'auteur de l'*Ane d'or*.

Cependant il aime encore mieux le voir comparé à eux qu'aux Dieux du paganisme : « Car, il faut l'avouer, ajoute-t-il, » Apollonius me paroît bien autrement » estimable que cet adultère, déshonoré » par tant de débauches, qu'ils nomment » Jupiter ».

Quis autem vel risu dignum non putet quod Apollonium et Apuleum cæterosque magicarum artium peritissimos conferre Christo, vel etiam præferre conantur. Quanquam tolerabilius ferendum sit, quando istos ei potius comparant quam Deos suos. Multo enim melior, quod fatendum est, Apollonius fuit quam tot stuprorum autor et perpetrator, quem Jovem nominant.

« Rappelez-vous, dit Saint Jean Chry» sostôme, dans son ouvrage contre les » Juifs, combien de novateurs parmi les » Grecs, tels que Zénon, Platon, Socrate, » Diagoras, Pythagore, et une infinité » d'autres, ont entrepris d'établir des » opinions nouvelles, et d'autres ma-

» nières de vivre. Cependant ils ont si
» peu réussi, que beaucoup de gens con-
» noissent à peine leur nom. Le Christ,
» au contraire, a non-seulement pres-
» crit une nouvelle forme de vie, mais il
» l'a établie par toute la terre. Combien
» de prodiges ne dit-on pas qu'a faits
» Apollonius? La vérité, sur tout cela,
» c'est que ce sont des fictions, des men-
» songes, qui n'ont rien de réel. Tous
» sont finis, et l'on n'en parle plus ».

Reputa tecum quam multi conati sint apud Græcos opiniones novas ac peregrinas vivendi rationes inducere; velut Zeno, Plato, Socrates, Diagoras, Pythagoras, aliique innumeri. Tamen adeò non vicerunt ut plerisque ne de nomine quidem sint noti. Christus autem non modò præscripsit vitæ formam, verùm etiam hanc ubique terrarum plantavit. Quam multa fertur Apollonius ille Tyanæus fecisse! Verum uti scires illa omnia esse conficta, vana, nihil habentia veri. Extincta sunt, et finem acceperunt.

Saint Jérôme (*Epist. ad Pammachium*), s'exprime de même sur le parallèle des deux thaumaturges. Après avoir parlé du miracle d'Apollonius, disparoissant tout-à-coup devant Domitien, il finit par dire qu'*on ne doit point comparer ces prestiges au pouvoir du Sauveur.*

Cependant il rend ailleurs (*Epist. ad Paulinum*), justice au philosophe, et moins partial qu'Eusèbe, qui ne lui accorde pas même la *probité la plus commune*, il reconnoît dans lui, ainsi que Saint Augustin, des qualités; et avoue qu'il revint, de ses longs voyages, et plus savant et meilleur. *Invenit vir ille ubique quod disceret, et semper proficiens, semper semelior fieret.*

Cédrénus rapporte d'Anastase-le-Grand, patriarche d'Antioche, un passage, dans lequel le prélat dit: « Il existe, en cer-» tains lieux, des ouvrages talismaniques » d'Apollonius, qui, à présent même, » ont encore toute leur efficacité. Les uns » sont établis pour écarter les quadru-

» pèdes ou les volatiles nuisibles; les au-
» tres pour arrêter l'irruption des ani-
» maux féroces; d'autres, enfin, pour
» empêcher l'effet des fléaux qui peuvent
» nuire aux hommes. Et ce n'est pas seu-
» lement pendant sa vie que les démons
» ont opéré par lui tant de choses si éton-
» nantes; après sa mort, ils les ont con-
» tinuées sur son tombeau, et ont fait,
» en son nom, des miracles, pour trom-
» per les malheureux humains que le
» diable séduit facilement par ces sortes
» de prestiges. Que sera-ce donc de ceux
» que fit, avec les mêmes moyens, Ma-
» néthon? cet imposteur si habile, qu'en
» public il se moquoit d'Apollonius,
» comme d'un homme novice encore dans
» son art, et qui avoit besoin de matière
» pour ses œuvres; tandis que lui n'em-
» ployoit que des paroles. Au reste, tout
» ceci s'est fait par le pouvoir des dé-
» mons; et Dieu l'a permis pour éprou-
» ver notre foi (1) ».

(1) Anastase parle du tombeau d'Apollonius, et

Quibusdam in locis ad hanc usque diem Apollonii opera stant, et suam habent efficacitatem; alia quadrupedibus et volucribus damnosis avertendis, alia ad inordinatos animalium excursus inhibendos, alia aliis rebus quæ hominibus detrimentum afferent, arcendis. Neque eo tantùm viro dæmones per ipsum tot ac talia egerunt, sed etiam mortuo ad monimentum ejus perseverarunt, atque ipsius nomine miracula quædam ediderunt, ad decipiendos miseros homines qui facilè hujusmodi rebus se à diabolo in fraudem induci patiuntur. Quid enim dicam de Manethonis magicis operibus? qui tantus fuit impostorarum artifex ut semper palam Apollonium irriserit, ut non perfectâ ejus doctrinæ peritiâ instructum. Oportebat enim (aiebat) eum, sicuti ego

---

d'un Manéthon qui traitoit avec mépris ses talens dans la science magique. Ces deux faits paroissent faux. Il n'est nulle mention de Manéthon chez les historiens qui ont écrit sur Apollonius, et tous s'accordent à dire que nulle part on n'a vu son tombeau.

soleo, solis verbis perficere quæ vellet, non operum effectionibus ad ea uti. Hæc autem omnia Dei permissu et dæmonum efficacitate fiunt, ut ejusmodi rebus vera nostra exploretur fides.

Il y avoit, dans ces miracles opérés par l'intervention prétendue des démons, de grandes objections à faire aux chrétiens. Dès le second siècle de l'Eglise, et avant Philostrate, Saint Justin l'avoit senti, et cet auteur, martyr et apologiste de la religion chrétienne, s'étoit même cru obligé d'y répondre. Voici l'argument qu'il se propose dans ses *Questions et réponses aux Orthodoxes;* on verra ensuite comment il le réfute.

« Si Dieu est le créateur et le maître de » tout ce qui existe, comment laisse-t-il » agir si puissamment, sur ses ouvrages, » le pouvoir miraculeux d'Apollonius? » car *nous le voyons* arrêter la fureur des » flots, la violence des vents, l'incursion » des animaux nuisibles et des bêtes fé- » roces.

» D'un autre côté, si les miracles opé-
» rés par le Sauveur n'ont existé que dans
» son histoire, et que ceux d'Apollonius
» soient réels, comment celui-ci, avec les
» siens, ne trompera-t-il pas les personnes
» qui en seront témoins?

» Si Dieu permet qu'ils soient trom-
» pés, Dieu, alors, ne peut-il pas être
» accusé de conduire lui-même les Grecs
» à la superstition?

» Si ce n'est pas lui, tout cela n'est-il
» pas l'ouvrage des démons?

» S'il paroît l'approuver comme bon,
» et le favoriser, pourquoi les prophètes
» et les apôtres n'ont-ils rien fait de sem-
» blable?

» S'il le désapprouve, pourquoi n'a-t-il
» pas ou arrêté le mal dans sa source, ou
» ne l'a-t-il pas réparé peu après? et com-
» ment le laisse-t-il se perpétuer pendant
» des siècles »?

Si Deus conditor est et dominus creaturæ, quomodo Apollonii effectiones in partes creaturæ robur obtinent? Num

maris impetus, ventorum vim, et murium ac ferarum incursiones, UT VIDEMUS, prohibent. Et si edita à Domino miracula in solâ feruntur narratione, quæ verò ab Apollonio pleraque in ipsis rebus ostenduntur, quomodo non decipiunt spectantes? Ac si hoc divino permissu contigit, quomodo non dux fuit ad Græcorum superstitionem ejusmodi permissio? Sin minus, quomodo non dæmonum potestate hæc facta sunt? Rursus autem, si eâ re Deus, ut bonâ, delectatus, adjutor fuit illius efficiendæ, cur non per prophetas et apostolos similia edita sunt? Sin autem, ut mala, displicuit, quare malum aut non statim cohibuit, aut non paulò post abolevit, sed ut vigeat usque in sæculum dierum creaturæ permisit?

RÉPONSE.

Au moins c'est ainsi qu'elle est intitulée dans l'auteur; car en la lisant, on est fort tenté de douter qu'elle se rapporte à l'objection.

« Apollonius connoissoit les forces ac-
» tives de la nature, ses loix de sympa-
» thie et d'antipathie; et c'est avec cette
» science, et non par la puissance divine,
» qu'il a fait ses prodiges. Voilà pourquoi
» il lui a fallu, dans tous, une matière
» propre à les exécuter; tandis que notre
» Christ, qui opéroit les siens en qualité
» de Dieu, n'en avoit pas besoin, et
» commandoit aux choses, et leur com-
» mande encore, comme il le veut et
» l'annonce. Ces opérations miraculeuses
» d'Apollonius étant faites pour l'avan-
» tage des hommes, et par la connoissance
» des forces actives de la nature, Dieu
» n'en a point empêché l'effet. Mais quand
» le démon anima une statue du Tyanéen,
» et lui fit rendre des oracles, afin que les
» peuples séduits l'adorassent comme un
» Dieu, alors le Dieu véritable lui ferma
» la bouche, et arrêta ses divinations. Il
» en fut de même des autres démons qui
» étoient honorés chez les Grecs sous le
» nom de dieux. Il leur ôta leur puis-

» sance, comme nous le voyons aujour-
» d'hui. Ainsi donc, ces faits nous prou-
» vant évidemmeut le pouvoir divin du
» Christ, c'est un crime de dire que ses
» miracles n'ont existé que dans son his-
» toire ».

Apollonius, ut naturæ virium peritus et mutuarum quæ illis insunt consensionum et dissensionum, hac scientiâ effectiones condidit, non divinâ potestate. Quæ propter in omnibus effectionibus opus habuit idoneâ materiâ, quæ ad effectionem adimplendam juvaret. Noster autem Christus, cum divinâ suâ potestate miracula ederet, minimè opus habuit materiâ; sed ejus præceptum et prædictionem res sequebantur et sequuntur. Atque editas quidem ab Apollonio effectiones, quia scientiâ naturæ virium ad corporeum hominum usum edebantur, non abolevit Dominus; sed ipsi dæmoni Apollonii statuæ insidenti, qui divinationibus homines seducebat, ut Apollonium tanquam Deum colerent et venerarentur, os

occlusit, divinationes ejus compescens. Simul autem cum illo cæterorum etiam dæmonum qui sub deorum nomine à Græcis colebantur, sustulit potentiam; ut ex rebus ipsis perspicitur. Quare cum in his habeamus divinæ Christi potentiæ argumenta, nefas dicere Christi miracula in nudâ posita esse narratione.

Jusqu'ici on a vu des auteurs ecclésiastiques, des saints, des pères de l'église, les uns déprimer Apollonius, les autres le vanter sous quelque aspect; mais on n'en a vu aucun faire de lui un éloge sans critique et publier sa vie. C'est pourtant ce que fit Saint Sidoine, évêque de Clermont, plus connu sous le nom de Sidonius Apollinaris. Il est vrai que le prélat n'y fait aucune mention des miracles du Tyanéen, et qu'il ne loue en lui que ses qualités philosophiques et ses vertus.

Sa lettre est adressée à Léon, conseiller du roi Euric ou Evarige.

« Vous m'aviez demandé une vie du » pythagoricien Apollonius, lui dit-il; je

» vous l'envoie, non comme Nicomaque
» le vieux en fit une, d'après Philostrate;
» mais comme Tascius Victorianus l'a
» faite d'après Nicomaque..... En suivant,
» dans votre lecture, notre Tyanéen sur
» le Caucase et dans l'Inde, chez les Gym-
» nosophistes d'Ethiopie et les Brach-
» manes indiens, voyagez, en quelque
» sorte, avec lui. Lisez la vie d'un homme
» qui (la religion mise à part) vous res-
» semble en beaucoup de choses; un
» homme recherché des riches, et qui
» n'a point recherché les richesses; qui
» aima la science et méprisa l'argent; un
» homme frugal au milieu des festins;
» habillé de lin parmi des gens vêtus de
» pourpre, austère au centre des volup-
» tés..... qui, prévenu par toutes les fa-
» veurs des rois, ne leur demanda que ce
» qu'il avoit coutume de donner. Enfin,
» pour vous parler franchement, peut-
» être un historien ne trouvera-t-il pas
» dans les temps anciens un philosophe
» dont la vie soit égale à la vie de celui-ci ».

prime de la même manière. « Si sa répu-
» tation, dit-il, avoit été aussi grande,
» et sa sagesse, aussi parfaite que Philos-
» trate veut le faire croire, il auroit,
» après sa mort, été fort célèbre, et au-
» roit eu un grand nombre de disciples et
» de sectateurs. Cependant cet homme
» divin, connu de toute la terre, qui
» avoit fait tant de miracles et tant en-
» seigné de belles choses, n'est pas plutôt
» mort qu'il est oublié de tout le monde.
» Il demeura pendant plus de cent ans
» presque inconnu, et seroit resté dans
» cette obscurité, si Philostrate n'eût
» composé le roman de sa vie ».

Ces assertions de Fleury et de Dupin sont fausses, et tout ce qu'on vient de lire le démontre. Les témoignages de Dion, de Lampride et de Vopiscus; l'écrit d'Hiéroclès, ceux d'Eusèbe, de Lactance, des Saints Justin, Chrysostôme, Augustin, Jérôme, Sidoine, etc.; les temples dont fut honoré Apollonius; ces portes d'airain dont j'ai déjà parlé ailleurs, qui, chargées

par lui de caractères magiques, opéroient encore des miracles dans Bysance, au treizième siècle, si l'on en croit Nicetas, et qu'il fallut fondre, parce qu'elles devenoient, pour les chrétiens eux-mêmes, un sujet de superstition; tout atteste combien fut immense et étendue, même long-temps après sa mort, la renommée dont il jouit.

A la vérité, avant que sa vie fût écrite par Philostrate, Lucien et Apulée, auteurs satiriques et badins, beaux-esprits peu dévots à leur religion, et par conséquent peu crédules aux miracles, l'avoient mis au nombre des enchanteurs célèbres. Mais cette qualification même prouve combien paroissoient étonnans les prodiges qui lui étoient attribués par l'opinion publique.

D'ailleurs, avant Philostrate, Caracalla l'avoit honoré par des hommages divins. Avant Philostrate, Saint Justin avoit parlé des faits surnaturels qu'on lui voyoit opérer tous les jours, *ut videmus*;

il avoit parlé d'une de ses statues qui avoit rendu des oracles; enfin il avoit cité son pouvoir miraculeux; pouvoir tel *que les prophètes et les apôtres n'en avoient jamais eu un semblable.* Or, celui qui, un demi-siècle après sa mort, jouoit, aux yeux des nations, un pareil rôle, n'est pas un homme qui, selon l'expression de Dupin, *demeura pendant plus de cent ans inconnu, et qui seroit resté dans cette obscurité, si Philostrate n'eût composé le roman de sa vie.*

Il y avoit néanmoins une raison pour que sa gloire, quelle qu'elle fût, n'eût pas une longue durée; et cette raison, que Dupin auroit pu dire, moi je l'ai énoncée ailleurs : c'est que le christianisme ayant insensiblement prévalu, il proscrivit irrémissiblement et les Dieux du paganisme et ses saints. Si la mythologie grecque l'avoit emporté, peut-être aujourd'hui adorerions-nous Apollonius, avec Jupiter, Apollon, Hercule, Esculape, et les autres Dieux ou demi-Dieux

qu'il honoroit lui-même. Mais sa religion fut détruite ignominieusement, et elle l'entraîna dans sa ruine. Comme antagoniste du Christ, il ne pouvoit manquer d'être enveloppé dans l'arrêt, dont elle fut flétrie par la rivalité du culte vainqueur. L'anathême qui la frappa tomba sur lui également; et son nom, ainsi que ses temples, périt avec elle, et comme elle, couvert d'opprobre.

Dans cet état de choses, il est aisé de voir que le christianisme étant parvenu à être la religion des empereurs, et par conséquent à dominer par tout l'empire, les chrétiens se trouvèrent nécessairement les maîtres de l'opinion publique. Seuls en possession d'écrire l'histoire et d'instruire les peuples par la parole, ils purent former ou ternir, à leur gré, des réputations. Mais avec l'horreur que leur croyance leur inspiroit pour Apollonius, comment espérer d'eux qu'ils respecteroient sa mémoire? Leur silence seul eût suffi pour le faire oublier; ils n'en parlè-

rent qu'avec exécration, et le rendirent abominable aux yeux des peuples.

Cependant, au milieu de ce déchaînement universel, dont la fureur prouve combien avoit été redoutable pour leur cause l'ennemi qu'ils poursuivoient avec tant d'acharnement, de temps en temps s'élevèrent quelques voix qui, plus impartiales et plus justes, eurent assez de courage pour prononcer son nom ou sans animosité, ou même avec quelque éloge.

Tel fut, au cinquième siècle, le célèbre Cassiodore, qui, dans sa *Chronique*, nommant Apollonius, ne le désigne que sous le titre d'illustre philosophe, *insignis philosophus*.

Tel on vit, au huitième, le moine Georges, connu sous le nom de Syncelle. Celui-ci fait plusieurs fois mention du Tyanéen, dans sa *Chronographie*, et non-seulement il ne lui donne nulle part la moindre qualification odieuse, mais parlant des savans grecs et des personnages illustres qui parurent avec éclat sous l'em-

pire de Claude, il déclare celui-ci *le premier et le plus remarquable de tous.*

Tel fut encore Tzetzès, poète critique, et grammairien du douzième siècle. Cet écrivain représente Apollonius comme un homme très-sage, qui, par sa prescience, savoit tout : *Apollonius sapientissimus qui præsciebat omnia.* Je sais de lui, ajoute-t-il, une quantité innombrable de prédictions et de miracles, qu'il seroit trop long de rapporter : *Novi innumeras viri hujus prædictiones atque portenta. Longum autem dicere omnia.*

D'après tant de témoignages favorables, fournis dans différens siècles, et par les deux religions, il y avoit à présumer que si quelques auteurs anciens avoient flétri la mémoire du philosophe, nos modernes, au moins, plus dégagés de préventions et plus éclairés, se feroient un devoir de la réhabiliter et de lui rendre justice. Mais, qui le croiroit! par-tout il n'a trouvé que des détracteurs.

A la vérité, dans ce nombre, deux per-

sonnages d'une grande autorité ont fait son éloge, et parlé de lui avec respect. L'un est le fameux chancelier Bacon qui, dans son *Historia vitæ et mortis*, l'appelle un personnage extraordinaire et merveilleux, couvert de gloire, regardé presque comme un Dieu; *vir sanè mirificus, magnus peregrinator, magnâ etiam gloriâ florens et tanquam pro numine cultus.* L'autre est Voltaire, qui dit de lui: « C'étoit un philosophe pythagoricien, » tempérant, chaste et juste, à qui l'his» toire ne reproche aucune action équi» voque, ni aucune de ces foiblesses dont » fut accusé Socrate. Il voyagea chez les » Mages et les Brachmanes, et fut d'au» tant plus honoré par-tout, qu'il étoit » modeste, donnant toujours de sages » conseils, et disputant rarement ».

Mais tous les autres écrivains, influencés par les opinions du clergé catholique, intimidés par sa puissance, ne l'ont jugé qu'en chrétiens, c'est-à-dire, en ennemis déclarés. Tels ont été, entre autres, Ba-

ropius, Casaubon, Lesueur, Tillemont, Godeau, Fleury, Longueval, J. F. Pic de la Mirandole, Grotius, Marets, H. Morus, Huet, Rapin, Burigni, le P. Yves, Lloyd, etc.

Que dans Londres même, au sein de la philosophie, un théologien, tel que More ou Morus, accable Apollonius d'injures (voyez *Mysterium pietatis*), que commentant l'histoire de Jésus, et comparant ce qu'il peut avoir de commun avec Apollonius, naissance, vie, mort, prédictions, miracles, ascension, il conclue: *Frivola aut exorbitantia sunt omnia miraculosa facinora impostoris hujus deificati; omnia vero objecta miraculorum Servatoris magis obvia erant et familiaria:* on n'est surpris ni de ses injures, ni de sa décision. Eh! qu'attendre autre chose d'un dévot qui, composant un ouvrage mystique, le dédie à *Jésus de Nazareth, crucifié!* Encore, au milieu de ses diatribes virulentes, la force de la vérité l'oblige-t-elle d'avouer, « qu'Apollonius

» s'est caché sous le masque d'Apollonius,
» pour dénigrer la vie et les miracles de
» Jésus-Christ, et pour avoir quelqu'un
» qu'il lui opposât chez les gentils. *Sub*
» *Apollonii personâ egisse diabolum,*
» *ut Christi historiam et miracula offus-*
» *caret, et haberet quem Christo apud gen-*
» *tiles opponeret, vero simile* ».

Peut-être, à la suite de ces écrivains étrangers, ne sera-t-il pas inutile de citer quelques-uns de nos Français. C'est par de semblables exposés qu'on apprend à connoître le génie des siècles, et c'est en comparant entre eux les siècles et les nations, que se forme l'esprit philosophique.

Voici ce que dit d'Apollonius l'évêque Godeau :

« L'église n'avoit point de plus grand
» ennemi que ce magicien. L'innocence
» apparente de sa vie, et ses illusions,
» qui paroissoient de vrais miracles, don-
» nèrent sujet à Hiérocle le philosophe,
» de composer un livre où il le compa-
» roit à Jésus-Christ, avec un dangereux

même façon de penser dans la *Bibliotheca selecta* de Possevin. Un Ultramontain, ministre des papes, pouvoit-il s'exprimer autrement? « Apollonius, dit-il, affec» tant, à l'extérieur, la philosophie py» thagoricienne, mais en effet magicien » très-habile, et substitué par Satan à » l'enchanteur Simon, pour détourner » les hommes de reconnoître le Christ, » donna occasion à Philostrate, *son dis*» *ciple*, de publier sa vie. Ce livre ne » mérite que le feu. *Apollonius Tyaneus Pythagoreum philosophum foris ostentans, magicis autem artibus apprimè utens, quem Satanas Simoni Mago demortuo suffecerat, ut mundum à Christi admiratione averteret, dedit Philostrato suo discipulo occasionem ut librum de vitâ illius scriberet, qui dignissimus est qui concremetur.*

Hoornebeck lui-même, quoique protestant, ne l'a pas mieux traité. « Il est » vraisemblable, dit-il, (*de conversione* » *Indorum et Gentilium*), que le diable

» temps que Jésus-Christ voulut y pa-
» roître, ou pour balancer son autorité
» dans l'esprit de ceux qui prendroient les
» illusions de ce magicien pour de vrais
» miracles, ou afin que ceux qui le recon-
» noîtroient pour un vrai fourbe, fussent
» portés à douter aussi des merveilles de
» Jésus-Christ et de ses disciples.

» Le démon, que quelques pères ont
» appelé le singe de Dieu, et qui veut
» bien que les hommes soient un peu plus
» réglés à l'extérieur, pourvu qu'ils soient
» impies en n'adorant point le Créateur,
» tâchoit de faire, par son Apollone, ce
» que Jésus-Christ faisoit par ses apôtres;
» pour ruiner, s'il eût pu, l'éclat que
» la réformation des mœurs donnoit à
» l'Evangile ».

A en croire Marolles (*Histoire Auguste*), « Apollonius étoit le seul homme
» qu'eussent les Gentils pour faire des
» miracles *apparens*, afin de l'opposer à
» Jésus-Christ, qui en faisoit, par ses dis-
» ciples, une infinité de véritables ».

« Ce fut pour obscurcir l'éclat de cet » Homme-Dieu, dit Colonia (*la Reli-* » *gion prouvée par le témoignage des* » *Payens*), que les nouveaux platoni- » ciens donnèrent à leur philosophie et à » eux-mêmes un air de divinité, et qu'ils » choisirent sur-tout pour leur héros et » pour idole un Apollonius de Tyane et » un Pythagore qu'ils firent reparoître » sur la scène long-temps après leur » mort, et dont ils firent des divinités ».

Quoiqu'on ne doive attendre d'écrivains à esprit de parti que des déclamations fanatiques, on est fâché pourtant de rencontrer celles-ci chez des hommes aussi judicieux, et sur-tout aussi instruits que Dupin, Tillemont et Colonia. Que sera-ce donc quand on les trouvera chez Bossuet, chez celui qu'on a nommé l'une des lumières du dix-huitième siècle? Voici ce qu'il dit dans son *Traité de l'Apocalypse*: « On vantoit beaucoup dans cette secte » Apollonius de Tyane. Ce *philosophe* » *magicien*, qui fut si célèbre du temps

» de Domitien et de Nerva, étoit de la » secte pythagorique et du nombre de ces » abstinens superstitieux. Hiéroclès fit » deux livres pour opposer la sainteté » prétendue, et les faux miracles de cet » imposteur à la sainteté, et aux miracles » de Jésus-Christ, comme le remarquent » Lactance et Eusèbe. Les auteurs payens » de ce temps-là sont passionnés pour Apol- » lonius Tyanéus, qu'ils adorent comme » un homme d'une sainteté admirable, » dont les miracles sont sans nombre, et » comme un Dieu ».

De tout temps, et dans tous les pays, les hommes ayant attribué à des êtres inconnus et puissans, les effets extraordinaires de la nature qu'ils ne pouvoient comprendre, par-tout aussi, et dans tous les siècles, ils ont désigné, sous le nom vague de sorciers et de magiciens, ceux d'entre eux qui, plus savans que les autres, opéroient certaines choses dont le résultat les étonnoit et leur paroissoit inexplicable. Jésus lui-même ne fut-il pas

accusé de magie par Celse et par d'autres auteurs payens ? Une infinité de personnages célèbres ont également essuyé, avant et après leur mort, ces absurdes et odieuses inculpations. Naudé crut devoir entreprendre leur défense, et il faut avouer que s'il a existé peu de projets aussi philosophiques que le sien, peu de sujets ont été aussi heureux.

Naudé, dans son *Apologie*, ne pouvoit manquer de citer Apollonius. Il en parle aussi, et dit de lui, « que ce pouvoit être » quelque homme vertueux et d'un es» prit fort et puissant, qui se servoit bien » à propos des spéculations de la philoso» phie et des avantages de sa nature pour » commander à celle des rois et des prin» ces, et s'approcher autant des héros et » demi Dieux qu'il se tira loin du com» mun des hommes ».

Cependant il s'en faut beaucoup que l'ouvrage de l'apologiste réponde à ce que promet son titre. Si, comme critique, il s'est montré philosophe, comme

dogmatiste, il se montre trop souvent théologien. Tout en disculpant les grands hommes accusés de magie, il reconnoît la magie. En un mot, il a sacrifié aux préjugés de son temps, soit qu'il y crût de bonne-foi, soit qu'ils eussent trop de force pour qu'il osât les attaquer avec une certaine audace; et ce beau livre, dont on lui doit l'idée, est encore à faire.

Toutes les fois que je me rappelle l'enthousiasme idolâtre qu'à la renaissance des lettres nos savans témoignèrent pour les auteurs grecs et latins, et sur-tout pour les héros de ces deux nations, je suis toujours étonné qu'ils se soient montrés si partiaux et si rigoureux envers Apollonius. Quoi! ils se passionnoient pour Aristote et pour Platon! et ce sage, si étonnant par les voyages qu'il entreprit, et l'extrême vieillesse à laquelle il parvint; ce sage si recommandable comme philosophe et comme moraliste, comme orateur et comme écrivain; ce sage enfin, à qui l'on attribuoit tant de prodiges, et

qui obtint des temples à sa mort, ils ne le voyoient qu'avec indifférence ou comme des juges sévères!

Au reste, il faut convenir que si quelque chose a nui à sa réputation, c'est son historien même.

Ce n'est pas que Philostrate n'ait, comme je l'ai dit ailleurs, des qualités de style; mais il prête à son héros tant de fadaises qui, visiblement, paroissent être de son invention; de temps en temps il mêle à son récit tant d'absurdités et de fables, comme je l'ai encore remarqué plusieurs fois, que chez lui le faux nuit au vrai. Aussi presque tous les savans qui en ont parlé, Louis Vivès, Casaubon, Juste-Lipse, J. Scaliger, Ottius, Coquæus, Gronovius, Kekerman, Ancillon, Erasme, Ger. Vossius, etc. etc. paroissent-ils s'être accordés à en dire du mal.

Dupin, dont j'ai parlé plus haut, a même publié, à ce sujet, un petit traité, dans lequel il attaque à-la-fois et l'historien et le héros, et qui a pour titre: *His-*

toire d'Apollone, convaincue de fausseté et d'imposture. Là, il avance quatre propositions qui font chacune la matière d'un chapitre, et qui composent tout l'ouvrage. C'est « que l'histoire d'Apollo-» nius est destituée de témoins dignes de » foi; que Philostrate n'a point écrit une » vraie histoire, mais un roman; que les » miracles attribués à Apollonius ont des » caractères de fausseté, et qu'il n'y en a » pas un qu'on ne puisse attribuer au ha-» sard, à l'adresse ou à la supercherie; » enfin, que la doctrine de ce philosophe » est contraire en beaucoup de choses à » la droite raison, et à la sagesse qu'on » peut acquérir par les seules lumières » de la nature ».

« Apollonius, dit Deslandes (*Histoire* » *critique de la philosophie*), fut un phi-» losophe pythagoricien, distingué par la » droiture et l'innocence de ses mœurs, » toujours accompagné d'une foule de » disciples qui l'aimoient sincèrement, » célèbre encore long-temps après sa

» mort. Mais celui qu'a dépeint Philos-
» trate, est un personnage chimérique et
» indigne d'être compté au nombre des
» philosophes. Toute sa vie n'est qu'un
» tissu de prodiges et de miracles puérils,
» où même les convenances de l'histoire et
» de la géographie ne sont point gardées.
» Philostrate ignore absolument l'art de
» louer. Il donne à son héros un carac-
» tère *foible, irrégulier, inquiet, témé-*
» *raire, infiniment présomptueux.* Il le
» décrédite lui-même, et par toutes les
» fables qu'il en rapporte, et par les
» voyages qu'il lui fait entreprendre *sans*
» *aucune nécessité* ».

Je n'entreprendrai point de réfuter ces reproches; ce qu'on a lu précédemment me paroît y répondre assez.

Quant aux deux ou trois anachronismes que Tillemont, Dupin, Juste-Lipse et autres ont cru voir dans Philostrate, je me garderai bien plus encore de les discuter. Ce n'est point l'apologie du rhéteur, mais l'histoire d'Apollonius que

j'ai entrepris d'écrire. Et d'ailleurs Oléarius, dans l'édition qu'il a publiée de cet auteur, non-seulement a pris soin de le disculper sur ces erreurs prétendues, mais il le loue même comme un homme profondément versé dans la connoissance de l'histoire.

Pour moi, en travaillant sur ses mémoires, j'ai eu à me défier, il est vrai, des fables qu'il avoit si légèrement adoptées. Mais s'il fut crédule, j'ai prouvé, je crois, que je ne le suis point. Peut-être même n'ai-je mis, en m'écartant de lui sur ce point, que trop de sévérité pour ce qui le regarde.

J'ai dit ci-dessus, en parlant des écrits d'Apollonius, qu'indépendamment de celles de ses lettres que nous a conservées Philostrate, Oléarius en avoit publié un certain nombre d'autres. Plusieurs, parmi celles-ci, n'ont que deux ou trois phrases, d'un style laconique, quelques-unes même consistent dans une seule maxime. Elles sont écrites la plupart au

philosophe Euphrate, à des magistrats de villes, à des officiers romains, ou à quelques particuliers dont il n'est point mention dans son histoire. C'est ce qui m'engage à en donner quelques-unes ici, n'ayant pu les placer ailleurs. Elles acheveront de faire connoître le caractère et le génie du philosophe.

L'Euphrate auquel il écrit est celui-là même dont j'ai fait mention plusieurs fois; cet Egyptien qu'il avoit connu dans Alexandrie, quand Vespasien y vint; mais qui devenu jaloux d'Apollonius, se montra depuis son ennemi le plus cruel, publia contre lui un ouvrage pour le décrier, le desservit auprès des Gymnosophistes, et envoya l'un de ses affranchis l'accuser devant Domitien. Pline (Lettre x, liv. 1,) en parle comme de son ami, et en fait un grand éloge. Il vante sur-tout les agrémens de son extérieur, son talent pour la parole et sa politesse.

On voit, par le témoignage de Pline, que la philosophie d'Euphrate étoit plus

accommodante que celle du Tyanéen. Il portoit des habits propres, et avoit épousé la fille d'un certain Julien, qui, pour le rang et l'opulence, tenoit le premier rang dans la province. Apollonius l'accusoit d'aimer l'argent, et d'avoir reçu différens dons des empereurs.

Au reste, si un pareil reproche étoit permis à quelqu'un, c'étoit assurément à celui qui, né dans une classe distinguée, avoit renoncé à sa fortune, et rejeté constamment la faveur des souverains.

Les libelles que publia contre lui l'Egyptien ne nous sont point parvenus. Il n'en est point même mention dans les auteurs du temps : ce qui donneroit lieu de croire qu'ils tombèrent dans le mépris et furent oubliés. Cependant je desirerois que nous les eussions aujourd'hui, avec ce qu'il publia pour y répondre. C'est sur de pareilles pièces que nous pourrions le juger d'une manière sûre; et peut-être nous apprendroient-elles à le mieux con-

noître que tout ce qu'ont écrit sur lui ses historiens.

Euphrate, au reste, mourut plus philosophiquement qu'il n'avoit vécu. Vieux et malade, ne pouvant plus supporter ni les infirmités ni la douleur, il sollicita et obtint de l'empereur Adrien la permission de boire de la ciguë, et termina ainsi ses jours.

Peut-être néanmoins l'appareil qu'il mit à cette demande, et à la mort qui en fut la suite, annonce-t-il dans lui un certain orgueil d'ostentation, et le désir de faire du bruit. Il est si facile, quand on le veut, de se débarrasser de la vie! Tant de philosophes, et d'autres qui ne l'étoient pas, l'avoient quittée avant lui, sans présenter solennellement des requêtes aux empereurs, qu'en pareille circonstance chercher à fixer sur soi les yeux du public, c'étoit vouloir mourir sur un théâtre.

Moi, ce que je blâme le plus dans sa conduite, c'est l'acharnement peu philo-

sophique qu'il montra constamment contre Apollonius. Celui-ci répondit à ses libelles; et, pour sa réputation, il le devoit. J'aurois desiré pourtant, je l'avoue, trouver dans ses réponses plus de calme et de modération. Toujours et en tout, il se montre si parfait, qu'on regrette sincèrement, quand il cesse de l'être en quelque chose.

Quoi qu'il en soit, voici deux de ses lettres à Euphrate :

« Je chéris les philosophes. Quant aux » sophistes, aux grammairiens et autres » gens de cette espèce, je n'ai ni n'aurai » jamais pour eux la moindre amitié. Si » vous êtes des premiers, prenez pour » vous ce que je viens d'en dire; Si vous » êtes des seconds, relisez ce qui les re- » garde. Du reste, veillez avec soin sur » vous-même. Vieux et peu éloigné de » votre dernier terme, travaillez à deve- » nir en tout philosophe, et sur-tout à » ne plus vous montrer jaloux de ceux » qui le sont ».

Au même.

« J'ai demandé plusieurs fois aux ri-
» ches, s'il étoit vrai que la vie qu'ils
» menoient fût mêlée d'inquiétudes et
» d'amertumes. Eh! comment ne le se-
» roit-elle pas, m'ont-ils répondu! J'ai
» voulu savoir quelle étoit la cause de
» leurs soucis; et ils m'ont dit, ce sont
» nos richesses. Eh bien, vous, malheu-
» reux Euphrate, vous voilà devenu
» riche!

A des questeurs romains.

« Vous avez en main tout pouvoir. Si
» vous savez en user comme il convient,
» pourquoi les villes qui dépendent de
» vous ont-elles à se plaindre de tant
» d'abus? Si vous en ignorez l'emploi,
» comment avez-vous osé l'accepter » ?

A des proconsuls et préteurs romains.

« Votre dignité vous donne inspection
» sur les ports, temples, promenades et

» bâtimens publics. Elle ne vous en ac-
» corde aucune sur les enfans, les jeunes
» gens, les femmes et les loix. Quelle pau-
» vre autorité vous a-t-on donnée-là!

A Valérius.

N. B. La mort venoit de lui enlever son fils. C'est pour le consoler de cette perte, que lui écrit Apollonius. Peut-être sa lettre manque-t elle de ce ton de sentiment qui est nécessaire en pareille circonstance, et qui va au cœur, parce qu'il en vient. Mais on y trouvera des idées profondes, de grandes vues, et cette philosophie, peu commune, d'une tête accoutumée à réfléchir. Cependant je doute qu'elle soit de lui.

» Rien ne meurt, rien ne naît qu'en
» apparence. Nous appelons génération
» ce qui, de l'état d'essence, passe à l'état
» de nature; nous appelons mort ce qui,
» de l'état de nature, revient à celui
» d'essence. Et cependant, à proprement
» parler, il n'y a rien qui s'engendre;
» comme il n'est rien qui s'anéantisse.
» Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'un
» corps devient visible par le rapproche-

» ment des parties qui le composent, et
» qu'il cesse de l'être, quand ses élémens
» se séparent et reprennent leur ténuité
» première.

» Du reste, la matière, dans ces deux
» états, est toujours la même. Elle n'y dif-
» fère que par le mouvement ou le repos;
» et c'est uniquement de cette différence
» que vient son changement. Ce change-
» ment ne se borne pas à la superficie;
» c'est le tout qui se dissout dans ses par-
» ties élémentaires; ce sont les parties
» élémentaires qui se réunissent au tout;
» en sorte que pas une seule de celles qui
» lui appartiennent ne reste séparée.

» Qu'est-ce donc, me dira quelqu'un,
» que ce je ne sais quoi, qui tantôt est
» visible, et tantôt ne l'est plus; qui au-
» jourd'hui existe d'une manière, et de-
» main d'une autre? On lui répondra
» que telle est la propriété inhérente à
» tous les corps d'ici-bas; que devenant
» visibles par le plein que leur donne
» l'adhérence et la compacité de leurs

» molécules, ils cessent de l'être, quand, » par leur *rarité*, ces molécules forment » entre chacune d'elles une sorte de vide. » Quant à la matière qui est employée » pour cette continuité d'opérations suc- » cessives, elle est renfermée dans le grand » tout, dans cette espèce de vase éternel, » qui n'a point eu de commencement, » et n'aura jamais de fin.

» Que dirai-je d'une erreur qui mérite » d'être relevée, quoiqu'elle ne l'ait en- » core été par personne! Il est des gens » qui, quand ils se sont prêtés comme » instrumens passifs, à une opération de » la nature, s'imaginent l'avoir faite. Les » aveugles! ils ne savent pas que deux pa- » rens qui donnent naissance à un enfant, » ne sont pas plus pour lui cause effi- » ciente et productive, que ne l'est la terre » pour la plante qui en sort. Dans la classe » des corps visibles, il n'y a point un » mode de formation, propre à chaque » individu, mais chaque espèce a le sien. » On a nommé première essence la ma-

» tière élémentaire, par qui s'opèrent » toutes ces modifications, et cette dési- » gnation ne vaut rien. C'est le Dieu éter- » nel qui produit tout, qui se prête à » tout, qui devient tout dans tous (1); » quoiqu'on lui donne à tort d'autres » noms, selon les divers corps qu'il re- » présente.

» Mais il est une erreur plus impor- » tante encore; c'est celle de ceux qui » pleurent un individu, quand, chan- » geant de forme, sans changer de nature » et d'essence, il redevient le Dieu. Pour » vous, Valérius, si vous écoutez la saine » raison, vous ne pleurerez point, vous

(1) Si cette lettre est véritablement d'Apollonius, il résulte de ce passage, et de quelques-unes des phrases qui l'ont précédé, qu'il fut matérialiste, puisqu'il croyoit que la matière étoit éternelle, et que Dieu étoit la matière. On ne reconnoît point, dans cette doctrine, celle qu'il a professée toute sa vie; comme on n'y reconnoît point ce ton dévot et religieux, ce respect pour *les Dieux*, que respirèrent toujours ses discours. « Le sujet de ses lettres, dit Philostrate, fu- » rent les Dieux, les nations et la violation des loix ».

» respecterez, vous honorerez la mort
» qui vous afflige. Il est beau, il est digne
» de vous d'abandonner à Dieu celui qui
» est retourné dans son sein, et de tra-
» vailler, comme vous l'avez fait jusqu'à
» présent, au bonheur des hommes qui
» sont confiés à vos vertus. Quelle honte,
» si vous recouvriez votre raison, non
» par un effort de la sagesse, mais par la
» durée du temps, du temps qui finit par
» consoler jusqu'aux méchans mêmes!

» C'est une chose de grande impor-
» tance, qu'une magistrature éminente;
» mais pour que celui qui commande dans
» un pareil poste y devienne respectable,
» il faut auparavant qu'il sache se com-
» mander à lui-même. Ne seroit-ce pas
» un crime que de désapprouver ce qu'a
» réglé la loi de Dieu? S'il y a dans l'uni-
» vers un ordre auquel il préside (et
» certes cet ordre existe), le sage n'aura
» garde de désigner les biens qu'il veut
» avoir; mais il regardera comme les plus
» avantageux, ceux qui lui seront en-

» voyés. Sortez donc de votre douleur, et » guérissez-vous. Montez sur votre tribu- » nal; punissez le crime : c'est ainsi que » vous tarirez vos larmes. L'intérêt privé » n'est rien auprès de l'intérêt public : » celui-ci est tout; et devant lui l'autre » doit disparoître.

» Au reste, quels motifs de consolation » n'avez-vous pas, vous qui venez de voir » toute la province pleurer votre fils avec » vous ! Soyez reconnoissant envers tous » ceux qui ont partagé votre douleur, et » vous le serez, si votre affliction cesse, » et si vos larmes tarissent..... »

VALERIO.

Nulla omnino res interit, nisi in speciem; quemadmodum nec gignitur quidquam, nisi specie. Ubi enim aliquid ex statu essentiæ in naturæ statum transit, id generatio videtur; mors contrà, ubi ex statuæ natur ad statum essentiæ redit. Cum interea verè nihil quidquam generetur aut corrumpatur, sed tantùm conspi-

cuum sit modò, modò conspectui subducatur rursum, illud quidem propter materiæ crassitiem, hoc verò propter essentiæ tenuitatem, quæ semper eadem est, motu tantùm et quiete differt. Illud enim proprium necessariò mutationis, quæ extrinsecus non advenit, sed quâ totum in partes transmutatur; partes autem in totum reverluntur, dum omne, quidquid earum est, conjungitur.

Quod si aliquis dicat quidnam illud est, quod modò visibile, invisibile modò, sive iisdem fieri solet, sive diversis? Responderit aliquis, ut fert generis cujusvis rerum in mundo positarum ingenium, plenum quod sit, id visibile fit propter crassitiei renitentiam: invisibile autem fit, si vacuum quasi fiat raritate suâ: materiâ quæ vi quâdam detinetur, ex continente etiam vase æterno, quod nec ortum habet nec interitum, diffluente.

Quid verò dicemus de errore quem tanto tempore nemo redarguit? Arbitrantur nempe nonnulli, ubi patiendo tantùm

operam præstitere, ibi se aliquid effecisse; ignari quod quidquid nascitur per parentes, non à parentibus, tanquam causâ effectrice, nascatur; quemadmodum quidquid è terrâ crescit, non efficiente terrâ producitur. Rerum verò visibilium modus nullus singulorum est individuorum, sed omnis modus unius est rei singularis. Hoc verò quo alio quis nomine vocans quàm primæ essentiæ, rectè nominaverit. Quæ sanè sola efficit et patitur et fit omnia in omnibus Deus æternus, nominum tantùm et representationum varietate proprium nomen amittens, injustè licet.

Et hoc quidem minimum est. At verò tum plorat etiam aliquis, quando Deus ex homine fit, modo mutato, non ipsâ naturâ et essentiâ. Si veritatis autem ratio habenda, mors tibi non dolenda, sed colenda et reverenda est. Cultus verò optimus et te decens, si Deo relinquens cuique qui istuc pervenit, hominibus tuæ fidei jam creditis impetes, ut ante impedisti. Turpe tibi, si temporis diuturnitate, non

ratione, melior evadas; quandoquidem tempus etiam malis hominibus dolorem leniat.

Maxima res est magistratûs amplior dignitas. Qui verò magnis rebus præest, optimus fuerit, si ipsi sibi prius præesse didicerit. Quid autem fas sit illud deprecari quod consilio Dei factum est? Quod si ordo quidam in rebus est (est autem), eique Deus præsidet, sapiens certè bona ipse sibi non eliget; quæ sibi evenient autem, ea utilia existimabit. Prodi, teque ipsum sana. Judicia exerce et emenda reos; et sic lacrymis valedices. Non privata publicis, sed publica privatis præponenda sunt.

Quantum autem tibi est consolationis genus! Cum universâ provinciâ filium tuum luxisti. Gratus esto adversùs illos qui tecum lugent. Eris enim gratus, si ipse lugere desieris, si non ulterius prosequeris.

Mais c'est assez copier et citer; ce sont les actions d'un homme, bien plus que

ses écrits, qui mettent un lecteur à portée de le juger; et ce que j'ai dit jusqu'à présent d'Apollonius a suffi, je pense, pour le faire connoître. Sous quelque rapport qu'on le considère, avec quelque rigueur qu'on l'examine, il ne peut que gagner au résultat. Parcourez l'histoire; passez en revue tous les personnages extraordinaires dont elle nous a conservé le souvenir, vous en trouverez peu qui ait eu autant de renommée et mérité d'en avoir autant. Suivez-le dans tous les détails de sa vie, et vous verrez peu d'écrivains aussi profonds, peu d'orateurs aussi éloquens, peu d'humains aussi vertueux et aussi parfaits, peu de philosophes enfin aussi dignes de ce nom.

A la vérité, tant de qualités et de talens seroient effacés, et il ne mériteroit que d'être rangé dans la classe des imposteurs et des charlatans, s'il étoit coupable de toutes les prédictions et prétendus miracles qu'on lui attribue. Mais remarquez que ces merveilles sont dues uniquement,

d'un côté à la crédulité superstitieuse des peuples, de l'autre à l'ignorance ou à la mauvaise-foi de Damis, son disciple, de Philostrate, son historien.

Pour lui, toujours vrai, toujours modeste, il fut innocent de leurs impostures. Jamais on ne l'entendit se vanter d'être le fils d'un dieu. Jamais il ne parla des prodiges arrivés à sa naissance. Si par la sagacité de ses vues, il devina certains événemens qui effectivement se vérifièrent; si par ses connoissances en physique et en médecine il produisit des effets que peu d'autres auroient opérés comme lui, il ne se donna ni pour prophète ni pour Thaumaturge. Lui même, dans l'apologie que lui prête Philostrate, répondant à l'inculpation qu'on lui faisoit d'avoir été regardé par les nations comme un dieu, dit expressément : *Quel miracle ai-je donc fait pour être réputé tel ?*

Le peuple est, par son ignorance, si porté à croire miraculeux tout ce qu'il ne comprend pas; il est naturellement

si enclin à l'enthousiasme et à l'exagération, qu'on ne doit pas s'étonner s'il regarda comme un être divin l'homme qui lui en imposoit à tant de titres. A mesure que le bruit de ses prodiges se répandit, la renommée qui grossit tout, les embellit et les multiplia. Philostrate en trouva la croyance établie par-tout, quand pour vérifier ce que Damis disoit de son héros, il parcourut la plupart des pays que celui-ci avoit visités. Les chrétiens eux-mêmes ne s'occupèrent qu'à les décrier et à les combattre, sans oser les nier; et tel étoit l'état des choses à l'époque où les adorateurs de Jésus-Christ, commençant à devenir nombreux, déclarèrent la guerre aux dieux du pagnisme.

De leur côté, les Gentils défendirent avec courage leur religion; et changeant le genre d'attaque, ils se firent agresseurs à leur tour. Les uns, tels que Celse, écrivirent contre le nouveau dieu juif et contre son culte. Les autres, comme Hiéroclès, atténuèrent tout ce qu'on lui

attribuoit de merveilleux ; et lui opposant Apollonius, prétendirent même que le philosophe lui étoit en tout bien supérieur.

On remarquera que jamais Apollonius, dans toute sa vie, n'a prononcé une seule fois le nom de Jésus, qui probablement a été entièrement inconnu pour lui. Philostrate, qui écrivoit au commencement du troisième siècle, n'en a point parlé davantage ; et cependant c'est Apollonius et Jésus que long-temps après leur mort, le paganisme met en parallèle.

Au premier aspect, ils lui paroissent n'avoir rien de commun que d'être nés la même année. Mais bientôt il trouve entre eux des rapports étonnans, des ressemblances très-multipliées ; et il en conclut que si l'un est adoré comme dieu, l'autre, ayant opéré les mêmes choses, mérite de l'être aussi.

Récapitulons quelques-unes des remarques que j'ai faites à ce sujet dans le cours de mon ouvrage. Réunies et rapprochées,

elles frapperont davantage ; et l'on ne verra pas sans surprise la sorte d'identité que le hasard a mise entre deux personnages qui semblaient destinés à n'avoir d'autre point de contact que l'apostolat qu'ils exercèrent tous deux.

Un ange apparoît à Marie, pour lui annoncer que par l'opération divine elle deviendra enceinte et accouchera d'un fils *qui sera Grand*. — Marie consent au mystère, et l'incarnation a lieu. — Le dieu Protée apparoît à la mère d'Apollonius. Il lui annonce qu'il veut s'incarner dans elle, et, devenu homme, ramener par ses discours les hommes à la vertu. Elle donne également son aveu ; et, ainsi que Marie, elle conçoit miraculeusement.

A la naissance de Jésus, une étoile nouvelle paroît au ciel. — A celle d'Apollonius, quoique le ciel soit sans nuages, la foudre tombe près de l'enfant nouveau-né ; et, comme pour attester son origine céleste, elle remonte d'où elle étoit partie.

Des légions d'anges, voltigeant dans les

airs, célèbrent par leurs chants l'apparition du Messie. — Une troupe de cygnes vient s'abattre près de la Thyanéenne, au moment qu'elle accouche; et leurs chants mélodieux applaudissent de même au dieu enfant.

Si des rois ou des mages accourent de l'Orient pour adorer le nouveau-né de Bethléem; par la suite, les rois de l'Orient et les mages de la Chaldée honoreront avec respect le sage de Tyane.

Si pendant la fuite de Marie en Egypte, une source sort tout-à-coup de terre pour appaiser sa soif; à la naissance d'Apollonius, un miracle semblable en fait jaillir aussi une, que ses propriétés rendent bien autrement célèbre.

L'époux de Marie accède au mystère d'une conception à laquelle il est étranger; il adopte pour son fils ce fils qui n'est pas le sien. — Apollonius éprouve le même sort. Le mari de sa mère l'élève avec des soins et une tendresse inexprimables; il le préfère même au fils qu'il a déjà.

A douze ans, Jésus s'échappe des mains de ses parens; et après l'avoir cherché pendant trois jours, ils le trouvent dans le temple, écoutant et interrogeant les prêtres et les docteurs de la loi. — A seize ans, Apollonius, envoyé à Æges par son père, se loge dans le temple. Il y questionne le chef des prêtres, et l'étonne par la supériorité de ses lumières.

Jésus, avant de commencer sa mission évangélique, s'y prépare par un jeûne de quarante jours. — Apollonius se condamne à un silence absolu pendant cinq années, et à toute l'austérité du régime pythagorique, pour le reste de sa vie. Tous deux gardent le célibat; tous deux laissent croître leur chevelure sans la couper.

Quand Jésus est consulté sur ce qu'il faut faire pour gagner le royaume du Ciel, il répond : Vendez vos biens, et distribuez-les aux pauvres. — Apollonius, héritier d'un patrimoine considérable, en donne une partie à son frère et à quel-

ques-uns de ses parens, qu'il ramène ainsi à la vertu. Il ne s'en réserve pour lui qu'une très-petite portion.

L'un employa les trois années de son apostolat à parcourir le petit pays de Judée et quelques contrées voisines. — L'autre, toujours en voyage, passe sa longue vie toute entière à visiter une grande partie du monde connu.

Le premier déclare, dans ses prédications, qu'il n'est pas venu pour détruire la loi de Moïse, mais pour l'accomplir. — Le second, capable d'établir, s'il l'eût voulu, une religion nouvelle, s'annonce par-tout comme le fauteur le plus zélé de la sienne. Il ne s'attache dans ses discours et ses écrits qu'à purifier le culte et en réformer les abus.

Jésus se déclare l'ennemi des prêtres et des pharisiens; souvent même il déclame contre eux avec amertume. Mais il ne prêche que dans les places publiques, en pleine campagne et sur les chemins. — Apollonius, il est vrai, ne parle et ne de-

meure, autant qu'il lui est possible, que dans les temples; il recherche l'amitié des prêtres. Mais quand ces ministres de la religion manquent à la sainteté de leurs devoirs; quand, par exemple, des prêtres d'Egypte et de Chaldée veulent rançonner les peuples de l'Hellespont, sous le prétexte de sacrifices pour arrêter les tremblemens de terre, il s'élève avec courage contre ces fripons, et les couvre d'infamie.

Jésus blâme les mœurs des habitans de Jérusalem, et il annonce qu'au grand jour du jugement les Ninivites obtiendront grace plutôt qu'eux. — Apollonius s'élève avec courage contre les vices qu'il voit régner dans Tarse, dans Antioche, Athènes, Ephèse, dans toutes les villes qu'il parcourt, et presque par-tout il opère des réformes salutaires.

Tous deux ont des disciples, et chacun d'eux a un disciple chéri et fidèle, qui, après sa mort, écrit ses actions et se fait son historien.

Jésus, dans ses voyages, trouve deux pêcheurs occupés à jeter leurs filets : il leur ordonne de le suivre, et promet de les faire pêcheurs d'hommes. — Apollonius, voyageant sur le Nil, est rencontré par un jeune homme, patron de barque. De lui-même, l'adolescent quitte son navire ; il suit le philosophe, et se range parmi ses élèves.

Le Christ permettoit à ses disciples, lorsqu'ils voyageoient, d'user, à leur volonté, de tous les alimens, sans distinction. — Le Tyanéen, aussi indulgent pour ses compagnons, mais plus sévère pour lui-même, leur permet d'user de viande dans leur route de l'Inde ; et il continue de s'en abstenir.

On amène devant Jésus une femme surprise en adultère, et sur le sort de laquelle on le somme de prononcer. D'après la loi juive, elle doit être lapidée. Que celui d'entre vous qui se sent exempt de péché, lui jette la première pierre, dit-il aux accusateurs. Tous se retirent, l'un

après l'autre. Resté seul avec la coupable, il la renvoie, en lui disant, ne péchez plus. — Une concubine de Bardane est surprise couchée avec un des eunuques. D'abord, le roi, dans sa colère, veut les faire périr par les plus affreux supplices. Apollonius l'appaise, et il obtient que leur peine sera commuée en celle d'une simple détention.

A Naïm, Jésus, entrant dans la bourgade, voit une fille qu'on portoit en terre, et il la ressuscite. — A Rome, Apollonius, entrant chez le consul, en trouve également une qu'on alloit inhumer; et il la rend également à la vie.

Jésus délivre plusieurs possédés. Parmi les démons qu'il chasse, il en est qui lui demandent d'entrer dans le corps d'un troupeau de cochons qui se trouvoient là. Il y consent; et les animaux, devenus furieux, vont se noyer. — Apollonius guérit dans Athènes un démoniaque; mais pour montrer aux assistans qu'il a chassé le démon, il lui ordonne d'aller,

à sa sortie, renverser une statue de la place publique.

Que de prédictions, que de miracles n'a pas faits Apollonius! disoient les Gentils. Et remarquez, ajoutoient-ils, que ses prodiges n'ont pas eu lieu, comme ceux de Jésus, chez un peuple ignorant, et dans un petit canton obscur et ignoré. C'est dans Ephèse qu'il annonce la mort de Domitien, au moment où on l'assassine. C'est dans Athènes qu'il délivre un possédé. C'est dans Rome, dans la capitale de l'univers, qu'il ressuscite une fille morte. Par-tout, ses œuvres ont pour témoins des milliers d'hommes, et des hommes qui n'ont nul intérêt à les soutenir, tandis que celles de Jésus-Christ ne sont attestées que par la narration de ses Disciples.

A la vérité, Apollonius, pendant sa vie et après sa mort, est soupçonné de magie et d'enchantemens, par quelques personnes qui ne comprenant rien à ses faits surnaturels, les attribuent au pouvoir des

démons. Mais Jésus éprouve souvent les mêmes inculpations. Souvent on lui reproche de chasser les démons par le pouvoir de Belzébuth, et d'être de connivence avec lui.

Les habitans de Nazareth veulent le précipiter du haut d'une de leurs montagnes, et il leur échappe, en disparoissant. — Apollonius, après s'être disculpé devant Domitien, veut lui prouver qu'il n'est pas en son pouvoir, et il disparoît de même tout-à-coup.

Quand il vient à Ephèse, on court au-devant de lui. Les boutiques sont fermées, chacun veut le voir; son entrée dans la ville est un véritable triomphe. — Lisez l'histoire de Jésus; vous verrez qu'il a aussi dans Jérusalem une entrée triomphante. La seule différence entre la sienne et l'autre, c'est que lui-même il en ordonne les préparatifs, et que peu de jours après il est condamné à la mort.

Prêt à entrer dans Jérusalem, ses Disciples veulent l'y suivre, et il leur de-

mande s'ils sont capables de boire le calice qui lui est préparé. — Au moment où Apollonius va se rendre à Rome pour paroître devant Domitien, Damis veut l'accompagner, et le maître lui demande s'il se sent le courage de braver la mort.

Jésus n'ignore pas le sort qui l'attend. Plusieurs fois il en prévient ses Disciples, et le leur annonce d'avance, en ajoutant qu'il ressuscitera. — Apollonius, mis aux fers par ordre de Domitien, annonce également à Damis qu'il sortira de sa prison, et que l'empereur, malgré toute sa puissance, ne peut rien sur lui.

Judas trahit son maître, et le livre à la mort. — Euphrate, d'abord ami d'Apollonius, devient, par jalousie et par orgueil, son ennemi le plus implacable. Il le décrie par-tout, et finit par le faire accuser devant Domitien : ce qui, à proprement parler, étoit l'exposer au supplice.

De faux témoins déposent dans le consistoire contre le premier. Deux délateurs viennent accuser le second dans le prétoire.

Celui-là comparoît successivement devant Caïphe, Pilate et les chefs des Prêtres. — Celui-ci, dans une circonstance, est cité au tribunal de Télésinus et de Tigillin; dans une autre, à celui d'Ælien et de l'empereur lui-même.

Jésus est accusé d'avoir voulu se faire roi. — Apollonius d'avoir cherché à se faire adorer comme Dieu.

L'un est baffoué, couronné d'épines, couvert, par dérision, d'un manteau teint en pourpre. — L'autre est rasé ignominieusement, et exposé nu devant son tyran et son juge.

Jésus ressuscité se montre vivant à deux de ses Disciples. — Apollonius, soustrait miraculeusement à la puissance de l'empereur, apparoît dans Pouzzoles à deux des siens. Comme Jésus, il les voit effrayés de sa présence; et comme lui, il les rassure, en leur rappelant qu'un esprit n'a point de corps, et leur faisant remarquer que lui il en a un.

Quarante jours après son supplice, Jé-

sus apparoît à ses Disciples en Béthanie, et sous leurs yeux il est enlevé au ciel. — Apollonius, arrivé à cent ans sans infirmités, sans maladies, sort miraculeusement de ses fers, en présence de ses gardes. Un temple s'ouvre devant lui. Ils entendent des voix célestes qui l'appellent, et il est transporté au séjour des Dieux.

Quatre Disciples, Luc, Jean, Marc et Mathieu, se font les historiographes du premier. — Quatre écrivains, Damis, Maxime, Méragène et Philostrate, nous transmettent l'histoire du second.

En un mot, (et c'est ainsi que je termine un parallèle déjà trop long, et qu'il me seroit possible néanmoins d'étendre bien davantage,) si les Chrétiens vantoient la morale de leur Dieu, l'innocence de sa vie, et les trois années de son apostolat employées à l'instruction des hommes, les Gentils leur opposoient la doctrine éloquente et sublime de leur sage, sa conduite, qu'ils citoient comme un modèle accompli de perfection et de vertu, ses quatre-vingt-cinq années de travaux con-

tinuels, de privations, de talens consacrés à la religion ou à la réformation des mœurs, à la liberté des nations, ou au perfectionnement de leur gouvernement intérieur.

Ces traits de ressemblance sont si frappans, qu'on diroit presque qu'un des deux portraits a été l'original de l'autre. C'est aussi ce qu'a cru Deslandes. « La vie » d'Apollone, dit-il, (*Histoire critique* » *de la Philosophie*) est visiblement co- » piée d'après celle de Jésus-Christ. Ce » sont les mêmes traits et les *mêmes des-* » *tinées*. C'est la même suite d'actions mi- » raculeuses, autant cependant que la » fraude et l'imposture peuvent contre- » faire la vérité. Quelques auteurs ont » pris de là occasion de révoquer en doute » s'il y a eu, dans le premier siècle de » l'église, un Apollone né à Tyane. La » chose, ce me semble, est décidée par une » multitude de témoignages constans ».

Le doute qu'a formé Deslandes ne m'étonne nullement; mais je suis encore moins surpris de sa décision. Chrétien, il